

Médiathèque VS Mediathek



1010889352

21
2^e éd.
Hek

LES ALPES VALAISANNES



ILLUSTRATIONS
de FRÉD. BOISSONNAS
à Genève.

TEXTE
par EUG. DE LA HARPE
et divers collaborateurs.

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & C^{IE} ÉDITEURS







LES
ALPES VALAISANNES



En descendant du Grand Combin.

LES ALPES VALAISANNES



Illustrations par Fréd. Boissonnas

Texte par Eugène de la Harpe

avec la collaboration

de *Henry Correvo*n, *Louis Courthion*, *Julien Gallet*, *Georges Hantz*,

Oscar Perrollaz et *Auguste Schorderet*.



LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & C^{ie} ÉDITEURS

1911

TB 1632 | 1

Impression du texte

par les IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.) A LAUSANNE

et des illustrations

par la SOCIÉTÉ ANONYME DES ARTS GRAPHIQUES A GENÈVE



61/2327

PRÉFACE

Au moment de mettre sous les yeux de nos lecteurs *les Alpes Valaisannes* au complet, nous éprouvons le besoin de rappeler le but que nous nous sommes proposé.

Ce vieux Valais, si souvent visité et décrit, est à tout prendre un pays encore très peu connu. L'abondante littérature qu'il a inspirée — et dont il serait trop long de donner ici une nomenclature — manquait encore d'un ouvrage tout à fait récent qui traitât du Valais dans son ensemble au point de vue pittoresque et géographique d'une manière quelque peu détaillée.

D'accord avec notre éditeur, nous nous sommes décidé à donner une série de dix tableaux dans lesquels l'illustration apporterait son inestimable concours à la description. M. Frédéric Boissonnas, dont la parfaite compétence et le sens artistique sont connus, entra pleinement dans notre pensée, et, après de nombreuses expéditions à toutes les altitudes et à toutes les saisons, il mettait à notre disposition d'innombrables clichés ; notre seul regret est d'avoir été obligé de ne choisir qu'un nombre restreint de vues dans son admirable collection.

Quant au texte lui-même, il nous eût été difficile de nous charger seul des dix chapitres qu'il comportait. Nous nous sommes donc adressé à quelques collaborateurs, dont les noms sont familiers à notre public de la Suisse romande ; ils ont bien voulu souscrire à notre programme et nous prêter leur précieux appui.

Ce sont M. Louis Courthion, publiciste valaisan, attaché au *Journal de Genève*, M. Henry Correvon, botaniste émérite à Genève, M. Oscar Perrollaz de Sion, M. Aug. Schorderet de Fribourg, M. Georges Hantz, conservateur du Musée des Arts décoratifs à Genève et M. Julien Gallet, un alpiniste neuchâtelois de marque. Avec de pareils guides, impossible d'être mal orienté !

Et maintenant à quel point de vue devons-nous nous placer dans l'élaboration de ces tableaux synoptiques? Fallait-il entrer dans les détails les plus circonstanciés, ne rien négliger qui pût présenter quelque intérêt, constituer une sorte d'encyclopédie illustrée du Valais? Mais cet ouvrage-là existait déjà sous deux formes différentes : *l'Atlas pittoresque de la Suisse*, d'abord édité par MM. Attinger à Neuchâtel, dont nous avons justement rédigé les notices concernant le Valais ; puis le *Dictionnaire géographique de la Suisse*, de la même maison, auquel nous avons également collaboré et qui renferme tous les renseignements désirables sur ce pays.

Nous ne pouvions pas songer davantage à établir une sorte de Guide du Valais ; les Bædeker, Murray et Joanne (nous recommandons en particulier l'édition de 1912 de ce dernier guide) s'en sont chargés dans leurs différentes éditions.

Mais alors, nous dira-t-on, qu'avez-vous eu l'intention de faire? Le prospectus destiné à attirer l'attention sur notre publication l'indiquait, il y a deux ans: «M. de la Harpe, disait-il, et ses collaborateurs décriront chacun les régions qui leur sont le plus familières, y glanant toutes sortes d'aperçus, de souvenirs et d'impressions. Ces divers guides, . . . s'aventureront sans doute sur les hauts sommets, se suspendront aux flancs de quelque *gendarme* inconnu, mais ils n'y resteront que le temps nécessaire ; ils sauront descendre au chalet . . . En ce faisant, ils se souviendront qu'ils sont hommes et que rien de ce qui est humain ne leur est étranger; ils entreront discrètement et sympathiquement en relation avec l'homme tel qu'ils le rencontreront, indigène ou touriste ; ils essaieront de soulever un coin du voile derrière lequel se cachent la plupart d'entre eux . . . C'est du moins leur ferme propos ». Y avons-nous réussi, ne serait-ce qu'en une faible mesure? Nos lecteurs seuls sont à même de l'apprécier et de le dire.

EUGÈNE DE LA HARPE.



Les Alpes Valaisannes



Les feuilles réunies sous cette couverture forment la première partie du volume. La seconde et dernière partie paraîtra l'année prochaine à pareille époque.

Les acheteurs de cette première partie s'engagent à acheter la seconde.

LES ÉDITEURS

Novembre 1910.

T. S. V. P.

Hôtels du Valais recommandés.

ZERMATT

(1620 m.)

HOTELS SEILER

Mont Cervin. — Victoria.

Mont Rose. — Buffet de la Gare.

Au-dessus de Zermatt :

RIFFELALP (2220 m.) **Hôtel Seiler Riffelalp**, position merveilleuse,

LAC NOIR (2589 m.) **Hôtel Seiler Lac Noir**, au pied du Cervin.

✠ Prospectus et brochure illustrée gratis. ✠

Arolla. — Hôtel du Mont Collon. M. J. ANZEVUI.

Eggishorn. — Hôtel Jungfrau. M. E. CATHREIN.

Fionnay. — Pension Panossière. M. ED. FELLAY.

Louèche-Souste. — Hôtel et pension de la Souste. M. FÉLIX DONAZZALAS.

Münster. — Hôtel de la Poste. M. ED. SEILER.

Reckingen. — Hôtel Blinenhorn. M. EUG. MULLER.

Sierre. — Pension d'étrangers. M^{me} G. MAIRE.

Sion. — Hôtel du Midi. M. EMILE SPAHR.

En vente chez Georges Bridel & C^{ie} éditeurs à Lausanne

LA VALLÉE DE BINN

en Valais.

Etude géographique, géologique, minéralogique et pittoresque,

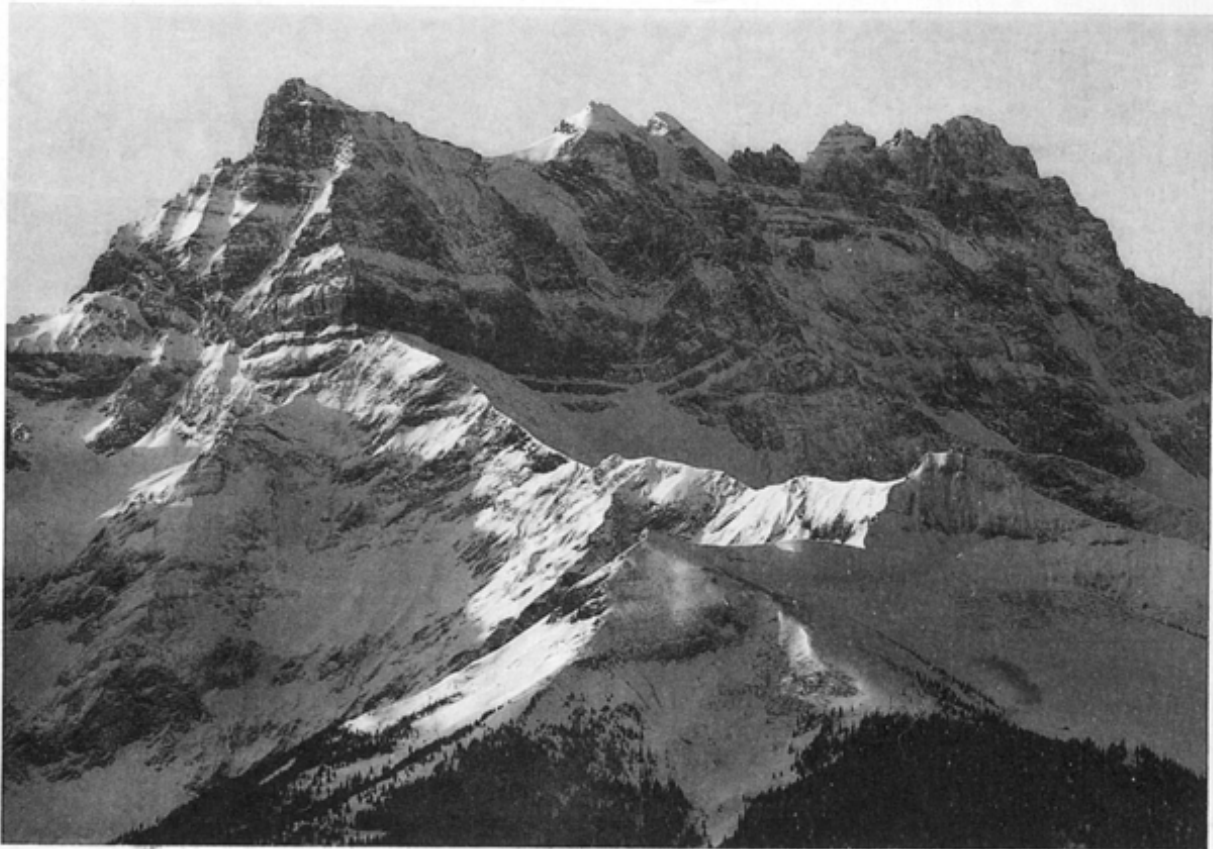
par LÉON DESBUISSONS

suivie d'une *Etude sur la Flore du Binnenthal*, par le Dr A. BINZ.

Un volume in-8 orné de 51 illustrations et de 6 cartes.

Broché : 10 francs ; relié : 12 francs.





La Dent du Midi, prise de Leysin au téléphot.

I

ENTRE NOVEL ET TRIENT

La sommité qui attire le plus naturellement le regard des voyageurs aux portes du Valais, est incontestablement la Dent du Midi. Eugène Rambert et Javelle lui ont consacré des pages désormais classiques que plusieurs de nos lecteurs ont sans doute présentes à l'esprit. Il faut, comme eux, l'avoir longuement et fréquemment contemplée, des environs d'Aigle, d'Ollon ou de Bex par exemple, pour en goûter tout le charme et en comprendre l'étrange fascination. C'est elle qui constitue le centre géographique comme le point culminant de la région que nous étudierons dans ce premier chapitre, région que circonscrivent les cours du Rhône, du Trient et de la Morge.

« Regardez-la, disait Rambert en parlant du panorama de Villars, n'est-il pas vrai qu'il y a quelque chose de royal dans cette ampleur des bases et dans les plis flottants de ces vertes draperies ? N'est-il pas vrai que rien ne saurait être plus hardi, avec plus de grâce, que ces lignes d'arêtes, fort éloignées les unes des autres à leur point



Pâturage d'Eusin et Rochers de Naye.

de départ, et qui ne se rapprochent que pour s'élancer ensemble et dessiner dans les airs la silhouette d'une cime légère, svelte et pourtant majestueuse? »

« Une montagne, c'est quelqu'un, dit ailleurs le même auteur. Impossible de la décrire sans lui prêter des attributs qui n'appartiennent, au sens strict, qu'à des êtres qui sentent, qui pensent et qui agissent. »

En parlant ainsi, Rambert songeait tout d'abord à la Dent du Midi, mais il voyait se dresser en même temps devant son imagination d'innombrables cimes qui lui étaient également familières. Il aurait pu le dire avec tout autant de raison du Grammont, cette pyramide captivante qui occupe l'extrémité septentrionale de la chaîne et qu'il faut admirer de Roche ou de Corbeyrier pour la voir sous son plus bel aspect; ou encore de cette série de dentelures si variées que suit exactement la frontière de la Savoie jusqu'à Morgins et à laquelle le regard revient instinctivement.

Et maintenant, ami lecteur, pénétrons quelque peu dans l'intimité des montagnes que nous avons regardées à distance jusqu'ici. Revêts ton costume de promeneur, enfile tes plus fortes chaussures, prends en main l'innestimable canne à corbin, — car, vois-tu, l'alpenstock de nos bazars est une des abominations que l'on devrait rayer des

catalogues, — glisse dans ton sac quelques provisions, une lampe à esprit-de-vin en aluminium qui te fournira à toute heure un thé chaud et infiniment plus réconfortant que le produit de la verte bouteille, et n'oublie point ton manteau de pluie!

Avec cela, un peu de patience, de l'enthousiasme et le désir de pénétrer le sens des visions qui passeront devant tes yeux, et je puis te promettre tous les agréments de la plus réussie des promenades.

Mais qui sait se promener aujourd'hui? On « fait » une cime, on « varappe », on enregistre le nombre des mètres ascensionnés, on bat le record pour la vitesse, mais on ne se promène presque plus! Se promener, c'est courir par monts et par vaux, sans but nettement déterminé, sans cime à atteindre à tout prix, sans programme établi dans tous ses détails, avec tous les soins d'un général qui part pour la guerre; c'est marcher tant que le cœur vous en dit; c'est savoir s'arrêter pour rêver quand l'idée vous en prend, aller à la découverte carte en main, refaire ce que d'autres ont fait, mais selon ses propres idées et en mettant à profit les bons conseils des expérimentés; c'est arpenter le pays pour jouir de tout, sans autre préoccupation que de

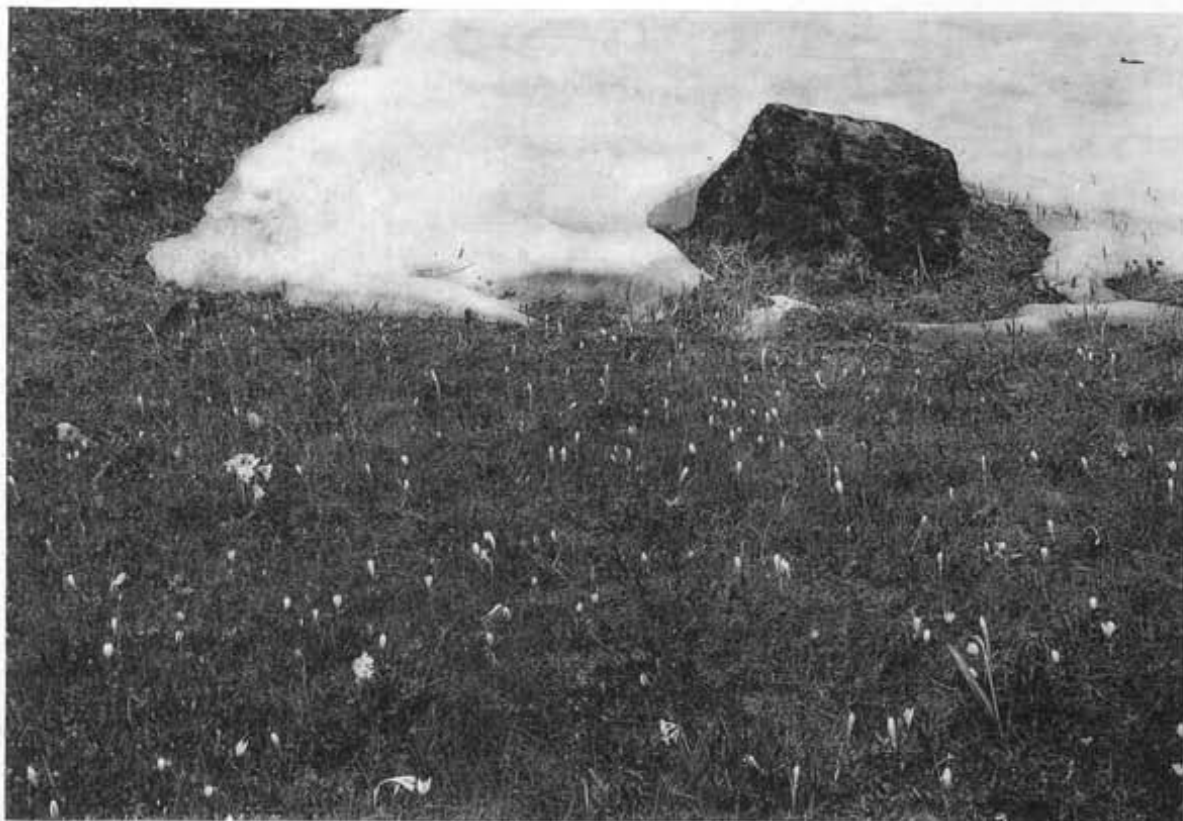


Sous bois dans la forêt des Tays entre deux averses.

se remplir les poumons d'air vivifiant, les yeux de spectacles toujours nouveaux, l'esprit et le cœur de pensées et de sentiments aux répercussions profondes; c'est en même temps voyager avec intelligence et bon sens de manière à savoir au retour où l'on a passé, — j'en connais plus d'un qui l'ignore volontiers! — et ce que l'on a vu.

Malgré notre amour de l'imprévu, nous choisirons cependant d'une manière judicieuse le moment le plus favorable à la réalisation de nos projets, en nous souvenant que chaque saison, chaque période de la saison a ses charmes particuliers.

Avant d'être aguerris à ce métier, nous profiterons, pour visiter cette région, plutôt de la fin du printemps et du commencement de l'été, époque riante, offrant le genre de jouissances le plus accessible au commun des mortels. Entre la mi-mai et la fin de juin, au temps de la flore et de la verdure toute fraîche, l'enchantement des yeux est à son apogée. Les horizons lointains sont moins nets peut-être et à tout prendre moins intéressants, mais le sol que l'on foule, les hauts vallons ignorés et perdus, encore semés de flaques de neige, sont constellés de fleurettes : grosses et petites gentianes, soldanelles, anémones blanches, lys paradisie, rhododendrons entr'ouverts, pensées des Alpes, etc... vous invitant à d'abondantes moissons.



Pâturage du lac Tanay, premières fleurettes.

Retournez là-haut dans le courant de l'automne et jusqu'à la fin d'octobre: vous en reviendrez émus, saisis par ces mélancoliques splendeurs, les teintes merveilleuses des arbres, la transparence lumineuse et la douceur de ces vastes horizons. Que le brouillard roule ses flots cotonneux sur le Rhône ou le lac, ou que la plaine en soit complètement débarrassée, le spectacle est d'un attrait irrésistible !

Et puis, si nous consultons nos expériences passées et nos souvenirs de promenades, nous pouvons dire qu'à tous les moments de l'année et à tous les temps nous avons trouvé des charmes, d'un genre très différent sans doute, mais absolument réels quand même. Aussi souscrivons-nous volontiers à cet aphorisme de Ruskin qui affirmait que, pour l'amateur de la nature, il n'y avait pas de *mauvais* temps. Il y a des ciels gris, qui jettent sur la montagne comme un voile de tristesse, des bourrasques de neige qui vous font réaliser plus fortement que jamais votre solitude, des orages qui donnent le frisson; et pourtant, c'est avec bonheur que l'on pense à ces heures-là plus tard.

Nous choisirons cependant, si vous le voulez, une belle journée d'octobre. Il fait à peine jour quand nous quittons le train à la station de Vouvry, entre le Bouveret et Saint-Maurice; les brouillards qui rampent le long des monts s'entr'ouvrent bientôt;



Le lac Tanay.



Tour de Don vu des Places.

quelques rayons de soleil arrivent jusqu'à nous, tandis que nous suivons la route très relativement carrossable qui conduit à Miex. On oublie les petits pavés et les ornières du chemin pour aspirer un air exquis et admirer les teintes merveilleuses de la nature qui vous environne, les hêtres jaune brun, les mélèzes couleur d'or, les bouleaux au feuillage lumineux et léger.

Nous voici à Miex (979 m.) avec sa petite pension d'été, ses grands chalets bien propres de bois brun, installés sur leur base de pierre et son vaste horizon peuplé de sommets chers aux Vaudois.

Au hameau de Flon nous laissons à gauche le haut vallon de la Vernaz et montons à droite par l'excellent chemin du Saxella, accessible aux petits chars, et qui zigzague sous la menace de l'énorme Châtillon. Tout à coup surgit, en arrière du col de Tanay (1453 m.), la double cime blanchâtre des

Jumelles, fonçant dans le ciel bleu avec une hardiesse extraordinaire.

Voici le lac Tanay (1411 m.), d'une transparence telle qu'en certains jours on se demande où finit la réalité et où commence l'image. La dernière fois que nous le vîmes, il nous parut dépasser en beauté la plupart des lacs de montagne de cette altitude, tels que Chavonnes, Lioson et tant d'autres justement aimés.

Il vaut la peine de venir s'établir quelques jours dans cette idyllique thébaïde, que la réclame n'a pas encore gâtée, pour en savourer tous les agréments; un gentil petit hôtel modestement dissimulé derrière une forêt de sapins, de manière à ne faire aucun tort au paysage, rend la chose très facile. En dehors du samedi soir et du dimanche, au gros de la saison, où les touristes lausannois, veveysans, montreusiens, français et allemands abondent jour et nuit, le site est d'une tranquillité admirable.

Le complément nécessaire d'une halte à Tanay est l'ascension très facile du Grammont (2175 m.), en deux petites heures, par l'esplanade grandiose du chalet des Crosses, sur le rebord de laquelle une poétique croix de bois constitue un premier plan des plus suggestifs. En route, le botaniste récoltera des variétés de *Hieracium*

uniques en Suisse. La vue du Grammont peut être considérée comme étant de premier ordre; un fin connaisseur, qui a beaucoup cultivé ce massif, nous déclare que pour lui « elle égale et même, à certains égards, elle surpasse la vue des Cornettes de Bise ». Et nous sommes bien d'accord en ce qui concerne les environs immédiats de la cime et les perspectives plongeantes dans la direction du haut-lac qui n'ont leur pareille nulle part ailleurs. De là-haut la transparence de l'élément liquide est telle, à certaines heures, que les barques aux ailes blanches semblent voler doucement bien au-dessus des flots bleus plutôt que glisser à leur surface. Quant au panorama lointain, il est certainement moins complet que celui des Cornettes de Bise (2437 m.), grâce à l'altitude sensiblement plus forte de celles-ci et au fait qu'elles dominant nettement tous les sommets environnants. Si nous avions des ailes comme les choucas qui en cet instant tournoient au-dessus de nos têtes, nous irions tout droit là-bas en franchissant le sauvage vallon de l'Haut qui s'ouvre à nos pieds et nous comparerions les deux tableaux. Du point culminant des Cornettes nous énumérerions toutes les cimes qui portent un nom dans la noble lignée des géants des Alpes : le Mont-Blanc et son cortège d'aiguilles, le Grand Combin et sa cour, la Dent Blanche,



Révereculaz, vu du chemin qui relie ce village à Torgon.

le Cervin, les Mischabels, ainsi que le massif de la Jungfrau qui se perd dans le ciel vaporeux.

Mais si nous n'avons pas de temps à donner à une exploration plus complète de notre massif, nous gagnerons les rives du Léman par une voie souvent utilisée et d'un pittoresque achevé. Nous franchirons tour à tour le col de Lovenex (1832 m.) et le Pertuis de la Croix (1764 m.) qui nous conduiront par d'excellents sentiers à Novel et



Scierie de Cheurgne, près Torgon.

à Saint-Gingolph en quatre à cinq heures de Tanay. Nous ne nous aviserons pas de quitter le ravissant et mélancolique lac de Lovenex (1638 m.) par la très tentante échancrure qui s'ouvre au nord dans la direction du Léman; nous subirions très probablement le sort de plusieurs imprudents d'outre-Rhin qui ont perdu la vie là derrière et ont fait donner à ce dangereux couloir le nom lugubre de Tombeau des Allemands. Ajoutons qu'il est sérieusement question aujourd'hui d'y établir un chemin tout à fait sûr qui sera en partie taillé dans le roc vif. Si nous jouissons encore de quelques loisirs, nous pourrions de Tanay attaquer la Grande (2218 m.), puis la Petite Sereux (2175 m.), constituant ensemble le groupe des Jumelles, de fières tours de

rocher séparées par une brèche gigantesque; l'escalade de ces créneaux exige une tête aussi solide que l'était celle des pieux Valaisans qui ont hissé, sur la plus difficile des deux (la Petite), une lourde croix de bois. En suivant l'arête de la Combaz (2100 m.), nous nous aventurerons encore sur le Mont Gardy (2152 m.) dont le nom rappelle, non celui d'un guerrier, comme on l'a souvent dit, mais une tour de garde; nous ne le ferons toutefois que si nous sommes tout à fait à l'abri du vertige.



A Torgon.

Escarpée également, mais moins effrayante est l'Hautagrive (2186 m.), nom qui remplacera sur les futures éditions de la carte Siegfried celui de Chambairy-Derray que nous y lisons actuellement.

Mais nous avons hâte de continuer notre exploration. Dirigeons-nous donc par Flon, le bois de Plénay et Torgon en une heure et demie sur Révereulaz, un autre centre de courses absolument ignoré de la gent trotte-montagne. Révereulaz, quel nom gracieux et original! En le prononçant on entend presque le murmure de la « rivière » voisine à laquelle il doit son assonance et qui se précipite à nos pieds dans le gouffre de la Châsse! Il faut voir le torrent dans ses grands jours: quelle cascade splendide il forme dans les profondeurs d'où monte sourd et grave le bruit de sa chute!

Installés pour quelques jours dans le petit hôtel du lieu, à 1000 m. d'altitude, en face d'un horizon des plus intéressants, nous aurons cent promenades à faire. Nous irons visiter, par Torgon, le charmant vallon de la Cheurgne, avec sa petite scierie blottie dans la verdure, d'où nous entreprendrons une excursion instructive à mi-

côte par les prairies des Fignards, toutes blanches, en juin, de lys paradisiés, par le bois des Tays et le pâturage d'Eusin.... Avez-vous jamais rêvé à quelque coin perdu de la montagne où vous trouveriez groupés tous les charmes de l'Alpe, où vous seriez assurés en même temps de ne rencontrer que des indigènes? Allez donc à Eusin; c'est un pur chef-d'œuvre que je vous laisse le soin de découvrir vous-même! Vous continuez par la Ponneresse, le Pas à Borgeaud, les chalets et le curieux vallon de Dra-

versay, vous gagnez les Portes de Culet (1794 m.) et par elles Morgins. Peu avant d'arriver au col, vous verrez, — ou ne verrez pas, — un chalet isolé, aux parois formées de poutres mal équarries. Là-dedans se trouvaient une nuit trois étudiants en quête d'aventures; silencieux, ils cherchaient à tromper les longueurs d'une nuit sans sommeil en admirant, à travers les interstices de la muraille, le paysage encore enseveli sous la neige étincelant aux rayons de la lune. Tout à coup, vers deux heures du matin, un léger bruit se fait entendre.... Voici une ombre, puis une seconde, une troisième, et beaucoup d'autres après celles-ci, qui s'avancent avec une circonspection inquiétante; elles semblent animées



A Champéry.

des plus sinistres desseins.... Muettes, elles viennent s'arrêter un instant avec leur mystérieux fardeau à quelques pas de la maison, qu'elles croient abandonnée... puis elles se remettent en marche et disparaissent, toujours silencieuses.... Nos étudiants ont retenu leur souffle pour ne pas trahir leur présence, car ces ombres sont celles de contrebandiers, — vous l'avez deviné sans doute, — qui n'aiment pas à être dérangés dans leurs occupations.

Si nous préférons les grands horizons, les arêtes, les trajets aériens, nous pourrions ou gravir la scabreuse Brayaz (1785 m.) à grands renforts de corde, ou mieux encore suivre toute la crête frontière entre la Suisse et la Savoie. Nul doute que nous ne regretterions pas les cinq ou six heures que nous demandera l'escalade successive et très facile du Pic de Linleux ou de Leula (2099 m.), de la Grande Chaux (1964 m.) et de la Frête d'Onnaz (appelée, en partie à tort, Tour de Don par l'atlas Siegfried, 2001 m.), et des crêtes intermédiaires. Le Mont-Blanc, la Dent du Midi, le Combin, constituent presque tout le temps les points de repère les plus saillants du panorama.

Avec les belvédères bien connus du Bec de Corbeau (1995 m.) et des Pointes de Bellevue (2030, 2045 m.) — d'où l'on peut descendre directement sur Muraz par le très pittoresque vallon de Dreveneusaz au caractère nettement alpin, — nous entrons dans le haut vallon de Morgins, notre troisième centre d'exploration.

Montons-y plutôt, si vous le voulez, par la ligne de Champéry — dont un embranchement doit un jour arriver aussi à Morgins, — jusqu'à la halte de Chemex. Un sentier aux innombrables bifurcations nous conduira à la Tschîsaz, au travers de régions riches, au mois d'avril et de mai, en jonquilles simples et doubles, en grosses et petites gentianes, en primevères farineuses. Un peu au delà de ce hameau, un des plus beaux points de vue de ce trajet, nous rejoindrons la route postale, que nous suivrons désormais.

Morgins doit sa réputation autant à ses grandes forêts de sapins dont les émanations imprègnent l'atmosphère, qu'à son eau ferrugineuse et à son altitude (1343 m.) relativement élevée. A la fraîcheur du soir, nous suivons les nombreux hôtes qui s'en vont humer le bon air au son délicieux des clochettes tin-



Eglise de Champéry.

tant tout autour de nous et donner un regard au lac solitaire de Morgins. En cet instant la silhouette mystérieuse des Dents du Midi d'un rose éclatant, se mire dans ses eaux sombres, telle une apparition de l'autre monde surgissant de l'onde obscure et verte.

Par de vastes forêts et l'alpage de Sassey, que dominent les escarpements de la Tête du Géant (2235 m.) et de la Pointe de Chésery (2250 m.), toutes deux intéressantes à gravir, nous montons au sauvage col du Lac Vert (2100 m.), ou à celui du Cholet (et non du Soleil, 1964 m.), pour descendre par le large alpage du Crosey à Champéry.

Qui aurait dit il y a quelque dix ans que l'on entendrait retentir à Monthey l'appel aujourd'hui familier : « Les voyageurs pour Champéry changent de voiture ! » Eh, oui ! l'on monte à Champéry en chemin de fer électrique et je vous assure que cela n'est point du tout désagréable ! La vallée, vue de la ligne, est en certains endroits encore beaucoup plus à son avantage que contemplée de la route ; on saisit mieux encore quelques-unes des beautés spéciales de ce Val d'Illiez dont Javelle a dit : « Il est simple d'apparence, les grands effets pittoresques y sont rares... ; pas de choses extraordinaires, mais beaucoup de choses charmantes, beaucoup de traits à lui qui lui composent une physionomie bien à part. »

Champéry est une station alpestre fort courue hiver et été ; elle tend à devenir un centre toujours plus important, grâce aux diverses attractions qu'offre la nature, les chalets si pittoresques et les avantages qu'apporte une civilisation que l'on voudrait parfois un peu plus discrète dans son envahissement systématique de nos Alpes.

Que de sites délicieux et paisibles dans cette région ! Que vous suiviez dans la matinée le chemin du col de Coux aux surprises charmantes ou que vous vous enfonciez dans la gorge qu'arrose le torrent de Barmaz pour déboucher ensuite sur la plaine de Barmaz où les belles soirées d'été sont si impressionnantes, c'est toujours les sensations de vraie montagne que vous éprouvez ! C'est à Barmaz que vous couchez pour gravir l'une ou l'autre des Dents Blanches (2774 et 2700 m.) au panorama captivant, avec l'inimitable Mont-Blanc à l'horizon, et avec des premiers plans d'une extrême sauvagerie.

C'est à Bonnavaux par contre que vous passez la nuit, lorsque vous en voulez à la Haute Cime de la Dent du Midi (3260 m.). Là, à la porte de l'un ou l'autre des chalets-auberges où s'arrêtent les touristes, tandis que vous écoutez le grondement de la cascade d'Encel qui vous arrive du fond du gouffre de la Vièze, vous vous rappelez cette page inoubliable de Javelle, traversant un soir, lui aussi, le même pâturage, en compagnie d'un ami qui s'était mis à chanter une romance que sa mère chantait....

« Une larme coula de ma paupière, Bonnavaux fut pour jamais gravé dans mon cœur. Mais cet instant, le plus délicieux de tous, il fut aussi le plus rapide; il a fui sans retour.... Sans retour! dis-je vrai? Quoi! ce chalet, ce dernier rayon, cette cime pâlie! quoi! mon ami lui-même, cet air, sublime alors, ces pensées, ces souvenirs qui s'agitaient en moi, cette larme... tout cela serait sorti du néant pour y rentrer aussitôt à jamais?

» Non, telle n'est point ma croyance: au jour du grand réveil, tout cela revivra. Tombez vieux sapins...; temps avide, ruine ces monts après avoir dévoré cette délicieuse minute: laissons, Francisque, laissons-le faire son œuvre; quand viendra le jour de l'éternité, tout cela nous sera rendu. »

Le lendemain matin bien avant jour nous voici en route. A la lueur vacillante d'une lanterne nous longeons le gouffre, nous franchissons le Pas d'Encel, — qui en a effrayé plus d'un, — nous pénétrons dans le vallon de Suzanfe ou Clusanfe et nous gagnons, par le Col de Suzanfe et le replat du Col des Paresseux, le sommet de la Haute Cime (3260 m.). Comme elle est bien nommée cette petite esplanade! « Ici le paresseux



Bonnavaux.



Tour Sallière vue de la Dent du Midi.

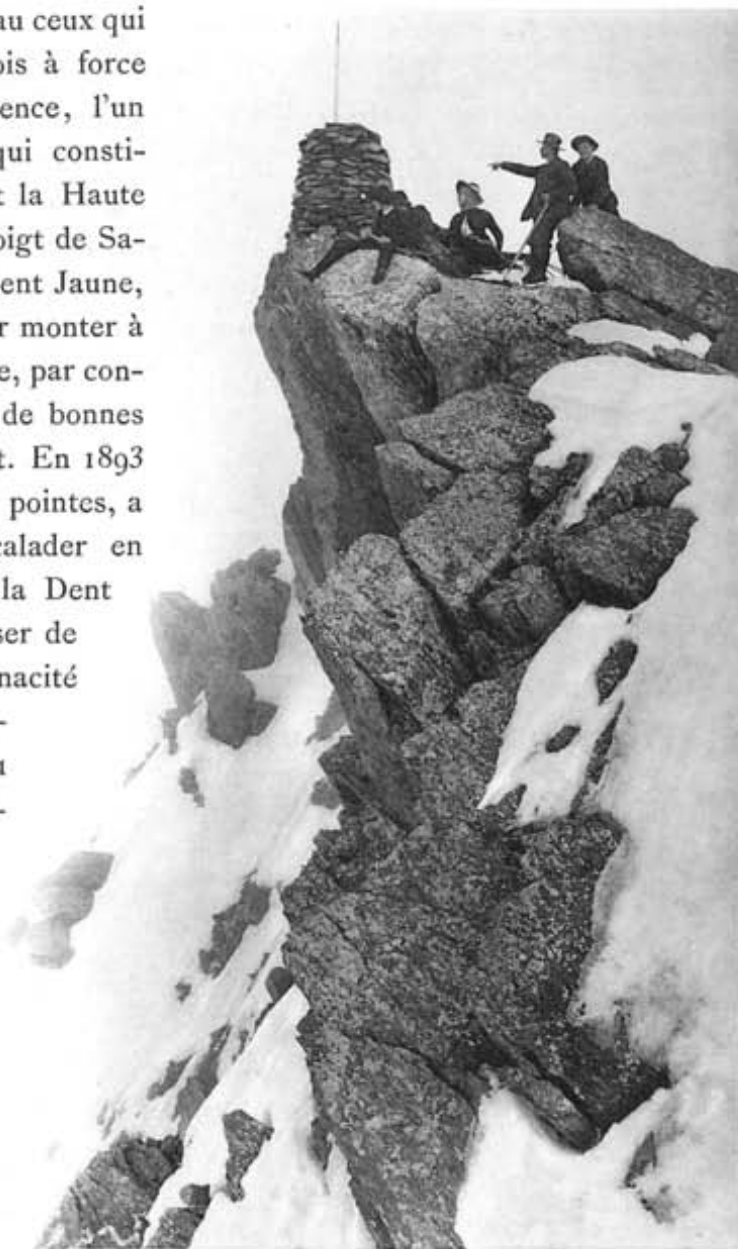
lève la tête, disait encore Javelle, mesure la distance, laisse échapper son bâton, son sac, puis se couche et déclare net qu'il n'ira pas plus loin.... Au reste, ami lecteur..., ce Col des Paresseux on le trouve à mi-hauteur de la plupart des cimes de fatigant accès... sur la route de toutes les hauteurs morales; à mi-chemin de la science, à mi-chemin de la vertu. Courageux, on poursuit et l'on arrive enfin; lâche, on mesure la pente, on désespère, on s'arrête, et voilà autant d'efforts qui n'ont servi qu'à remporter la honte d'une défaite. Ah! la belle chose que l'énergie au Col des Paresseux! »

Il en fallut au digne vicaire d'Illiez, le prêtre Clément, pour faire en 1784 la première ascension de la Haute Cime! Ce qui aujourd'hui est devenu presque une banalité, était alors un haut fait extraordinaire. Il en fallut aussi aux cinq personnes, dont une vaillante femme, qui, sous la direction de Nicolas Delex, de Veyrossaz, se hissèrent sur la Cime de l'Est (3180 m.) à l'autre extrémité de la chaîne, le 16 août 1842. Parlant de ce sommet qu'il foulait quelques années plus tard, Rambert a pu dire qu'il n'existait nulle part une seconde esplanade, un second belvédère ainsi suspendu sur le vide. Là-haut on se prend à envier l'oiseau, ce martinet des Alpes qui passe et repasse sur nos têtes et qui n'a qu'à ouvrir ses ailes pour se laisser choir dans le vide immense. « Comme il ferait beau plonger avec lui, écrivait le même auteur, puis remonter à tire d'ailes, raser la cime, s'y poser, en partir encore et, sans effort ni fatigue, s'élancer si haut qu'on la voit s'effacer à son tour. »

Ils tenaient un peu de l'oiseau ceux qui ont gravi pour la première fois à force d'énergie, de flair et de patience, l'un après l'autre, les obélisques qui constituent la dentelle géante reliant la Haute Cime à la Cime de l'Est : le Doigt de Salanfe, celui de Champéry, la Dent Jaune, l'Eperon et la Cathédrale. Pour monter à la Forteresse et à la Haute Cime, par contre, il n'est guère besoin que de bonnes jambes et d'un souffle suffisant. En 1893 un touriste, grand mangeur de pointes, a réussi avec deux guides à escalader en un jour tous les sommets de la Dent du Midi ! A-t-il fallu en dépenser de la force musculaire et de la tenacité pour accomplir une telle performance ! Cet exemple a du reste été imité à plusieurs reprises depuis lors !

Si nous aimons ces captivantes varappées, en leur temps, nous ne dédaignons certes pas les douceurs de la vie contemplative telles qu'on peut les goûter à Salanfe, par exemple, dont Javelle a dit :

« Le délicieux contraste, après les ruines désolées et les moraines que ce doux tapis de fine verdure ! Qu'on se figure, au milieu d'un cirque imposant de montagnes qui dominent de 5000 pieds, une vaste et splendide arène, unie comme l'onde d'un lac dans les plus beaux jours, couverte de la plus tendre verdure et des plantes alpines les plus délicates, arrosée des plus séduisants ruisseaux, et l'on saura ce que c'est que Salanfe, ou plutôt l'on ne saura rien, car personne ne peut imaginer un pareil site, si ce n'est Celui qui, l'ayant imaginé, en réalisa les beautés.



Dent du Midi, Haute Cime.

» A mesure qu'on s'avance sur cette verdoyante arène, l'on en comprend mieux la calme et séduisante grandeur. C'est vraiment une des plus belles solitudes des Alpes. »

Il y a tantôt trente ans, vous auriez rencontré pour la dernière fois dans l'un des chalets, primitifs comme ils le sont tous en dehors des deux auberges, un vieillard que chacun connaissait comme le capitaine Jaquemoud, un ressortissant de Veyrossaz, l'une des quatre bourgeoisies qui ont droit à l'alpage. Vous auriez dû l'entendre avec nous, le soir autour de l'âtre, devant la flamme vacillante, raconter ses souvenirs de la campagne d'Espagne en 1825 ! Il fallait surtout l'entendre, de sa voix tremblotante mais pure encore (il avait plus de soixante-dix ans), chanter de toute son âme le *Ranz des vaches* tel que le chantaient nos Suisses tout là-bas au bivouac ; il était impossible de n'en pas être ému !

Brave homme, tu n'es plus aujourd'hui ! Le grand Capitaine t'a repris subitement à l'église peu après notre dernière visite, au moment où pour la dernière fois tu chantaies, à ta manière, la gloire de Dieu et la misère humaine. Tu reposes dans le petit cimetière de Veyrossaz, à l'ombre du clocher blanc, dans la paix du village natal !

Si vous ne connaissez pas la patrie du capitaine Jaquemoud, Veyrossaz et ses environs qu'il a tant de fois arpentés le fusil en écharpe, car c'était un chasseur fameux, ne manquez pas d'y aller entre la mi-juin et la mi-juillet ; refaites le chemin que pendant quarante ans il a si souvent suivi pour se rendre à Salanfe ; c'est peut-être l'un des plus intéressants des Alpes.

Abordez-le déjà, — c'est un peu le chemin de l'école, mais qu'importe, — à Monthey, traversez les immenses châtaigneraies de Choex, de beaucoup les plus belles de tout le pays valaisan, suivez le délicieux chemin à mi-côte, constamment dans la verdure, qui aboutit à Daviaz, traversez le grand plateau incliné de Veyrossaz, aux divers hameaux d'un pittoresque achevé, perdus au milieu des pommiers,



La Gueulaz.

des poiriers et des cerisiers, un véritable océan de fleurs odorantes en mai, et poursuivez par les gorges si sauvages du haut Mauvoisin ! Vous admirerez ce cirque extraordinaire que semble surplomber la Cime de l'Est, un véritable « Creux de Champ », vous franchirez le torrent au Pont du Laisiez, vous visiterez ce nid d'aigle qui s'appelle Mex (1146 m.), curieux hameau perdu qu'ignorent encore même



La chaîne du Mont-Blanc vue du Col de la Gaeulaz.



Le Mont-Blanc vu du Col d'Emaney

les touristes les plus curieux des sites inédits, et qui dort, combien paisible, sur sa corniche, en pleine lumière sous le regard bienveillant de la Cime de l'Est et du Combin. Encore un torrent à traverser, le Bois Noir de sinistre mémoire (dont je ne saurais que recommander les vastes forêts de pins voisines de la Rasse qui rivalisent hardiment avec celles de Finges), et vous vous trouverez sur le sentier du Col du



Col de Barberine.

Jorat (2188 m.) et bientôt après à Salanfe, à huit ou neuf heures de Monthey. Une fois admis dans l'intimité de ce merveilleux pays, vous ne résisterez pas à l'envie de grimper à la Petite Dent du Midi ou Valerette (2062 m.) à trois heures de Veyrossaz, ou encore au

Salentin (2485 mètres), par le Col du Jorat. — Mais il faut se hâter, pour gagner l'extrémité de notre champ d'activité. Il n'y a pas d'hésitation possible sur le chemin à suivre; nous nous dirigerons vers le Col d'Emaney (2500 m.) à proximité immédiate du signal par excellence de ce massif, le Luisin (2786 m.). Et ici, permettez-moi de rappeler un souvenir personnel. Nous descendions sur l'autre versant du passage, deux amis et moi, il y a quelque vingt-cinq ans, dans l'arrière-automne,



Chalets de Barberine.

les yeux encore tout pleins du panorama immense et splendide que nous avons pu admirer dans toute sa beauté hivernale, lorsqu'un spectacle étrange retint longtemps notre attention: en face de nous les cascades qui tombaient des flancs de la Pointe à Boillon, dans le cirque supérieur d'Emaney, cessèrent subitement de couler et, chose plus inouïe encore, l'eau qui tout à l'heure se précipitait dans le vide se forma, à la naissance même des chutes, en colonnes de poussière qui s'élevaient dans les airs pour s'effondrer les unes après les autres, descendre à nouveau par le lit même du ruisseau et se précipiter ensuite en masse au bas de la montagne quand la force du vent faiblissait.... L'explication de ce phénomène, rarement contemplé, est

fort simple : un violent cyclone local remontant le vallon d'Emaney venait se heurter à cette haute paroi, s'emparait de ces jets d'eau, les retournait et les transportait à de grandes hauteurs pour les laisser retomber ensuite.

Par le Col de Barberine (2480 m.), nous allons encore le même jour dans le cirque de Barberine au centre duquel s'élève la confortable cabane de ce nom (1870 m.), l'unique refuge que le Club alpin ait construit dans la région que nous parcourons.



Barberine a ses fervents, été et hiver, et la maisonnette leur rend de grands services, qu'ils viennent en skis par le Col de la Gueulaz pour se livrer à ce sport si fort à la mode, ou qu'ils aspirent à faire l'ascension de la Tour Sallière (3227 m.), du Ruan (3047 m.), du Pic de Tenneverge (2900 m.), de la Pointe de Finive ou de Prariond (2877 m.), du Buet (3109 m.), du Fontanabran (2676 m.) ou du Bel-Oiseau (2638 m.). De toutes ces cimes, le centre d'attraction du paysage est cet admirable massif du Mont-Blanc, qui n'a pas son pareil dans les Alpes.



Sans aller si haut ou si loin, nous irons le contempler longuement des Sixjeurs (2056 m.) à quelques minutes du Col de la Gueulaz. Puisse-t-il se montrer à toi, cher lecteur, comme nous le vîmes un certain soir au moment du coucher du soleil et, peu après, inondé par la lumière de la pleine lune ! Je crois alors que,

Au pied de la Tour Sallière. — Col de Barberine.



La Dent du Midi, vue de la pointe d'Orny.

comme nous, tu ne reverras plus rien ici-bas qui puisse te paraître plus beau! — Encore grisés, émus par ce spectacle, nous rentrons lentement et bien à regret; pour allonger le plaisir nous suivons le délicieux sentier qui passe par Fénéstral, l'extrémité supérieure des gorges du Triège et les Marécottes, et qui nous mène à Salvan; c'est le moins banal. Le plus usuel et le plus pratique, le plus agréable si notre long pèlerinage nous a fatigués, c'est de revenir tout simplement sur Finhaut, cette villégiature si connue et appréciée, et de nous y installer dans les confortables voitures du Martigny-Châtelard. Cela aussi, quoi qu'en disent les détracteurs en principe de tout chemin de fer de montagne, est d'un haut pittoresque et d'un intérêt sans cesse tenu en éveil; ce ne sont tout le long du trajet que profondeurs mystérieuses, parois auxquelles se cramponnent sapins et champs minuscules, surprises toujours renouvelées dont les hôtes de Tretien (le Triquent de la carte), des Marécottes et de Salvan, fort nombreux en été, peuvent jouir chaque jour dans leurs promenades.

Quand rentrés dans nos demeures, nous voudrions faire revivre quelques-uns de nos souvenirs, nous feuilletterons avec une joie toute nouvelle les pages inimitables, et si émouvantes parfois, de Javelle, dont nous aurons lu le nom inscrit en lettres d'or

sur le granit tout près du village de Salvan. En terminant nous nous arrêterons à cette pensée que nous cueillons, comme les précédentes citations, dans ses *Souvenirs de deux étés* et qui exprime si bien ce que nous sentons au fond de l'âme :

« Marche, marche voyageur ! Tu as monté ; redescends, pour remonter demain peut-être, et redescendre encore. Marche sans t'arrêter, et sans t'oublier au bord du séduisant chemin. Tu entrevois ici, tu verras, tu jouiras plus loin. Tout cela passe et le temps l'emporte, et il te faut quelque chose que le temps ne puisse ruiner. Marche toujours : tu n'es pas de la terre !

» Et nous redescendons, l'âme agrandie par une contemplation sublime. Nous redescendons, mais, de là-haut, nous avons vu la terre lointaine où nous devons aller nous reposer ; et qu'il est beau le regard qu'on jette sur ce doux horizon ! »

EUGÈNE DE LA HARPE.





Tour de la Batiaz, près de Martigny

II

MARTIGNY ET LES VALLÉES DE LA DRANSE

Martigny et la plaine.

La partie du Valais dont j'ai à entretenir le lecteur des *Alpes valaisannes* est, en même temps que la plus complexe dans sa structure générale, la plus riche en contrastes de ce pays où, pourtant, l'opposition des éléments, des climats, des productions du sol, voire des hommes et des races vous frappe à chaque pas.

Tout pittoresques que nous apparaissent les autres villes ou villettes, elles se contentent de s'échelonner le long du thalweg de la vallée du Rhône, où la plupart ne sont guère plus que le déversoir de l'activité régnant dans la vallée secondaire correspondante, laquelle s'y ramifie en équerre avec la régularité d'une branche normale issue du tronc puissant.

Le site de Martigny défie de telles règles, se dérobe à la logique et à l'harmonie de pareilles dispositions. Sa conformation vient attester les combats titanesques que longtemps la nature y livra sur elle-même avant d'y provoquer le heurt des forces humaines marqué par le choc violent des Vénètes indigènes et les légionnaires de la métropole latine.

Aussi, le conquérant dont le regard d'aigle embrassait d'un simple coup d'œil les immensités, en pénétrant les moindres secrets de chaque sol, ne s'était-il aucunement trompé en fixant ce carrefour pour y ériger la capitale des Alpes Pennines. En dépit même des calamités dont, quelques siècles plus tard, les catastrophes glaciaires, comme concertées avec les hordes barbares du septentrion, affligèrent la prospère Octodure en comblant son forum, son amphithéâtre, ses temples, en bousculant ses colosses de marbre et de bronze, le rôle d'un tel centre géographique ne pouvait se perdre. Chassées violemment sur les monts d'alentour, les populations, un beau jour, se retrouvaient et superposaient de nouvelles bourgades à la cité immergée. Supplanteée entre temps par une rivale heureuse, Martigny arbora le caducée pour se



Hôtel de ville de Martigny.

consoler du sceptre. Aujourd'hui encore, l'« usurpatrice » peut à loisir déterrer ses dépouilles, se meubler de ses bronzes, se parer de ses sequins, elle hausse les épaules. Pratique avant tout, elle se console dans la prééminence de son marché qui lui semble bien valoir une tête d'aurochs rongée de vert-de-gris, une jambe de géant détachée du tronc, une demi-douzaine de fibules et quatre ou cinq deniers hors de cours.

Mais, bien que pratique, elle reste dédaigneusement irréconciliable, obstinée en son opposition politique, préconisant l'initiative particulière comme antidote du privilège et du fonctionarisme.

On rêve sans doute, à Martigny, mais de succès pondérables : colmatages, aspergières, vignes, chevaux et voitures. Cela disperse un tantinet l'activité d'un homme, mais si monsieur n'est pas toujours chez lui, madame y est, si bien que le commerce sédentaire ne chôme pas pour autant. Car, même favorisée de la fortune, la dame de Martigny assidue, pratique, est l'âme du commerce autant que du foyer. Un bref séjour d'été sur le plateau de Chemin, où il lui est loisible de voisiner dans son milieu coutumier, suffit à son délassement. Ajoutons-y quelque modeste incursion dans le champ clos de la politique aux approches des grandes journées électorales et lors des plus actives passes d'armes entre le *Nouvelliste* et la *Gazette*, ou bien entre le *Confédéré* seul et les deux autres réunis ! Le roman n'est pas son fait. Manon, Madame Bovary, Marguerite Gauthier, dont elle a juste entendu parler, se valent ; une même étiquette couvre à ses yeux ces trois qualités de la même marchandise.

Au reste l'homme ne lit guère davantage, au moins dans les livres. Il est trop spécula-



Martigny.

teur pour devenir spéculatif. D'où il résulte que bourg ou ville, Martigny, si remarquablement outillé au point de vue du commerce, n'a pas encore de librairie. Faut-il l'en plaindre ?

Le bourg, qui compte environ 1500 habitants, a son faubourg dans le village de la Croix, situé au débouché de la Combe, au point de bifurcation des voies de Chamonix et du Grand Saint-Bernard. La ville qui en abrite 2000 pour son compte, a le sien dans le village de la Bâtiaz blotti à la base du rocher d'où la tour de ce nom s'élance comme le tuyau d'une cheminée géante. Chacune de ces localités relevant d'une commune distincte, il arrive que le chiffre de population s'émiette dans les statistiques et que la seconde bourgade du Valais, en réalité 'peuplée de plus de 4000 âmes, perd à certain point de vue le rang qui devrait lui être assigné.

Les monuments romains de Martigny mis au jour à deux ou trois reprises, reposent en grande partie sous les prairies des Morasses. Mais le nouveau chemin de fer d'Orsières permettra au voyageur de jeter un regard sur l'amphithéâtre du Vivier, enceinte circulaire dont l'arène, en grande partie comblée, est devenue un vrai verger. Quant au château de la Bâtiaz, reconstruit en 1260 par Pierre de Savoie, il fut assiégé en 1517 par le célèbre démagogue Supersaxo et réduit en cendres. La terrasse supérieure de la tour a été coiffée d'un pavillon d'où la vue se porte au loin vers le haut et le bas Valais, ainsi que sur les escarpements des montagnes qui sectionnent les vallées d'alentour : l'arête des Folaterres, dernier contrefort des Diablerets, qui a pour sentinelles prochaines la Dent de Morcles et le Grand Chavallard ; la croupe allongée et cultivée de Chemin, sur laquelle s'érige la pointe élancée de la Pierre à Voir et, toujours vers la droite, la pyramide du Catogne et la Pointe Ronde, campées l'une sur Sembrancher, l'autre sur les défilés du Trient pour surveiller de loin les accès du roi des Alpes.

L'église de Sainte-Marie est le principal monument de la ville nouvelle. Son clocher élancé dans l'azur est de 1680.

L'industrie hôtelière, un peu transformée depuis l'aménagement nouveau des voies ferrées et routières, a toujours été très prospère à Martigny, dont les hôtels de divers rang sont particulièrement bien tenus.

Le Mont Chemin, qui borde la plaine au sud de la ville et du bourg, allonge sa pente tapissée de forêts jusqu'à *Saxon*, célèbre jadis par ses bains, et plus encore pour son casino, ci-devant rival de Monte-Carlo. Le bâtiment des jeux n'en est pas moins debout, mais l'ironie de la destinée a voulu qu'au léger babil des élégantes des dernières années du second Empire, au va-et-vient tourmenté des dévoreurs de dots et d'héritages, au son métallique de l'or pleuvant en cascades, y succédât quelque

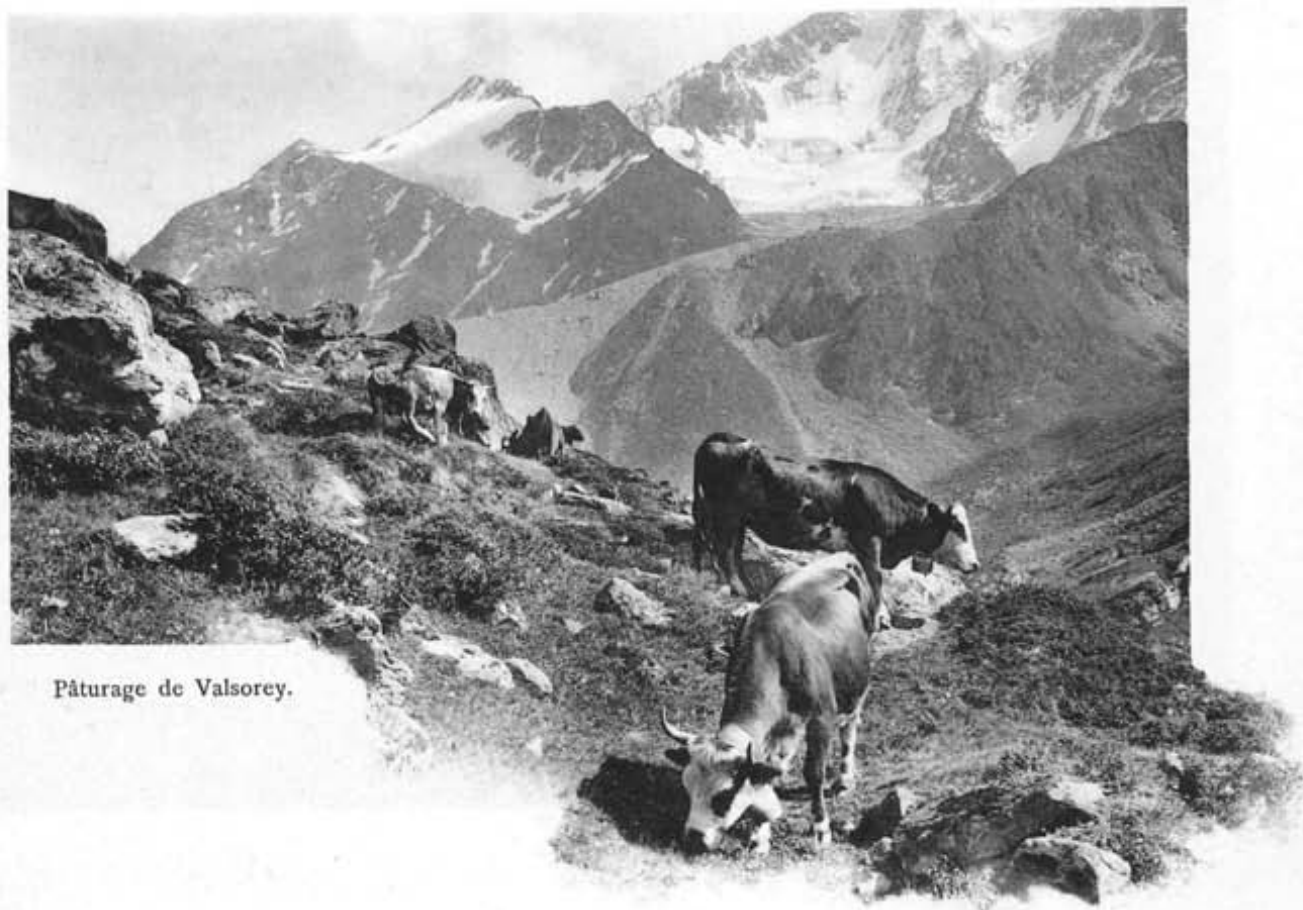


Le Grand Combin, le Combin de Corbassière et le Petit Combin vus de l'Alpe de la Louvie.

temps le silence résigné des disciples de saint Bruno et que le frou-frou des failles et des satins fit place au murmure ininterrompu des oraisons latines.

Saxon est dominé par un tertre de forme conique du sommet duquel s'élance un cylindre de pierre qui est l'ancien château des nobles de Saxon, dont un, le chevalier Anselme, eut la tête tranchée à Sion, en l'an 1300. Aujourd'hui ce lieu s'est fait une nouvelle réputation dans l'industrie et dans l'agriculture par la production et la conservation des légumes et des fruits de choix.

Plus loin, Riddes, nous entr'ouvre ce val d'Isérables dont peu d'étrangers ont entrepris d'aller explorer le mystère ! Le village de ce nom, sans contredit le plus pittoresque du Valais, est campé sur les précipices de la Fare, ainsi qu'une bourgade du Haut Caucase, et n'a pas pour la fierté de rival sérieux. On me répondra : Betten, Painsec.... Mais ni Betten, ni Painsec, ni aucune aire semblable n'a jamais abrité une nichée de 1100 exemplaires. Ce n'est pas pour prétendre que les gens d'Isérables soient tous des aigles, mais, à coup sûr, ils sont tous des héros. Leurs champs escarpés, labourés de leur pioche tenace donnent de riches moissons qui firent autrefois baptiser ce lieu *Le grenier de Martigny*. Espérons que le fin coloriste qu'est le peintre Alfred Rehfous, auquel il faut savoir gré d'avoir découvert Isérables au monde artistique, nous offrira quelques visions pour nous épargner d'aller troubler la paix morale de la peuplade alpestre.



Pâturage de Valsorey.



Au-dessus de Fionnay, sentier de la Louvie.

La vallée de Bagnes.

Deux voies orographiques se rencontrent au-dessus du bourg de Martigny, l'une très apparente, la Combe, qui descend de la Forclaz en faisant pour ainsi dire face au cours supérieur du Rhône; l'autre si cachée que même de très proche on l'ignorerait, n'était la puissante rivière qui s'en échappe à flots précipités en apportant la fraîche haleine des lointaines profondeurs qui lui ont donné naissance. Pour sonder ces antres lointains il faut escalader quelque belvédère tel que le Catogne, la Pierre à Voir ou le Mont Chemin, qui, s'il est loin d'égaler les autres, est du moins le plus hospitalier des trois.

Ce Mont Chemin s'abaisse vers le couchant comme la croupe d'une girafe dont, là-haut, la Pierre à Voir représenterait la tête. De sa base on est loin de soupçonner la variété des points de vue qu'il offre et les douces intimités qu'il recèle: hameaux dont rien ne vient altérer le trantran paisible, chalets simples et cossus, prairies entrecoupées d'ombrages, hôtels tranquilles à l'ombre des cerisiers ou des mélèzes. Ce singulier plateau possède trois stations d'été, une près de Chemin d'Enbas, sur Martigny, dans un site paré de cerisiers; une autre plus haut, vers le col des Planches, près d'une ancienne mine de fer; une autre enfin, en retrait dans la région qui domine Charrat. Une route carrossable dessert depuis quelques années ces solitudes. Elle part du haut du bourg de Martigny, mais d'autres chemins faciles s'élèvent de Saxon, de Sembrancher par Vence et de Bagnes par le Levron. De ce promontoire nous découvrons à nos pieds, par-dessus les escarpements et les rochers rouillés, le

long défilé d'accès de la vallée avec ses hameaux espacés : le *Brocard*, duquel se détache la route à voitures de la Forclaz et de Chamonix; le *Borgeaud*, blotti parmi des cerisiers où il voit à ses pieds rouler le Durnant à peine issu de ses cavernes; les *Vallettes* d'où s'élève la route des gorges et du vallon lacustre de Champex. Cette gorge romantique, un détour d'une heure permet de la visiter, puis de revenir imprégné de poudre d'eau et assourdi du fracas des cascades, rejoindre la grande route. Depuis cet été les défilés de la Dranse retentissent du mouvement du chemin de fer de Martigny à Orsières dont *Bovernier* sera une station. Après Bovernier et son vignoble, voie ferrée, route, rivière se pressent au fond de la vallée, ou plutôt de l'étroite fissure qui isole les dailles de la Forç des sapins rabougris qui vont hérissier tant bien que mal la base du Catogne. On constate plus que jamais, ici, ce que dut être la lutte des eaux et des glaces contre la montagne, encore que, bien avant les grelots des diligences dont elle vient d'être privée, maint événement d'ordre historique y ait laissé quelque empreinte. Dans sa *Relation de la débacle de 1818*, le doyen Bridel traduisait en ces lignes pathétiques l'impression qu'il avait recueillie à l'aspect d'un tel désordre des éléments :

« C'est par ce long défilé que remplit presque seul le lit de la Dranse, qu'ont passé les légions de Cécina, de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, de Bonaparte : les aigles de Mars y ont fixé l'œil perçant de l'aigle des Alpes, le fracas de la Dranse s'est joint à la voix de cuivre des clairons, de vaillants enfants de Bellone couverts d'armes étincelantes s'y sont avancés au milieu de montagnes ruineuses, de masses culbutées, de forêts écrasées par les avalanches ;... qu'en serait-il advenu si une inondation pareille à celle de 1818 fût accourue des profondeurs alors ignorées de la vallée ?... »

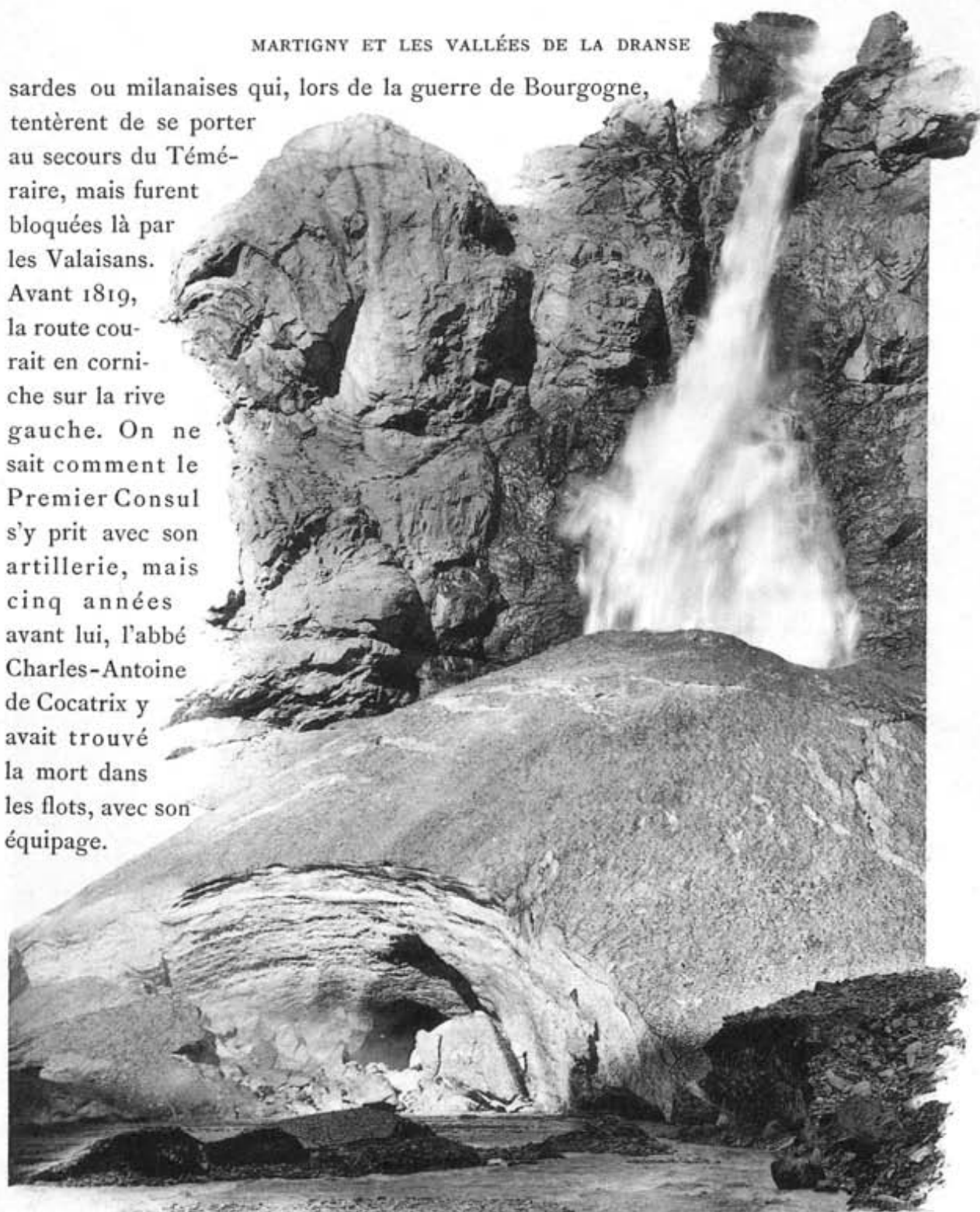
Peu de temps après ce récit de Bridel, lors du percement du tunnel de la Monnaie, les ouvriers eurent la surprise de mettre au jour une pièce d'artillerie d'un modèle primitif. Cet engin mangé de rouille dut être abandonné par les troupes



Sembrancher.

MARTIGNY ET LES VALLÉES DE LA DRANSE

sardes ou milanaïses qui, lors de la guerre de Bourgogne, tentèrent de se porter au secours du Téméraire, mais furent bloquées là par les Valaisans. Avant 1819, la route courait en corniche sur la rive gauche. On ne sait comment le Premier Consul s'y prit avec son artillerie, mais cinq années avant lui, l'abbé Charles-Antoine de Cocatrix y avait trouvé la mort dans les flots, avec son équipage.



Cascade du Giétroz à Mauvoisin.



C'est aussi vers cette date (1795) que des trappistes français, chassés par la tempête révolutionnaire, faisaient restaurer sur la rive droite des installations minières dont de grands travaux récents ont dispersé les derniers débris. En revanche, un petit monument dressé près de la route, avant le pont des trappistes, rappelle la présence de ce couvent éphémère.

Cependant, il est temps de quitter les hauteurs nous avons vu envahisseurs et

de Chemin, d'où défilier tant de témoins des temps révolus : conquérants antiques jetés du sud au nord, conquérant moderne emporté du nord au sud, hauts dignitaires ecclésiastiques se rendant aux pieds du pontife souverain solliciter le pallium, qui en palefroi, qui en litière, qui en palanquin ; caravanes transférant les reliques sacrées, au mépris des accidents du chemin, des âpretés de la saison. Mais comme nous voici dans une contrée où le présent offre aux yeux tant de consolations aux infortunes humaines, saluons là-bas ces montagnes de Finhaut, du Trient et du Faucigny que nous voyons émerger de l'arête de l'Arpille ou de la croupe de Prélaves : la Barmaz, la Rebarmaz, le Fontanabran, le Bel Oiseau, le Buet, l'Aiguille du Tour, dorées ou pourprées dans les mers roses de l'occident. Sans doute les découvrirons-nous encore, et même d'une plus grande hauteur, mais perdues dans l'immense troupeau des cimes comme nous devons nous y perdre nous-mêmes lorsque, d'aventure, il nous importe de nous extraire à la vie artificialisée du siècle qui nous a pris.

Un bon chemin descend par le village de *Vence* et tombe sur *Sembracher* (720 m.), bourg situé en avant de la jonction des deux Dranses en un point rétréci de la vallée qui conserve dans certaines de ses parties un aspect moyenâgeux et pittoresque. Il est nominale-ment le chef-lieu du district d'Entremont, mais l'exiguité de son territoire en comparaison de ceux de Bagnes et d'Orsières ayant permis aux centres respectifs de ces dernières communes de se développer au même degré que lui, le siège du tribunal est à peu près la seule prérogative qui lui reste. Ce bourg de près de 700 habitants a d'ailleurs perdu par le

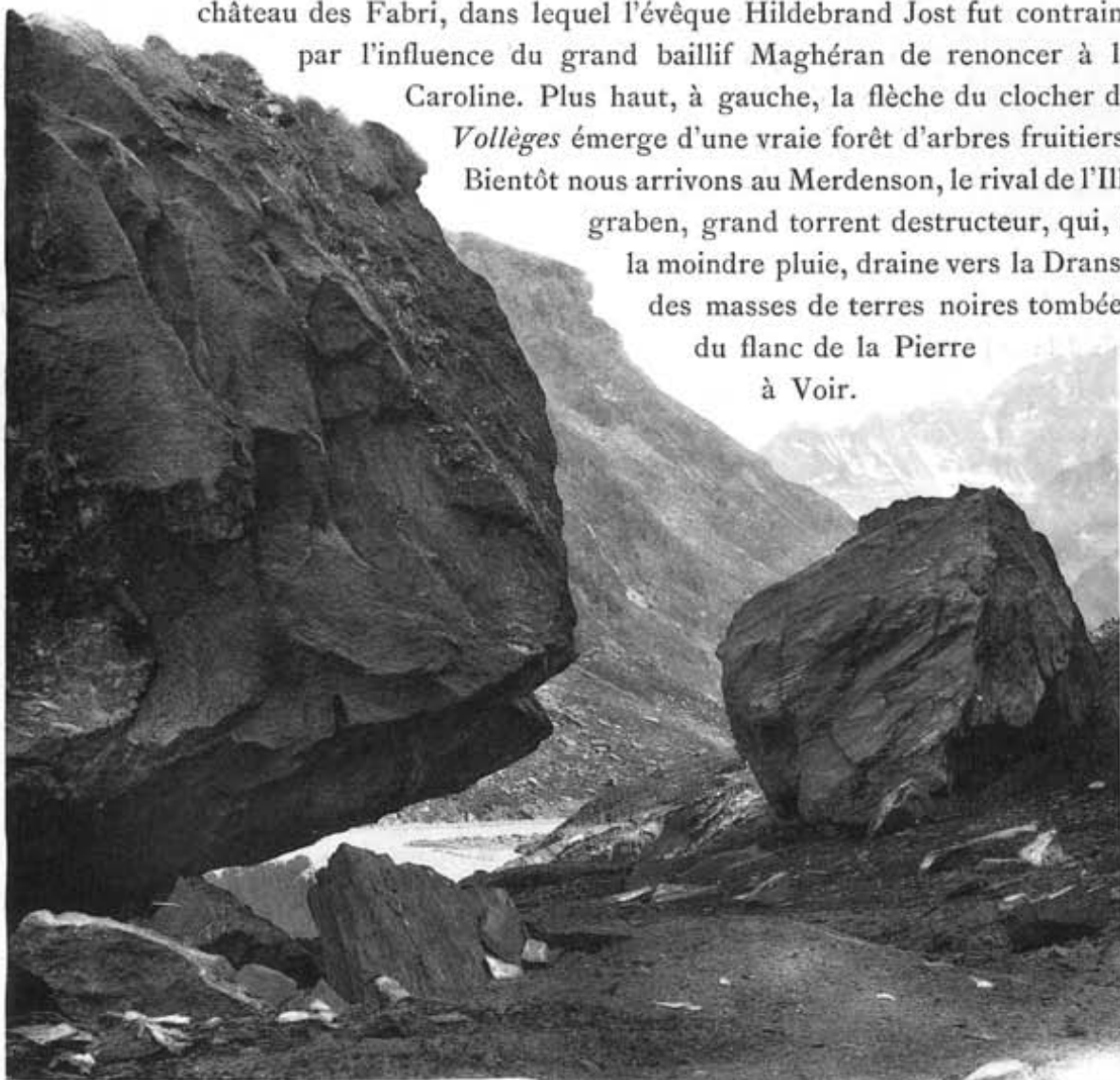
Alpe de Giétroz.



voisinage de Martigny le bénéfice du marché hebdomadaire que les comtes Amédée IV et V lui avaient octroyé. Par contre ses foires, une en mai, une en septembre, ont conservé leur importance. Au sud, sur une haute colline boisée, se dresse la chapelle de Saint-Jean, établie sur les débris d'un ancien château où, lors du Concile de Bâle, l'empereur Sigismond logea avec sa suite et une escorte de 800 cavaliers.

Chapelle de Mauvoisin.

En attendant que Bagnes ait son chemin de fer comme Orsières, nous nous acheminons vers le Châble d'abord par les prairies d'*Etier*, hameau voisin des vestiges du château des Fabri, dans lequel l'évêque Hildebrand Jost fut contraint par l'influence du grand baillif Maghéran de renoncer à la Caroline. Plus haut, à gauche, la flèche du clocher de *Vollèges* émerge d'une vraie forêt d'arbres fruitiers. Bientôt nous arrivons au Merdenson, le rival de l'Illgraben, grand torrent destructeur, qui, à la moindre pluie, draine vers la Dranse des masses de terres noires tombées du flanc de la Pierre à Voir.



Gorge de Mauvoisin.

Le *Châble* (836 m.) est l'agglomération principale de Bagnes, où se trouvent l'église paroissiale, la maison communale, l'ancien castel seigneurial des abbés, deux hôtels, des auberges, des magasins. Les monuments dignes d'intérêt sont l'église, construite de 1488 à 1522, restaurée à l'intérieur en 1901 sous l'administration du curé de Cocatrix, et la maison forte des abbés de Saint-Maurice, aujourd'hui propriété privée.

Cette bourgade possède une population agglomérée de 1250 habitants, et ses environs forment le plus vaste bassin cultivé qui se trouve dans aucune vallée secondaire du Valais. Au nord, du bord de la Dranse au village de *Verbier*, qui se campe orgueilleusement à 1400 mètres, se succèdent de superbes vergers, suivis d'un étagement de champs prospères parmi lesquels on voit se blottir les villages et hameaux du *Cotterg*, de *Fontenelle*, des *Vernays* et de *Médières*. Au-dessus de celui-ci et de Verbier s'ouvre un vallon verdoyant déployé en éventail, tout fourmillant de chalets noirs et de bestiaux épars et qui s'élève jusqu'au col des Etablons et à la Pierre à Voir (2476 m.).

Au sud du Châble, sur un plateau ondulé, s'étale le gros village de *Bruson*, puis c'est de nouveau une pente entremêlée de clairières et de bois qui monte jusqu'au Six-Blanc (2450 m.).

Les excursions intimes sont aussi nombreuses que variées. Nous recommandons surtout une visite à Verbier, et de ce village à la Pierre à Voir. On en a pour quatre heures de montée, mais que d'enchantements!... surtout si l'on a le soin d'attaquer la rampe par la fraîcheur du matin. Après les perspectives que nous en avons déjà eues sous les yeux vers le midi et l'occident, mais que, grâce au recul, nous retrouvons ici fondues en des visions plus vastes, voici comme portées par les vagues d'une mer glacée, les innombrables sommités de la partie suisse du massif du Mont-Blanc. Par delà les arêtes grises du Catogne les Aiguilles du Tour s'élancent ainsi qu'un clocheton d'une vaste coupole de vermeil. Puis ce sont les Aiguilles Dorées, celles du Chardonnet et plus au sud celle d'Argentière qui d'ici a bien plus l'air d'une bosse de dromadaire que d'une aiguille. Puis, au delà du glacier de Saleinaz, c'est le Tour Noir, le bien nommé, et plus au sud le Dolent.

Si nous nous tournons vers le sud-est voici, projeté devant nos yeux, prêt à nous écraser de sa masse, le groupe des Combins avec, au fond, impassible dans son auréole céleste, le grand souverain de cette cour brillante, tournant le dos à la cité d'Aoste, pour caresser la tête à ce formidable serpent de glace qu'on nomme le glacier de Corbassière. Il n'y a que





Le Grand Combin.

les cimes plus difficiles à gravir du Mont-Fort (3330 m.) et de ses voisins pour permettre de sonder plus profondément le relief de ce Grand Combin si altier et si supérieur de majesté.

Sur l'autre rive de la Dranse, les hauteurs de Bruson recèlent des vestiges d'une *mine d'argent* qui eut un grand rôle dans l'histoire valaisanne.

En s'éloignant du Châble vers l'intérieur de la vallée, on laisse à gauche *Montagnier*, sa fabrique de draps, et plus haut sa source thermale, pour traverser le *Martinet* et le *Liapay*. De là, la route s'élève jusqu'à Verségères (888 m.), village entouré de vastes prairies arborisées, au seuil d'un val peuplé de mayens qui s'élève jusqu'au Bec du Midi, au Mont-Rogneux et au Grand Laget (3135 m.). On traverse encore *Champsec* (910 m.). Ce village, qui eut beaucoup à souffrir de la débâcle de 1818, termine ce qu'on peut appeler la plaine de Bagnes. En face, sur son cap rocheux, à 1225 mètres, le vieux *Sarrayer* presse ses constructions de bois grillé autour d'une blanche chapelle. Au-dessus de son plateau et de champs plaqués à la montagne s'éparpillent, sur les deux marges de son torrent écumeux une

infinité de mayens que termine le vallon de la Chaux étalé à la base du glacier du Mont-Fort et communiquant avec Nendaz par le col de la Chaux (2820 m.).

En quittant Champsec et son rocher, sur lequel trône une chapelle escortée d'un peuplier, un pont chétif porte la route sur la rive droite. Au contour d'un roc le hameau du *Fregnolay* qui regarde vers le haut de la vallée. Et nous en faisons autant, car ce roc, auquel se sertit le hameau, clôt la perspective du couchant et nous fait pressentir la haute montagne, en nous enfermant avec le fracas des torrents et le tumulte des cascades. Voici pourtant de nouveaux villages, les *Morgnes*, où naquit en 1767 Jean-Pierre Perraudin, ce prince de la science sans le savoir, qui

révéla à Charpentier la solution du problème des blocs erratiques; puis *Lourtier* (1125 m.), station d'été et point terminus de la route postale, qui a un hôtel et présente dans son voisinage de charmantes retraites. Sa population, vive et agissante, au parler sonore, remplit de son babil toutes les hautes solitudes de Bagnes.

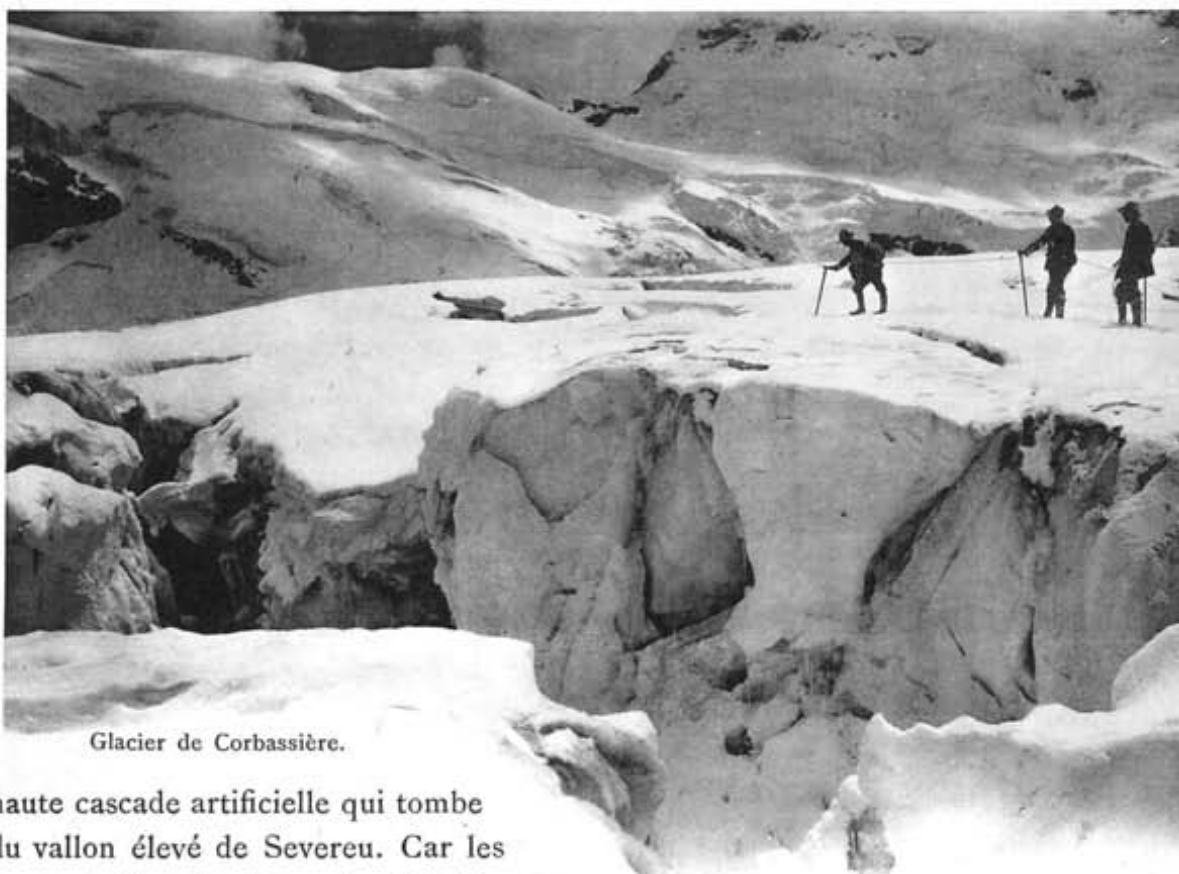
De Lourtier à Fionnay la route n'est qu'exceptionnellement praticable aux véhicules à roues. On gagne du reste à marcher, tant le parcours offre de variétés et de surprises.

Fionnay ou *Fionnin* (1500 m.). — Un monticule rond, qui semble une tête de nègre sous le fouillis de ses sapins, barre la Dranse au sommet des rapides qui la roulent vers Planproz. Dans l'espace élargi qu'il récele, la grande station de Fionnay érige ses hôtels, ses pensions et sa jeune chapelle du milieu des grangettes.

Derrière le premier de ces hôtels, parmi les rocs entassés, un petit lac recueille la



Le Corridor,
Grand Combin.



Glacier de Corbassière.

haute cascade artificielle qui tombe du vallon élevé de Severeu. Car les hauteurs de cette rive cachent toute une série de vallons; celui de Louvie, terminé par le col de ce nom (2938 m.) qui mène à Nendaz et à Sion, est le plus remarquable. Il disperse ses petits laguets à la base du Grand et du Petit Mont-Fort, et c'est de ces diverses étapes d'altitude qu'on saisit dans sa solennité plénière le vaste sanctuaire de Corbassière, au fond duquel se découpe, sculpté dans une glace plus blanche que le Paros, la silhouette majestueuse du Combin (4317 m.), le roi de ces régions.

Quoique accessible également par Bourg Saint-Pierre, le Grand Combin présente du côté de Bagnes un aspect bien autrement grandiose grâce à ce magnifique glacier et à toute son escorte d'autres Combins petits et moyens, dont la classification n'a pas laissé que de dérouter jadis guides et touristes. Aujourd'hui, le Graffeneire est devenu le Grand Combin, et voilà tout : à peine si l'ancien nom a-t-il été jugé digne d'une des pointes principales (4300 m.), celle qui fut gravie pour la première fois par les chasseurs



lourtiériens, J. et M. Felley avec Jouvence Bruchez, ce dernier encore vivant, le 20 juillet 1857. Quant à la pointe terminale dénommée l'Aiguille du Croissant (4317 m.), elle ne fut gravie qu'en 1860 par Sainte-Claire Deville, avec les guides Balleys de Bourg Saint-Pierre.

L'ascension s'en effectue en sept à neuf

heures de la cabane de la Panossière, troisième du nom érigée en 1909 au pied du Grand Tavé, en face du champ de glace de Corbassière en face du Combin de ce nom (3722 m.).

Mauvoisin (1825 m.), station pittoresque et riante à la fois, occupe un plateau onduleux abondamment arrosé qui, en juin surtout, semble un jardin de rhododendrons.

Cette douce intimité du site est rehaussée par la sauvage grandeur des aspects. Pour arriver à Mauvoisin il faut franchir l'étroite cluse par laquelle s'échappa, le 16 juin 1818, la débâcle dont le souvenir s'évoque à tous les pas le long de la vallée. C'est l'extrémité aval de cette cluse que la voûte hardie du pont de Mauvoisin enjambe entre la base du plateau et celle du *Mont-Pleureur* (3706 m.). Cette cime qui, de ce côté, surplombe pour ainsi dire la Dranse, et qui a fait de nombreuses victimes, s'escalade soit par les hauteurs du fameux glacier du Giétroz, soit du val des Dix (Hérémence). En redescendant du plateau vers la Dranse, on découvre le théâtre de la mémorable catastrophe dont tant de publications ont exposé les péripéties.

Chanrion (2450 m.). — La vallée de Bagnes se termine par un cirque de glaciers qui se déploie autour du promontoire de Chanrion. C'est un vaste et bizarre plateau, qui a ses chaînons de montagne, ses vallées, ses lacs, ses secrets divers. La section genevoise du Club Alpin y a fondé, en 1890, une cabane qui compte parmi les plus connues de nos Alpes et d'où



Chanrion





Liddes.

l'on peut se rendre à Arolla, à Ferpècle, à Zermatt, à Bionaz, à Valpelline et à Aoste. Autour, les montagnes se pressent comme une armée. Le Grand Combin porte sa haute cuirasse au-dessus des épaules de ses voisins. *La Ruinette* (3879 m.), qui, le long de la vallée, nous a guidés comme un phare, nous montre à présent le dos; le *Mont-Gelé*, (3517 m.) découpe son profil crispé entre les glaciers de Fenêtre, de Crête Sèche et de Faudery. Le *Mont-Avril* (3341 m.), cette sommité propice aux dames... et aux guides avisés, montre, en face son cône harmonieux. Plus loin, à gauche, défile le cortège des monts frontières aux noms déjà italianisés à demi, le Berlon, l'Epicoun, l'Ouille Cecca, la Sengla.

Nous sommes au terme de notre course de ce côté. Aussi comme beaucoup de voyageurs quittent au matin la cabane sans rien dire à leurs convives de la veille ni à leur camarade de lit, nous disparaissions sans qu'on sache si c'est par le col de Fenêtre pour Aoste, par celui du Sonadon (3489 m.), par ceux du Mont-Rouge, de la Serpentine ou par celui de Chermontane (3084 m.), qui termine le vaste glacier d'Otemma, ni si nous avons attaqué l'une ou l'autre des cimes célèbres ou encore ignorées dont cet inoubliable Chanrion s'environne comme d'un amphithéâtre.



Liddes.

La vallée d'Entremont.

Si la vallée de Bagnes a été décrite souvent, on peut certes dire que sa sœur d'Entremont n'a rien à lui envier de ce côté. Pas une ne dispose d'une histoire mieux jalonnée de faits et d'événements. Lorsque j'étudiais à Saint-Maurice, où le docile Bagnard est taxé de rébellion parce qu'il ne soupire plus après sa servitude de jadis, on m'humiliait en rappelant que Bagnes avait été cédé à l'abbaye contre une table d'or. J'avais la ressource de riposter que tout le monde ne peut se flatter de valoir de l'or. Moins bien partagés, mes camarades d'Orsières, auxquels on reprochait leur parenté sarrasine, ne s'en tiraient eux qu'à force de bourrades. Par bonheur le sang arabe donnait là toute sa mesure.

Mais, depuis, bien des choses ont changé, car l'éducation alpiniste de notre peuple romand était pour lors rudimentaire. Parliez-vous du Grand Saint-Bernard?... Chacun y allait de la leçon apprise : « Séjour d'hiver le plus élevé de l'Europe, 2470 mètres.... Fondé par Bernard de Menthon.... Reçoit tous les voyageurs, de quelque nation, de quelque religion qu'ils soient.... Annibal, éléphants.... Bonaparte, Marengo... le chien Barry, tonnelet au cou.... Chenaletta, Mont-Mort, Pain de Sucre.... Ah! le Vêlan (3680 m.) : première ascension par Murith.... Et... la morgue! »



Bourg Saint-Pierre.

Et c'était à peu près tout, car on n'avait ni la route internationale, ni la diligence, ni la statue de saint Bernard, ni le camion automobile, ni le téléphone reliant l'hospice aux cantines et qui fait ainsi concurrence à l'activité du « marronnier » et à l'instinct bienveillant des chiens.

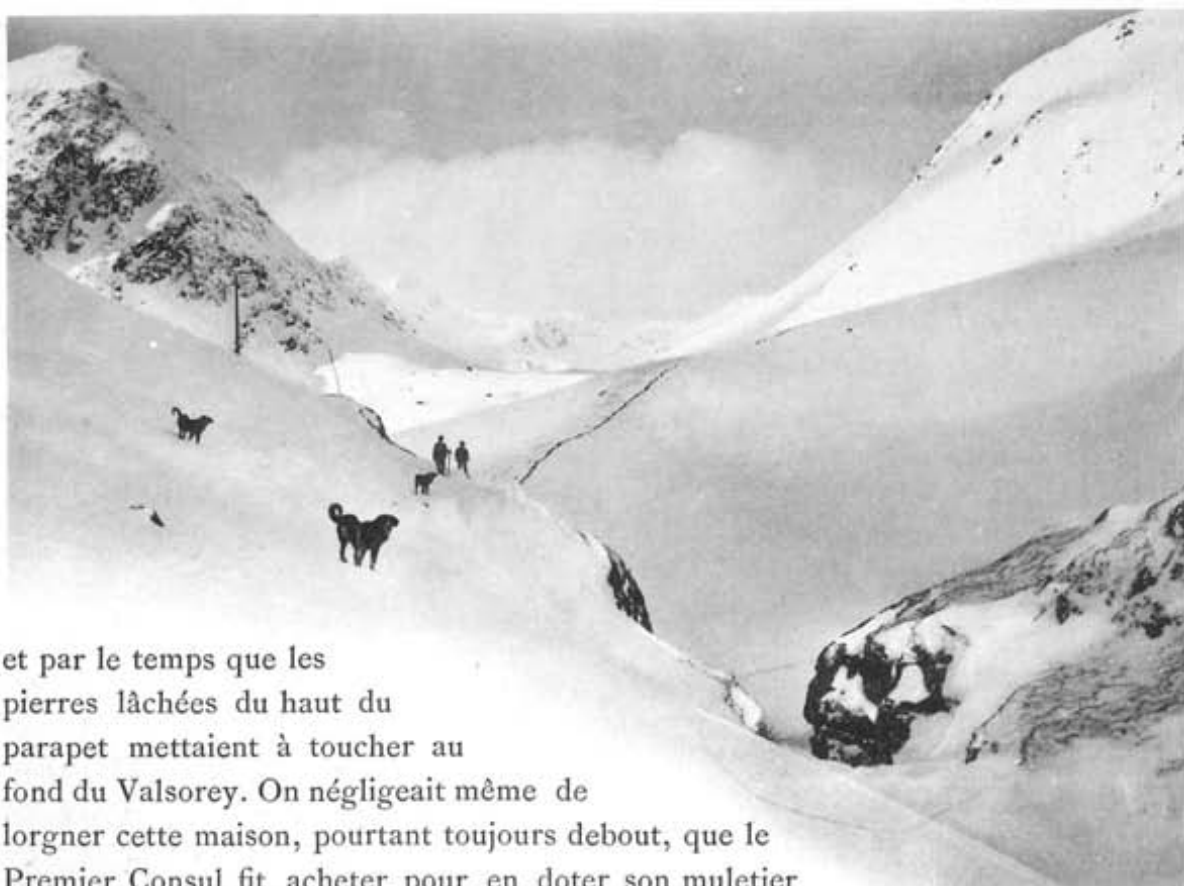
En revanche, on trouvait plaisir à rencontrer à la cantine de Proz son gardien stoïque, Ephyse Moret, qu'hélas ! nous ne reverrons plus. La cantine, elle aussi, a voulu tenir une place dans les annales de ce passage historique et, pour ce faire, elle



Cantine de Proz.

vient de sacrifier son vieux patron. Moret se tenait assis près du fourneau par une soirée de bourrasque de la fin du dernier mois de janvier quand, tout à coup, un cri d'alarme ayant couru sous les voûtes du corridor, il se présenta au seuil de la chambre. Repoussé par la violence de la neige que chassait l'ouragan, projeté contre une paroi, il mourut presque aussitôt, étouffé par le refoulement de son souffle.

Ah ce temps-là!... *Bourg Saint-Pierre* n'avait encore d'autre enseigne que le « Déjeuner de Napoléon ». La *Linnea* n'avait pas dispersé ses fleurettes et ses rocailles parmi les derniers débris du Château de Quart. Le pont Charlemagne n'avait d'importance que par les petits raccards qui jouent comme des gnomes sur le gouffre



et par le temps que les pierres lâchées du haut du parapet mettaient à toucher au fond du Valsorey. On négligeait même de lorgner cette maison, pourtant toujours debout, que le Premier Consul fit acheter pour en doter son muletier Pierre-Nicolas Dorsaz, dont les soupirs d'amoureux avaient réussi à fendre son âme de conquérant. L'honnête homme put ainsi réaliser l'humble rêve de son cœur, et, aujourd'hui nous avons le privilège de présenter à notre lecteur le mulet de son petit-fils. (Voir page 39.)

Pas de Marengo,
Grand Saint-Bernard.

Après le Grand Combin qui nous tourne le dos pour présenter son front blanc au Bas Valais et au Haut Léman, la plus belle montagne de ces parages est le *Mont Vêlan*, qui hisse son dôme neigeux à 3765 mètres entre les trois vaux de Valsorey, de Menouve et d'Ollomont et qui, lui aussi, s'ouvre une fenêtre sur les extrêmes lointains de l'occident pour se montrer aux vigneronns de Lavaux, tandis que, de l'autre côté, se découvre la cité d'Aoste.

Liddes n'était qu'un gros village de maquignons, aux environs duquel on voyait force javelles de fèves suspendues à des claies. *Peca fâva!*... ricanaient les gens des alentours. Deux enseignes rapprochées indiquaient les deux auberges et aussi les deux maisons patriciennes, la libérale et la conservatrice. Elles y sont encore, quoique l'incertitude des temps en ait



fait éclore une troisième, à l'écart des bruits du village, et que, pour ce motif, je soupçonnerais fort d'être « modérée ». Les controverses sur les prétendus dolmens du Mont-Bavon n'avaient pas pris cours et la Combe de Là n'était connue que par de tragiques légendes.

Orsières, qui ne s'attendait guère à devenir par la grâce de notre camarade François Troillet la tête de ligne d'une voie ferrée, se souciait assez peu de savoir si sa grande tour romane avait ou n'avait pas assisté à l'arrestation par les Sarrasins de saint Mayeul, abbé de Cluny. Ces faits durent se passer au dixième siècle, et Blavignac a négligé de nous dire si ce clocher serait antérieur à cet événement ou vaguement postérieur, comme il en est de celui du Bourg Saint-Pierre. On oubliait même que ce gros village de 700 habitants, assis à 890 mètres d'altitude, commandait l'entrée de la vallée de Ferrex et l'accès du vallon de Champex. Il avait aussi deux hôtels, un par parti, et cela suffisait à nos appétits d'excursionnistes, routiers... et routiniers.



Réfectoire du Grand Saint-Bernard.



L'Hospice du Grand Saint-Bernard
en hiver au crépuscule.

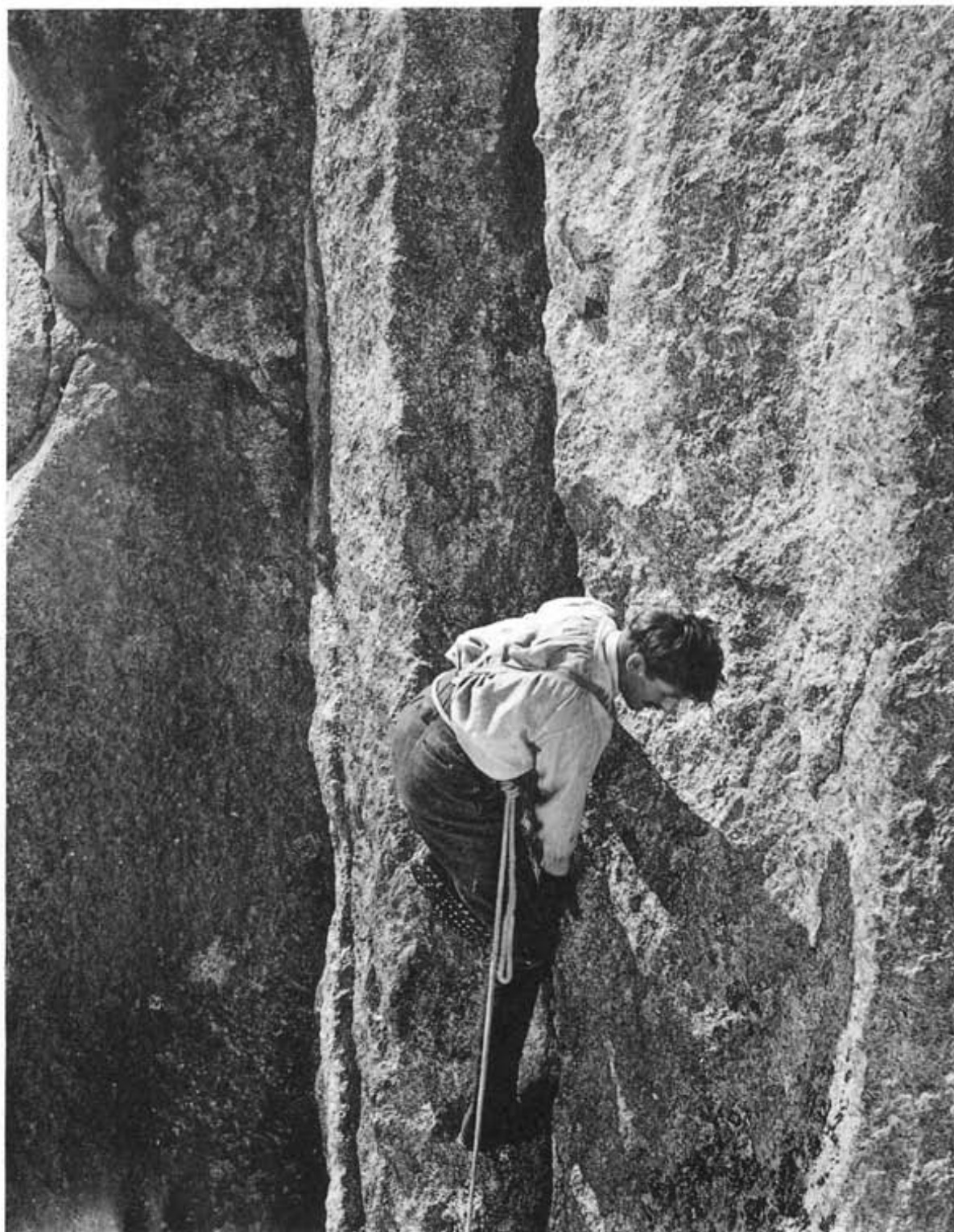
Champex fut le premier à rappeler au monde que la commune d'Orsières recelait quelque chose de plus que des chapelets de hameaux sur les hauteurs des deux rives. Le bassin du lac de Champex constitue de ce côté un simple vallon par lequel la lutte des éléments est arrivée à isoler presque la pyramide trigonale du Catogne de l'ensemble du massif du Mont-Blanc. Cette station estivale de 1465 mètres d'altitude est une véritable bourgade hôtelière; le nombre des pensions ou hôtels établis soit sur les rives de son lac, soit dans les bois d'alentour, atteint au moins la douzaine.

Champex est à la fois une station de séjour grâce à la multiplicité des petites promenades, et un centre d'ascensions. Une des courses les plus faciles et la plus recommandée doit être celle du Catogne (2579 m.), d'où la vue découvre le haut Léman et les coteaux vineux de Lavaux. Mentionnons aussi le val isolé d'Arpette, un des bijoux de nos Alpes, duquel on peut se rendre, par la Fenêtre d'Arpette, sur Trient. Mais ce passage n'est pas seul à rattacher ces vals supérieurs du Trient et de Champex. Par Mariotty, le Plan de l'Eau, la Guraz et Bovine, en traversant le torrent du Durnant au Sex des Orgues,





L'Aiguille de Javelle.

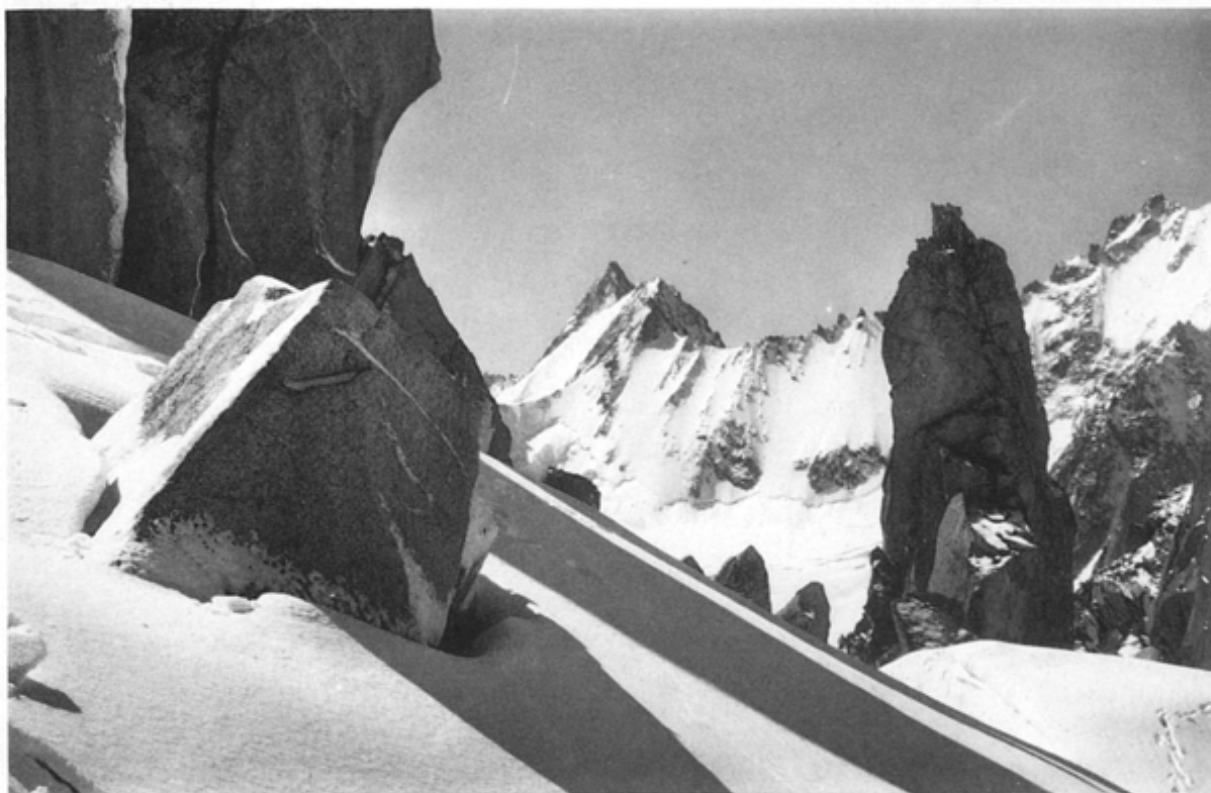


Descente de l'Aiguille de Javelle.



Plateau du Trient, vu d'Orny.

on arrive, après une magnifique course de cinq heures, à *Trient* (1300 m.). Naguère compris dans le territoire de Martigny-Combe, dont il se sépara en 1901, Trient est



Tour Noir, vu des Aiguilles Dorées.

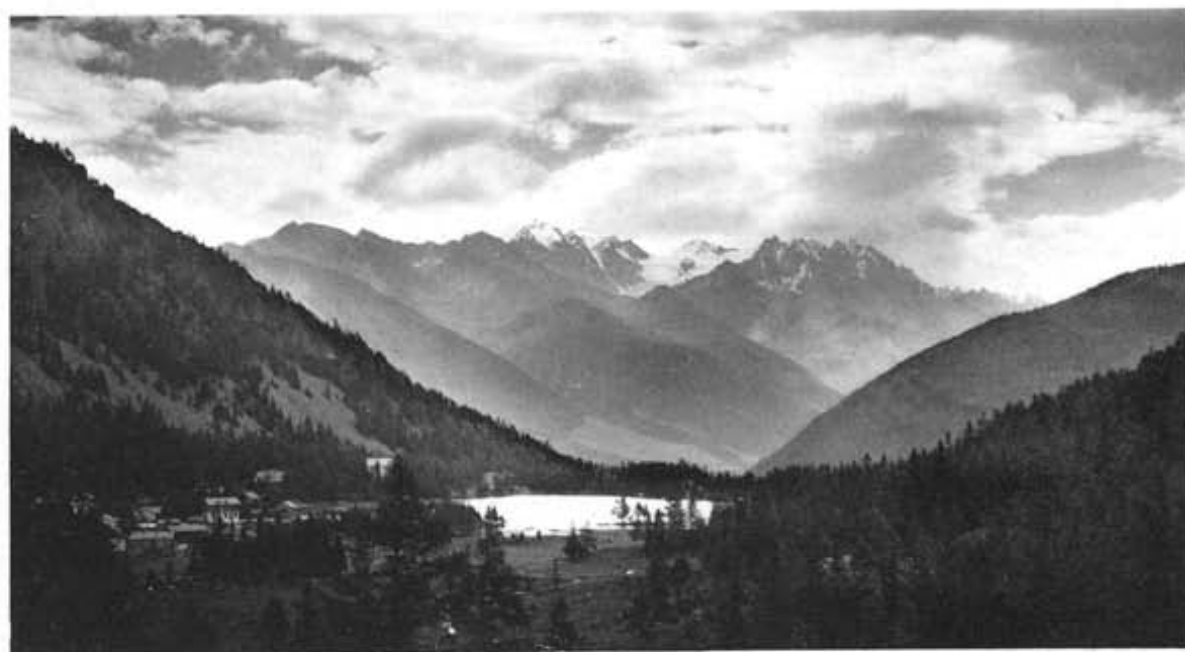


Aiguilles Dorées.



Cabane Dupuis sur le glacier d'Orny.

en soi un très petit village, mais sa position, au point de jonction de la route carrossable de Martigny à Chamonix par la Tête Noire, défilé sauvage, saisissant par son pittoresque, et du chemin qui monte au col de Balme, lui a donné une certaine impor-



Champex.



Ferrex.

tance comme station d'été. Il faut ajouter que le voisinage de son glacier, les promenades multiples où la grâce le dispute à l'horreur, tendent à y retenir le passant. Les hôtels se groupent surtout vers le hameau paroissial de Gillot, mais d'autres en gardent les défilés et les hauteurs, à la Forclaz, au col de Balme, à la Tête-Noire. Le petit bassin de Trient se rattache par les gorges du Pont Mystérieux à la région de Salvan et Finhaut, vers le confluent du Trient qui l'arrose, et de l'Eau Noire qui descend des solitudes savoyardes de Vallorcine. En sorte qu'on y accède, à la fois, par la gare du Châtelard, qui est à cinq km., et par la route de Martigny à la Forclaz.

Le glacier du Trient, étalé entre les Aiguilles du Tour, les Aiguilles dorées, la Grande Fourche et la Pointe d'Orny, est un des plus remarquables des Alpes, car, au-dessus de la coulée qui serpente vers la vallée, il recèle, à 3000 mètres d'altitude un vaste plateau que Javelle compare à un lac de neige. Le glacier rattache ce bassin à celui de Champex et du val de Ferrex par une multitude de cols dont les plus importants sont ceux des Plines et de la Fenêtre de Saleinaz, puis le large seuil de glace qui vous introduit comme de plain-pied sur le glacier d'Orny, dans le voisinage des deux cabanes du même nom.

La vallée de Ferrex (Ferret).

Après les prairies d'Orsières, nous voici à Som-la-Proz, qui garde le seuil de ce val simplement montagnard. Avec ses étendues verdoyantes et la barrière de glaciers que la chaîne du Mont-Blanc dresse à son occident, la vallée de Ferrex est d'un



Val Ferrex. Le Clou.

parcours attrayant et facile.

Elle n'a pas les grands contrastes et la majesté sauvage de sa voisine de Bagnes, non plus que la monotonie un peu grise de sa sœur d'Entremont à laquelle les glaciers font plutôt défaut. Elle est gracieuse, reposante, hospitalière. Vous pouvez y dresser la tente où que ce soit, car elle n'offre pas de défilé.



Val Ferrex. Les Planches.



Mont Dolent.



Som-la-Proz, *Issert*, les *Arlaches*, même *Praz-de-Fort* offrent encore quelques champs sur les pentes. Mais, dès ce dernier village, campé sur la Dranse au-dessous de la jonction du val de Saleinaz à 1146 mètres, où s'érige depuis douze années un hôtel, un rideau de sapins marque la limite de la section habitable en hiver.

De ce point nous devrions pouvoir prendre pour guide le chevrier de Rambert. Gaspard Gros seul nous ferait explorer cela à fond en nous enfonçant entre les remparts déchiquetés que dominent les clochers de Portalet et de Planereuse, le Darrei, le redoutable Tour Noir (3844 m.) qui, de tout côté, apparaît escorté d'un hérissément de baïonnettes et porte même ses éperons jusqu'aux flancs d'un blanc reptile, le glacier d'Argentière; il nous conduirait aussi sur les pentes un peu moins âpres qui déroulent leurs peluches sombres du haut de la Tour de Bavon et du revers de la Combe de Là. Son vallon favori de Saleinaz est doté aujourd'hui d'une hospitalière cabane alpestre, érigée à 2693 mètres, à la base des Pointes de Planereuse. Branche d'En Bas, Branche d'En Haut, Praillon, l'Amône, la Fouly, le Clou, jouent tour à tour à cache-cache parmi les mélèzes ou dispersent leurs chalets comme des bambins dans les prés fleuris d'esparcettes, de crocus, d'orchis, de renoncules et de gentianes, et c'est ainsi que, sans s'en apercevoir, on atteint le dernier mayen, celui de *Ferrex* (1707 m.) entourant sa chapelle aux curieuses traditions. Une vieille petite auberge nous accueille près de la forêt des Ars aux tendres verdure. De ce point nous avons le choix entre les hautes issues du gracieux vallon de Fenêtre, qui mène au Grand Saint-Bernard, des Angroniettes qui nous introduisent directement, mais péniblement, sur Aoste par la Combe des Bosses, Saint-Oyen et Etroubles, et enfin par les cols plus ou moins faciles du Grand ou du Petit-Ferrex, le premier plus élevé (2536 m.), mais plus facile que le dernier (2493 m.), ou par celui du Ban d'Arrey (2695 m.) qui converge sur le val de Ferret italien pour nous emmener à Courmayeur.

Car le Grand Golliaz, qui garde les sources de la Dranse de Ferrex, est notre fidèle sentinelle du sud. Après les plaines ouvertes de Chiasso, il est le point méridional extrême de notre pays. Il dresse son hardi bastion à 3240 mètres, en face du Dolent, cet autre gardien qui, en séparant trois grands peuples, nous permet un peu de revendiquer notre part de son grand voisin le Mont-Blanc.

LOUIS COURTHION.



Pigne d'Arolla et Chapelle de la Sage.

III

LES VALS DE NENDAZ, D'HÉRÉMENCE ET D'HÉRENS

De Sion, deux vallées bien différentes l'une de l'autre courent vers le sud, s'épaulant aux grands sommets des Alpes pennines et se bifurquant ou se trifurquant dans leur cours. Ce sont les vallées de Nendaz et d'Hérens, dotées de plusieurs vallons latéraux; vallées autrefois perdues et inconnues, actuellement très parcourues et fort entamées, la seconde en tous cas, par ce qu'on nomme de nos jours l'*industrie des étrangers*. Elles forment ensemble, sur la carte du Valais, un grand parallélogramme compris entre les vallées de Bagnes et d'Anniviers, et, si la première est modeste, la seconde a une fort belle envergure. Le territoire que nous allons parcourir ensemble s'étend donc entre le cours du Rhône, de Riddes à Granges, et la frontière italienne, du Col de l'Evêque à la Tête Blanche; il est limité à l'ouest par les sommets de la Becca di Nendaz et de la Becca de la Grande Gouille, à l'est par ceux de la Dent Blanche et du Sassenaire. C'est un territoire intéressant par sa nature même et par les populations qui l'habitent et qui descendent des anciens Véragres dont les Romains redoutaient l'esprit belliqueux. A l'heure qu'il est, ce



Le Getty, au-dessus des Haudères.

sont des gens simples et tranquilles, et de gracieuses légendes de fées et de lutins persistent à hanter l'esprit du peuple.

Les souvenirs que j'ai de cette région remontent déjà à un certain nombre d'années, à une époque où elle était fort peu connue; en juillet 1880, par exemple, je fis avec un collègue de la Société botanique de Genève une course d'exploration d'un haut intérêt. Partis du Châble de Bagnes par le Col de la Croix du Cœur, nous lon-

geâmes, plusieurs jours durant, les bisses qui suivent les contours des vallées et de leurs épaulements et dont l'onde

chante gentiment, tantôt sous bois, tantôt au travers des pâturages, des éboulis ou des rochers dans lesquels le montagnard leur a frayé un passage.

Descendus des Etablons, nous remontâmes ce ravissant bisse de Saxon qui va arroser les cultures de la pente nord comprise entre Charrat et Saxon; il prend naissance au fond du Val Cleuson et mesure plus de 30 km. de longueur. Rien n'est plus délicieux que de

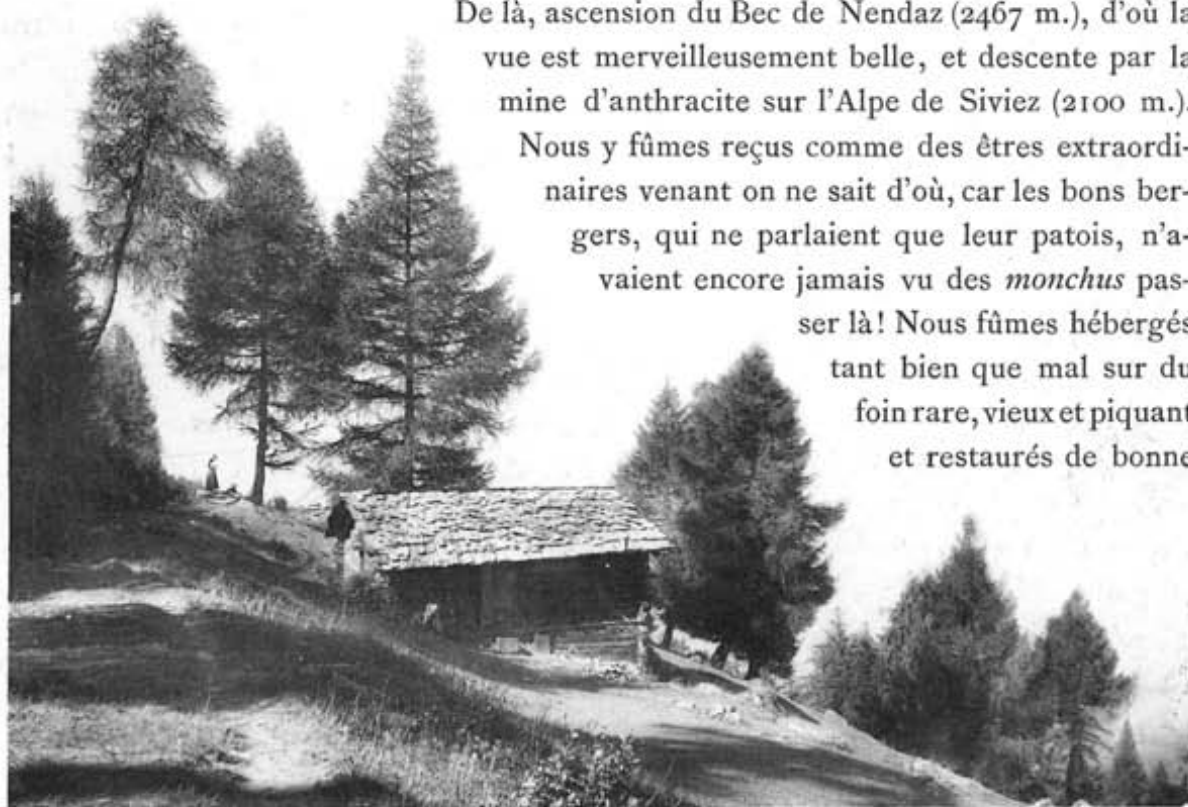


suivre ces aqueducs dont M. Moïse Briquet a publié une intéressante étude dans l'*Echo des Alpes* (1870). On sait que le Valais possède près de 1500 kilomètres de bisses, que les Valdôtains nomment des « ruz » (sans doute de *rivus*, petit ruisseau). Au Val d'Aoste, ces « ruz » sont en grande partie des restes de constructions romaines, et l'on en voit des ruines superbes, témoignant de la hardiesse et de la grandeur de conception de ces antiques maîtres du monde. En suivant leur cours, on voyage agréablement à plat au travers des paysages les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer.

Partant du Pontet, petit pont qui permet au bisse de Saxon de franchir le torrent encaissé de la Fara, ce terrible cours d'eau qui, à plusieurs reprises, a inondé et ravagé Riddes (en 1533, 1790 et 1895), nous suivîmes l'aqueduc jusqu'au Praz-Riond, alpage qui domine Isérables; ce village n'avait pas encore été détruit par le fameux incendie de 1881. Au Praz-Riond il y avait alors, — j'espère qu'ils y sont encore, — de gigantesques mélèzes à l'abri desquels campaient, comme de vrais Bohémiens, les bergers du lieu; aux branches ils avaient suspendu leurs lits comme des hamacs, leurs chaudrons et leurs marmites, sans crainte de la foudre!

De là, ascension du Bec de Nendaz (2467 m.), d'où la vue est merveilleusement belle, et descente par la mine d'anthracite sur l'Alpe de Siviez (2100 m.).

Nous y fûmes reçus comme des êtres extraordinaires venant on ne sait d'où, car les bons bergers, qui ne parlaient que leur patois, n'avaient encore jamais vu des *monchus* passer là! Nous fûmes hébergés tant bien que mal sur du foin rare, vieux et piquant et restaurés de bonne



Près de Nendaz

crème, de fromage, de beurre et de *seré*, le tout pour cinquante centimes chacun, si nous avions accepté leur prix! Le soir, au coin de l'âtre, ces braves gens, dont plusieurs n'ont jamais quitté leur val-lon, même pour aller à Sion ou aux vendanges à Vétroz, nous contaient les légendes de Nendaz, légendes naïves et touchantes dont j'ai publié ailleurs quelques-unes. Cette vallée de Nendaz, où nous

nous trouvions, était alors presque inconnue, et le chalet Dardel n'y existait pas même à l'état de projet. Aujourd'hui elle est passablement visitée; une route en construction la reliera à la capitale valaisanne.

Le lendemain, nous descendons sur le bisse quitté la veille pour faire notre ascension du Bec de Nendaz, traversons l'alpe dite de Praz-fleuri et visitons l'alpe de Fortin qui s'étale, verte, émaillée et parfumée, au pied de la Pointe de Flore ou Mont Gond (2701 m.). Ici nous sommes à la source du fameux bisse de Saxon et à 6 km. à vol d'oiseau de notre point de départ, le Col de la Croix du Cœur. De tous côtés des torrents et l'alpage admirablement fleuri. Au sud se dressent la py-

ramide blanche du Mont Fort (3330 m.) et la silhouette de la Becca de la Grande Journée (3028 m.). A 400 m. plus bas, la Printze, qui va se jeter dans le Rhône en face du petit village de Vétroz, roule ses flots glacés.

Descendons-y et suivons le petit sentier qui conduit à l'alpe de Cleuson (2126 m.), à l'entrée du vallon du même nom, avec sa petite chapelle de Saint-Barthélemy en grande vénération auprès des gens du pays qui, le 24 août, y affluent en grand nombre.

On y voit aussi une sorte de pierre druidique,



Chapelle de Saint-Barthélemy à Prazlong.



Procession à Evolène.



La Dent Blanche vue de la Forclaz.

dans laquelle un guide du pays me montra un jour un signe particulier, sorte de disque que devait y avoir gravé je ne sais plus quel malfaisant génie mécontent de ce qu'un saint avait chassé les serpents du vallon! Mais il y a surtout, dans ce Val Cleuson, des alpages merveilleux qui s'épaulent aux grands massifs du Mont Fort et du Métailler. De là, par le Col de Louvie ou par celui de Cleuson, tous deux assez faciles, on communique avec Fionnay dans la vallée de Bagnes. C'est au fond de ce Val Cleuson que se trouve le glacier du Grand Désert d'où sort, tumultueuse et boueuse, la Printze, qui a creusé le

val de Nendaz. D'ici, l'ascension

de la Rosa Blanche (3348 m.) se fait avec facilité en quatre heures, avec descente sur Prazlong en cinq heures et demie ou sur Fionnay en quatre heures; c'est un des plus beaux belvédères de cette partie des Alpes. — Si nous passons sur la rive droite du



Chapelle aux Mayens de Sion.



Bisse de Cleuson aux Mayens de Sion.

torrent, nous arrivons au Plan de la Chaux (2385 m.) à la naissance d'un nouveau bisse, celui de Servais, qui s'en va porter l'eau à l'alpe de Thyon dans la vallée d'Hérémente. En suivant ce bisse pendant quelques heures on arrive, après avoir traversé le riche alpage de Novelli, à la Combarzeline, le plus charmant pâturage qu'il m'ait été donné de visiter. La flore y est superbe; la *Gentiana alpina* y voisine avec le *Hieracium aurantiacum* et le *Lloydia sero-*

tina, les androsaces avec les primevères. C'est un observatoire superbe et, quand on s'y trouve un dimanche matin, comme ce fut mon cas, alors que l'harmonieuse musique des cloches vous arrive de Sion et des villages environnants, on éprouve une intense jouissance.

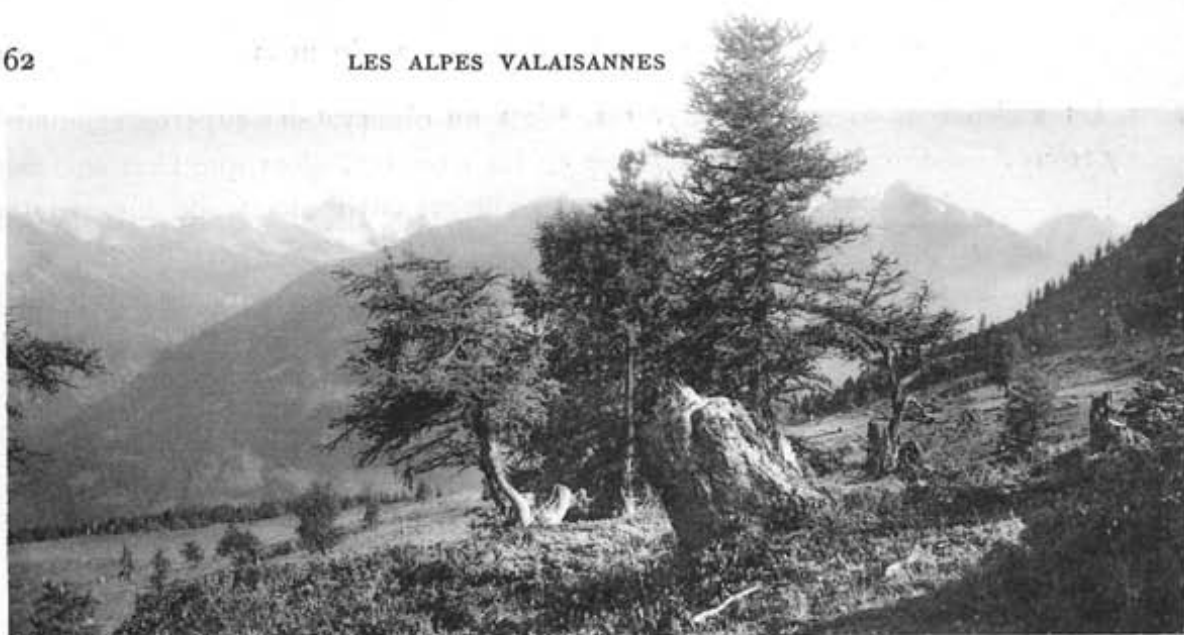
Pendant deux heures (10 km.) ce bisse coule, tranquille et pur, au travers des pâturages fleuris dominés sur la droite par les sommets du Greppon Blanc (2718 m.), du Mont Rouge (2476 m.), du Mont Carré (2472 m.) et de la Crête de Thyon



La Rosa Blanche et le Grand Désert. (Effet de neige.)

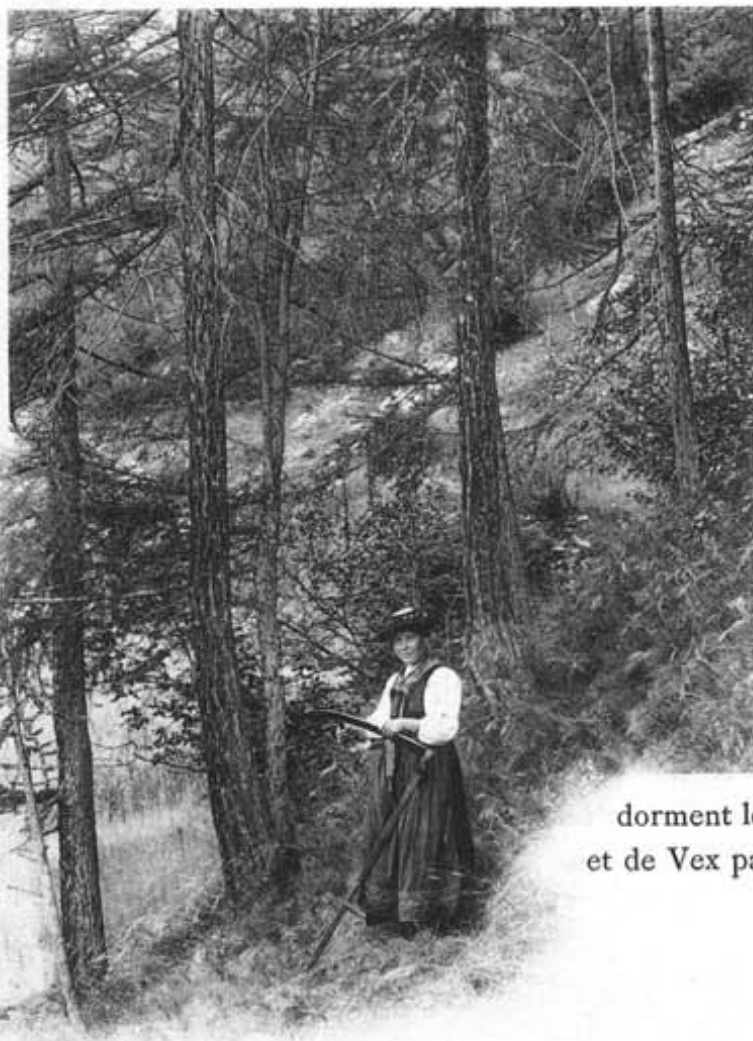
(2299 m). Ce dernier sommet est l'une des excursions favorites des hôtes des Mayens de Sion ; l'ascension s'en fait aussi l'hiver et la section genevoise du C. A. S. l'a, par deux fois, pris comme but de course hivernale avec un plein succès.

La forêt d'aroles et de mélèzes qui sépare ces alpages des Mayens de Sion est l'une des plus belles du Valais. Traversée par deux bisses, elle est parfaitement arrosée et peuplée de merveilleux sujets. A sa base recommencent les pâturages bien verts, richement arrosés qui, parsemés de bouquets de conifères, abritent les fameux Mayens de Sion dont l'éloge n'est plus à faire : la présence d'une nombreuse et fidèle



Alpe de Thyon.

colonie cosmopolite en est la preuve. De tous temps les patriciens sédunois y ont possédé de rustiques habitations pour l'été, nommées mayens. Ce sont généralement des



maisons de bois, noircies par l'âge et s'adossant à une tourelle moyen-âgeuse qui leur donne un faux air de châteaux. Ces mayens sont disséminés dans les clairières, sur le bord de la forêt sombre ou sur les flancs d'un verdoyant coteau entre 1250 et 1400 mètres d'altitude. Ils s'étendent sur une longueur de 5 à 6 kilomètres et dominant la ville de Sion, dont on peut suivre du regard la vie urbaine à tous les instants de la journée et dont les cloches envoient jusqu'ici la répercussion de leurs harmonies. Sur la pente

dorment les villages des Agettes, de Salins et de Vex par lesquels passent les trois che-



Scierie à Triquent.

mins non carrossables (sauf la route de Sion à Vex), qui grimpent aux paisibles mayens. La jolie chapelle, que le peintre Ritz a immortalisée, dort au pied des gigantesques mélèzes; Rambert en a vanté les charmes en ces termes :

« La chapelle est à demi cachée au bord de la forêt, d'où sa cloche argentine invite les fidèles à la messe.

C'est un bijou de grâce rustique. Elle a tenté le crayon et le pinceau de plus d'un artiste déjà. Töpffer l'a croquée en passant, M. Ritz y a trouvé le motif d'un de ses jolis tableaux. Il semble que dans cet asile la piété ne peut être que douce, paisible, sereine, confiante et toute pénétrée de fraîche et naturelle poésie. Ce n'est pas un de ces sanctuaires muets où l'âme, refoulée sur elle-même, n'entend aucune voix qui lui parle. La chapelle des Mayens de Sion vaut à elle seule un sermon :

« Apprends, dit-elle, à celui qui la regarde, apprends comment crois-
 » sent les mélèzes de la montagne; ils ne travaillent ni ne
 » bâtissent, et cependant je te dis que le temple de Salo-
 » mon dans toute sa gloire, n'a pas été revêtu de
 » magnificence comme moi sous leur ombrage. »

» Je n'avais jamais vu pareils mélèzes.

Ce ne sont plus des arbres, ce sont des monuments. Ces troncs chenues ont été sillonnés et labourés par les siècles; le temps seul a pu nouer et crispier ces bras enlacés à la roche nue; lui seul a pu tordre ces gigantesques



Près d'Arolla.



Ferpècle.

rameaux. Ont-ils été jeunes ? On ne sait. Ils sont vieux et ne vieillissent pas. Les mélèzes ont la vieillesse gaie. Ceux-ci, en pleine santé, malgré leur grand âge, l'ont plus gaie encore que les autres. On n'y voit pas une branche morte, et leur feuillage menu est aussi fourni et d'un vert aussi joyeux que jamais. Ils vivraient mille ans qu'ils compteraient en-

core leurs années par leurs printemps. — Ces mayens semés de clairière en clairière, sont une invitation perpétuelle à la promenade. On va de l'un à l'autre. Celui-ci ne voit guère que la prairie qui l'entoure et la forêt qui lui fait bordure ; tel autre jouit d'une échappée sur la plaine et sur les montagnes ; quelques-uns commandent toute la vallée du Rhône, du Bietschhorn au Buet ; d'autres plus à droite, au tournant de la montagne, dominant les gorges du Val d'Hérens et voient le soleil se lever sur les glaciers de la Dent Blanche. On ne se lasse pas de flâner ainsi, de point de vue en point de vue, par de doux sentiers qui ne sortent de la forêt que pour s'y cacher de nouveau. »

Lisez encore la gracieuse description que notre inimitable Töpffer nous a laissé des mayens dans ses *Nouveaux voyages en zigzag*, où il indique l'étymologie du mot *mayen* qui provient du fait qu'on s'y rend au mois de mai. « Alors, disait à cette bande joyeuse de visiteurs le noble Valaisan qui leur en fit les honneurs en 1843, nos familles y montent pour ne plus redescendre qu'à l'approche des frimas. Ceci tient à des coutumes anciennes et plusieurs y sont fidèles. »



Sur la route de Sion à Vex.



Eglise de Saint-Sylve près de Vex.

Deux bisses arrosent les Mayens de Sion et donnent à cette alpe bien verte son caractère de fraîcheur exquise. Les arbres y sont très développés et, à l'arrière-automne, quand les grands érables ont leur feuillage jaunissant, que les sorbiers gigantesques, — les plus grands que je connaisse en Suisse, — sont recouverts de leurs grappes de baies vermillon, le paysage offre un coup d'œil féerique. L'ancien président du Club alpin valaisan, feu mon ami Antoine de Torrenté, forestier cantonal et grand alpiniste, à l'arrière-automne, quand l'hôtel des Mayens était abandonné par ses clients habituels, y recevait volontiers dans une fraternelle hospitalité ses amis clu-

bistes. Et l'on passait alors, en face de cette belle nature et de la vue merveilleuse dont on jouit de là sur la chaîne des Alpes bernoises, des journées dont le charme s'est gravé à jamais dans notre mémoire.

Des Mayens on domine les vallées du Rhône, de Nendaz et d'Hérens et même un peu, si l'on va du côté du sud-est, celle d'Hérémente. La station postale principale se trouve à Vex, gros village et chef-lieu du district, qui repose à trois quarts d'heure au levant des Mayens, à l'entrée du Val d'Hérens,



A Evolène.





Pigne d'Arolla vu du Mont-Blanc de Seillon.

à 957 m. d'altitude. Vex forme une agglomération de maisons que précède une grande église neuve en forme de télescope, tandis que l'antique et poétique sanctuaire de Saint-Sylve (la plus ancienne église du Valais, après Valère), est isolée à 800 mètres du village, du côté de Sion et dans une admirable situation.

C'est un plateau fer-

tile et vert, garni de plantureux vergers et qui contraste avec le paysage aride et sec qu'on traverse en montant de Sion. Vex est au haut de la montée, montée rude et pénible, par une route aux larges et nombreux contours, au grand soleil exposée et qui de Sion conduit en deux heures (9,6 km.) sur la place du village. C'est la halte forcée, inévitable pour quiconque, piéton ou voituré, monte aux Mayens ou en Hérens. Il est préférable de faire cette montée le matin avant la forte chaleur ou vers le soir.

De Vex nous pénétrons dans le Val d'Héremence par une jolie route à petits chars qui permet de jouir d'un superbe panorama tout le long du trajet, en particulier sur la glorieuse pyramide de la Dent Blan-



Aiguilles Rouges d'Arolla prises du Col du Mont-Rouge.



Cervin, Dent d'Hérens et col près de la Za.

che. Elle traverse le curieux village d'Hérémence qui a conservé intact son cachet d'antiquité; les rues y sont étroites et obscures, les maisons sont de bois noirci par les siècles et généralement assez élevées.

L'église est neuve et spacieuse, la cure aussi; la maison de commune, très vénérable et construite sur les ruines de l'ancien château des de la Tour, vidomnes du lieu, est fort intéressante à visiter. On vous y montre des oubliettes, une chambre de torture et la belle salle du Conseil communal. On y voit encore, appendues à sa face principale et abritées sous le large toit, des têtes d'ours, de lynx et de loups, trophées des anciens chasseurs de l'endroit. Il n'y a pas longtemps qu'est décédée dans cette localité une mège, femme bien connue comme guérisseuse et que l'on venait consulter de toutes les parties du canton. Elle basait son traitement sur l'étude des urines et fit de prodigieuses guérisons. Les habitants de ce village et des environs, comme aussi les Anniviards, prétendent descendre des Huns, opinion qui ne repose sur aucun fondement. A leur place je préférerais me réclamer de l'ascendance des Véragres, mais à chacun son goût!

D'Hérémence on peut monter à l'alpe, puis à la crête de Thyon dont j'ai parlé

plus haut. C'est d'ici que part le Val d'Héremence qui court au sud et se termine par le Vallon des Dix. Laissant bien au-dessous de nous la route carrossable qui se dirige sur Useigne, quittons Héremence pour suivre, par le petit village de Mars, qui n'a de guerrier que le nom, la longue vallée d'Héremence, arrosée par la Dixenze, rivière qui, d'après les données les plus récentes, devrait s'appeler la Borgne d'Héremence. Le chemin muletier nous conduit en trois heures à Prazlong, petite station alpine moderne, pourvue d'un gracieux hôtel, d'où l'on part pour faire l'ascension du Pic d'Arzinol ou celle du



Mont-Blanc de Seillon.



Mont-Blanc de Seillon.

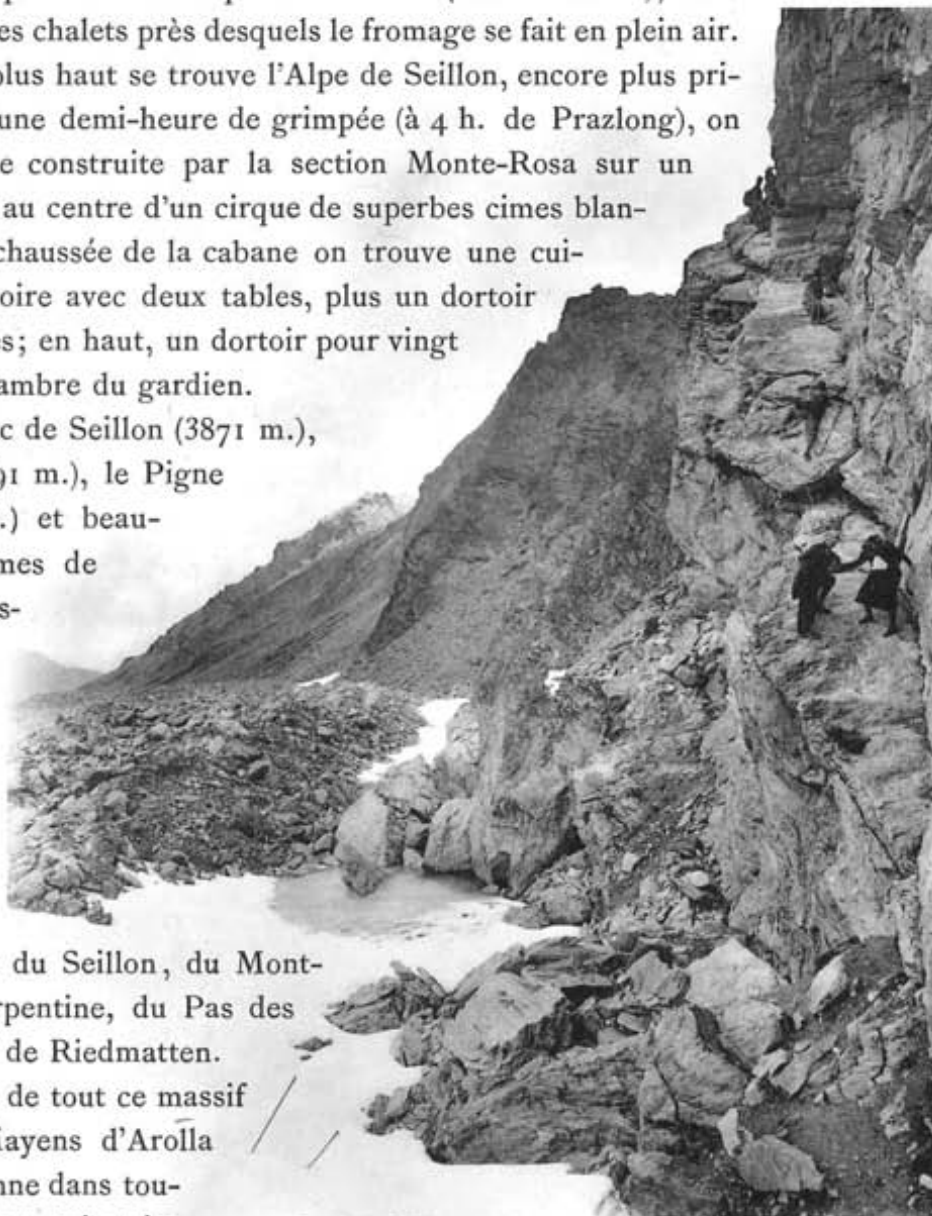
Métailler. On peut aussi gravir de là les sommets bagnards du Pleureur, de la Rosa-Blanche et de la Pointe de Salle, cette sommité de lugubre mémoire qui, en 1897, précipitait dans un gouffre béant le pasteur protestant de Sion, M. Gonin, et ses trois jeunes camarades de course. Depuis qu'a été construite, en août 1908, par la section valaisanne du C. A. S. la cabane du Val des Dix, le trajet est beaucoup raccourci pour les ascensions du massif qui domine le fond de ce vallon sauvage.

Ici encore il y a une chapelle de Saint-Barthélemy qui protège le pâturage et où le prêtre vient dire la messe en été. Puis le chemin s'élève par de nombreux lacets jusqu'à l'Alpe de Barmaz, où l'on entre par un défilé dans la partie supérieure de la vallée

qui se nomme Val des Dix. Ce défilé forme une cluse comprise entre le Mont-Blava et les contreforts de la Pointe de Vouasson qui isole le Val des Dix de la vallée d'Hérémence. Le pays tire son nom du fait, historique ou légendaire, que dix brigands s'étaient réfugiés là et logeaient dans une grotte imprenable, d'où ils ravageaient les vallées environnantes. Leur situation était inattaquable, en sorte qu'on ne put s'en défaire qu'en incendiant les forêts qui entouraient leur repaire. Une fois le défilé passé, on entre dans le tranquille vallon où l'eau coule paisiblement au milieu des sables glaciaires que domine l'Alpe de Lautaret (2000-2200 m.), avec ses deux misérables chalets près desquels le fromage se fait en plein air. Une demi-heure plus haut se trouve l'Alpe de Seillon, encore plus primitive, et, après une demi-heure de grimpe (à 4 h. de Prazlong), on arrive à la cabane construite par la section Monte-Rosa sur un tertre rocheux, et au centre d'un cirque de superbes cimes blanches. Au rez-de-chaussée de la cabane on trouve une cuisine et un réfectoire avec deux tables, plus un dortoir pour dix personnes; en haut, un dortoir pour vingt alpinistes et la chambre du gardien.

Le Mont-Blanc de Seillon (3871 m.), la Serpentine (3691 m.), le Pigne d'Arolla (3801 m.) et beaucoup d'autres cimes de fière allure, se dressent à deux pas et sont plus facilement accessibles depuis la construction de la cabane. Elle facilite encore la traversée des cols du Seillon, du Mont-Rouge, de la Serpentine, du Pas des Chèvres et du col de Riedmatten.

Mais le centre de tout ce massif se trouve aux Mayens d'Arolla d'où l'on excursionne dans toutes les directions et qui attire



Pas des Chèvres.

en été une forte clientèle de touristes et surtout de grimpeurs. L'Anglais prédomine, cela va de soi, et le clubiste suisse vient après lui d'après la statistique. Pour nous rendre de la cabane des Dix à Arolla, nous choisirons le col de Riedmatten par lequel passe, depuis trois ans, un chemin prétendu muletier reliant le val d'Hérémence à celui d'Arolla. De la cabane au col, il y a une heure et demie et autant pour la descente sur Arolla. Ce passage doit son nom à un évêque de Riedmatten qui l'aurait franchi au commencement du dix-septième siècle pour éviter la visite d'un légat du pape qui devait lui remettre une bulle désagréable. Le Pas des Chèvres, qui se trouve un peu plus au sud, est d'accès plus difficile; il est formé, du côté du glacier de Seillon, d'une muraille presque perpendiculaire qu'il faut escalader sur cinquante mètres

de hauteur par une vire qui n'est pas commode vraiment. Sur le rocher qui s'élève entre le Pas des Chèvres et le col de Riedmatten, on a dressé une croix de fer qui doit préserver les gens du pays des dangers de la traversée.

Du côté d'Arolla, la pente est douce et la montagne fleurie et gazonnée. On atteint bientôt la moraine du glacier de Zigiorenouve (mot qui signifie : chédail neuf ou

chalet neuf), qui descend du flanc nord du Pigne d'Arolla, puis la superbe forêt d'arolles qui entoure et protège deux des principaux hôtels de ce centre mis en valeur en 1872. Une gentille chapelle anglaise, cachée au sein des arolles séculaires dans une situation ravissante, envoie dans les airs les joyeux tintements



Mont-Collon.



Lac bleu
de Lucel
près d'Arolla.



Les Bouquetins

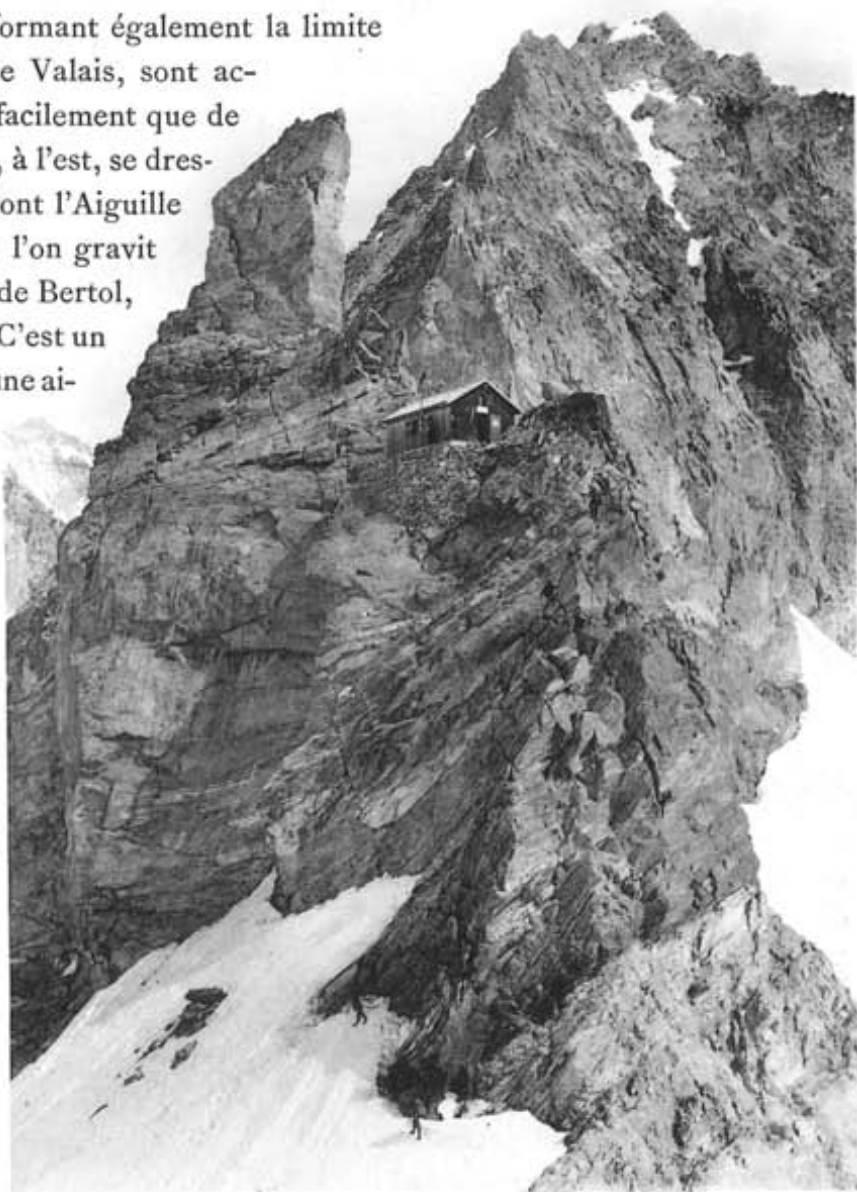
de sa cloche sonore. Un autre sanctuaire, catholique-romain, se trouve dans son voisinage, ainsi qu'un jardin alpin établi en 1903 par quelques amateurs de fleurs alpines.

Le Val d'Arolla débouche à trois heures plus bas dans le Val d'Hérens, lequel se bifurque, à trois quarts d'heure d'Evolène, aux Haudères, pour former notre Val d'Arolla et celui de Ferpècle par lequel nous redescendrons. Arolla est un alpage vert et richement boisé qui occupe la place de l'ancien glacier dont on ne voit plus qu'un embryon attaché aux flancs du Mont-Collon. Il est situé à 2000 mètres d'altitude et dominé par des cimes hardies, fières et majestueuses. La chaîne des Aiguilles Rouges à droite, celle des Grandes Dents à gauche et, dans le fond, les superbes sommités glacées et classiques du Collon et du Pigne d'Arolla, ainsi que les grands cols qui mènent à Zermatt, dans les vallées de Bagnes, d'Hérémence et d'Aoste, font de cet alpage paisible un centre de courses de tout premier ordre.

C'est d'abord le Mont-Collon (3644 m.), qui se dresse au sud entouré d'une couronne de glaciers étincelants; il élève sa cime tron-



quée au large toit de glace entre le Pigne d'Arolla et la chaîne des Bouquetins. La première ascension en fut faite en 1867 par un Anglais, M. Foster ; depuis lors elle est devenue avec le Pigne d'Arolla le but de course le plus en vogue ; l'ascension s'en fait en six ou sept heures. A l'ouest se dresse le Petit Mont-Collon (3545 m.) et au sud le gracieux sommet nommé Mître de l'Evêque (3672 m.). Le Pigne d'Arolla (3801 m.) se fait généralement sans difficulté aucune par le glacier de Pièce ou de Torgnon. Sa belle prestance attire les regards et le rend très populaire. Le Mont-Brûlé (3620 m.), sur la frontière italienne et les Dents des Bouquetins, formant également la limite entre le Val Pellina et le Valais, sont accessibles d'ici bien plus facilement que de Chanrion. Sur la gauche, à l'est, se dressent les Grandes Dents dont l'Aiguille de la Za (3670 m.), que l'on gravit d'Arolla ou de la cabane de Bertol, est la plus remarquable. C'est un doigt qui montre le ciel, une aiguille qui perce l'azur et se dore merveilleusement au coucher du soleil. Puis il y a à l'extrémité nord-est de cette chaîne trois dents, celle de Perroc (3655 m.), et celles de Veisivi, qui dominent le pays d'Hérens. L'ascension s'en fait de Ferpècle ou d'Arolla. La Petite Dent de Veisivi est tristement célèbre par l'accident du D^r J. Hopkinson, de Wimbledon, qui, le 27 août 1898, fut précipité dans l'abîme



Cabane Bertol.



La Za.

avec son fils et ses deux filles; leurs corps reposent aujourd'hui dans le joli cimetière de Territet.

Le bleu lac de Lucel ou Gouilleperse est l'une des curiosités de ce vallon d'Arolla. Il se trouve caché dans un repli de terrain, au-dessus du hameau de Satarma, à une heure au-dessous d'Arolla, et son onde pure est d'un bleu si extraordinaire qu'elle a excité l'intérêt de nombreux naturalistes. Il ne peut guère lui être comparé que le lac bleu de Kandersteg. Il est dominé par une aiguille rocheuse qui tente les grimpeurs et sur laquelle les frais arri-

vés vont faire des varappées à titre d'entraînement pour des ascensions en perspective.

Le glacier d'Arolla qui, il y a trente ans, s'avancait très près de l'hôtel du Mont-Collon, en est, à l'heure actuelle, à plus d'une lieue de distance. L'auteur de ces lignes se souvient fort bien avoir visité, en juillet 1886, sous la conduite du professeur F.-A. Forel, une grotte de glace naturellement creusée dans le glacier à sa base et n'avoir pas mis plus de vingt minutes pour y aller de l'hôtel. Quel recul en moins d'un quart de siècle! M. Anzevui, père, qui, depuis 1860, a passé ses étés à Arolla, croit fermement que les glaciers qui séparent ce territoire de l'Italie vont disparaître et qu'on pourra dans la suite, comme c'était le cas autrefois, au dire des vieilles chroniques d'Evolène, envoyer, par les cols aujourd'hui recouverts de glace, des troupeaux à la foire de la cité d'Aoste.

D'Arolla on va à Prarayé dans la Valpelline d'Aoste en six ou sept heures par le glacier d'Arolla et l'intéressant Col de Collon, avec sa remarquable petite croix de fer, et dans le Val de Bagnes par les cols de Chermontane ou du Mont-Rouge. Mais la route la plus fréquentée



est celle de Zermatt, dite la Haute Route, qui passe par les cols de Bertol et d'Hérens et conduit en douze heures à Zermatt. Pour cette course, on va généralement coucher à la cabane de Bertol (3423 m.), que la section neuchâteloise du C. A. S. a établie sur le haut rocher de Bertol, au-dessus du col de ce nom, un véritable nid d'aigle. Cette cabane a reçu plus de visiteurs qu'aucun autre de nos refuges alpins, puisqu'elle fut exhibée en 1896 à l'Exposition nationale suisse de Genève et que des milliers de personnes y sont entrés journellement. Elle ne désemplassait pas, chacun voulant se rendre compte de ce qu'est une cabane dans la haute montagne. Pour y arriver, on longe la moraine de l'ancien glacier d'Arolla, semée d'ancolies bleues des Alpes, d'androsaces, d'edelweiss, de mille fleurs qui étincellent au milieu des gazons; puis, quittant les derniers vestiges des forêts, on serpente jusqu'au plateau dit Plan de Bertol, vrai jardin fleuri et embaumé où l'on fait généralement une halte. Il faut ensuite traverser le petit glacier de Bertol pour arriver au bout de quatre à cinq heures de marche à la gentille cabane.

De là on fait l'ascension de la Za par sa face sud; cette dent en forme d'obélisque exerce une véritable fascination sur le grimpeur; elle est entourée de satellites qui,



Dans la cabane de Bertol.



Dent Blanche et Col d'Hérens vus de Bertol.

eux aussi, exigent de rudes grimpées; notons la Pointe des Doves Blanches (3662 m.), la Dent de Zallion (3518 m.), la Pointe des Genevois (3679 m.), et enfin les Dents de Perroc et de Veisivi dont nous avons parlé plus haut. On peut aussi gravir la modeste Tête Blanche (3750 m.) à la frontière italienne, entre les cols d'Hérens et de Valpelline, au centre d'un immense champ glaciaire. On jouit d'une vue superbe du haut de son blanc sommet, particulièrement sur le Cervin, la Dent d'Hérens et la Dent Blanche.

De la cabane on descend en quatre heures au vallon de Ferpècle où se trouve un petit hôtel très fréquenté des touristes et que domine la terrible mais majestueuse Dent Blanche (4364 m.). Cette sommité, qui a déjà à son actif de nombreuses victimes, se fait assez souvent en été, malgré les difficultés qu'elle présente, par l'une ou l'autre de ses sept différentes voies d'accès; l'ascension en fut exécutée pour la première fois par MM. Kennedy



et Wigram en 1862; elle exige une tête solide et de l'endurance, car la course peut durer jusqu'à vingt-quatre heures, aller et retour. Ferpècle est encore entouré et dominé par le Grand Cornier (3969 m.), un contrefort de la Dent Blanche, par la Pointe de Bricolla et, à l'ouest, par les Dents de Veisivi et de Perroc. L'Alpe de Bricolla



Ferpècle.

est un délicieux pâturage plein de fraîcheur sur le bord du glacier, et Ferpècle lui-même, où il y a un bon hôtel, offre de grands charmes à celui qui sait ouvrir les yeux. De là aux Haudères, qui est au point de départ des vallées d'Arolla et de Ferpècle, il n'y a qu'une heure. Aux Haudères, qui est un village riche et pittoresque, il y a deux hôtels et le bureau postal où l'on prend la diligence pour Sion.

En trois quarts d'heure à pied, l'on arrive à Evolène (1378 m.), le centre politique du Val d'Hérens, où il a quatre ou cinq bons hôtels, dont deux de premier ordre. La population y



est conservatrice et porte encore, les femmes du moins, le costume si caractéristique des siècles passés. Ce dernier, la tenue de leur personne respectable et fière, impressionnent le visiteur, et les artistes ou les photographes ne manquent pas d'assister à la sortie de la messe ou aux processions fréquentes qui se déroulent dans et hors le village. C'est une race forte et saine; les enfants portent, attachée à la ceinture, une petite clochette qui, dit-on,



Chapelle des Haudères.



Eglise de Sana. Evolène.



Aux Haudères.

éloigne les serpents. Lieu de séjour agréable et centre d'excursions, Evolène n'est guère fréquenté que depuis un quart de siècle. Töpffer, dans ses *Nouveaux voyages en zig-zag*, nous en a révélé l'existence en des pages charmantes où il décrit la bonhomie, la sobriété, l'esprit de prudente réserve et d'économie du montagnard évolénard. Il y vint un jour à la tête de ses jeunes pensionnaires (1843) et nous a laissé du Val d'Hérens et d'Evolène un

tableau vivant et délicieux. M. Jules Monod, dans le *Journal illustré du Valais* (1909), nous donne la description suivante d'Evolène :

« Evolène est situé à 1378 mètres d'altitude, à six heures de Sion, et le village est digne de la vallée dont il est le fleuron. Evolène, tableau magique de grâce délicieuse et simple, qui a tenté déjà tant de peintres ! Là, rien ne heurte l'âme, mais tout la séduit : la belle ceinture de prés verts qui entourent le village, les jolis chalets de mélèze patinés, aux fenêtres fleuries, à côté des hôtels blancs, d'un style bien compris, l'église fine comme un joujou et au loin un cirque de hautes sommités aux couleurs



Le Getty.



A Evolène.

Evolène est un des villages les plus propres du Valais, ce qui ne l'a pas empêché de conserver de merveilleux chalets, véritables demeures ancestrales, aux beaux porches, aux fenêtres à cadre sculpté et aux balcons ajourés. Et ces chalets ont encore ceci de délicieux : ils ne sont pas seulement la demeure familiale où se sont succédé tant de générations pieuses et simples ; ce sont des maisons adaptées au milieu, voulues par la configuration du sol, les mouvements du terrain, les variations de la température ; et ils rentrent, plus que tous les autres peut-être, dans les types d'une architecture absolument conforme aux exigences de la nature.

violentes encadrant la masse blanche du glacier de Ferpècle ! Jusqu'au coquet costume des femmes avec le chapeau plat sur la coiffe blanche, qui ajoutent aux charmes du paysage une note d'une curieuse originalité. Honneur aux belles Evolénardes, qui ont su garder leur joli costume national et n'ont rien voulu sacrifier aux horreurs éphémères de la mode ! D'ailleurs ce costume va à ravir à leur beauté robuste et le chapeau et la coiffe s'harmonisent parfaitement avec la haute stature, les traits réguliers, les yeux vifs et les dents éblouissantes. Les hommes, d'ailleurs, portent encore, mais moins fréquemment, un bonnet de laine rouge d'un aspect assez intéressant. »





Evolène.

Le nom d'Evolène ne vient très probablement pas, comme on l'a affirmé, du mot local *évole*, qui signifierait éboulement; la forme ancienne (en 1250) étant *Emelina* provient évidemment de *Ewe*, eau, et de *lenis*, doux, tranquille, et rappelle le voisinage de la partie tranquille



Près d'Evolène.

de la Borgne. L'église d'Evolène est consacrée à saint Jean-Baptiste; elle est de construction antique et son clocher chenu s'élève avec majesté au-dessus des toits des chalets recouverts de grosses dalles schisteuses.

Evolène est à dix-huit kilomètres de Sion; la diligence y monte deux fois par jour et va jusqu'aux Haudères à quatre kilomè-

tres plus haut. C'est un centre important d'excursions et un lieu de villégiature très connu. Il y a de jolies promenades à faire à la chapelle de Notre-Dame de la Garde (à trois quarts d'heure du village), aux hameaux de Villa, de la Sage et de la Forclaz, encadrés le plus souvent de riches et riants paysages. On peut en dire autant de la chapelle Saint-Christophe, des villages de



Torrent du glacier de Ferpècle.

Getty et de Lannaz, de la Forêt des Grands-Plans, des alpages d'Arzinol, de Meina, de Vouasson et de Flammayen. L'ascension du Pic d'Arzinol (3001 m.) se



A la Forclaz.

fait de ce côté-ci aussi bien que de Prazlong; c'est une course superbe que la section genevoise du C. A. S. a faite en plein hiver le 18 janvier 1902 et qu'on ne saurait trop recommander; c'est d'ailleurs l'ascension classique de ce coin du pays. Le Sassenaire (3259 m.) est une autre belle sommité qui porte bien son nom de Rocher noir et dont l'ascension se fait en six heures d'Evolène. On jouit de son sommet d'une vue très étendue. Il s'élève au nord-est, entre le col de Torrent et le Pas de Lona. On gravit aussi d'Evolène comme de Grimentz la double pyramide des Becs de Bosson (3152 m.), — Bosson ou Besson signifie jumeaux — d'où l'on plonge sur les Vals d'Hérens et d'Anniviers. La Maya (2935 m.) est une dent richement colorée que dore le soleil couchant et qui se dresse au nord d'Evolène comme une perpétuelle provocation au grimpeur. Deux bons mais longs passages conduisent en Anniviers; c'est d'abord le col de Torrent qui mène à Grimentz en huit heures; c'est ensuite le Pas de Lona qui passe au-dessus du joli lac alpin du même nom et conduit également à Grimentz en sept heures.

D'Evolène on peut redescendre à Sion par la grande route en cueillant sur les bords du chemin le rare *Onosma Helveticum* et d'autres fleurs intéressantes. On passe la Borgne sur le Pont Noir et l'on rejoint, après avoir traversé plusieurs hameaux, le gentil village d'Useigne en pleine noyeraie; ce dernier resterait presque inconnu, sans le voisinage des fameuses pyramides glaciaires surmontées de gros cailloux qui en forment comme la tête. Töpffer nous dit que les gens du pays, sujets à la superstition, assurent que le diable est pour la moitié dans la construction de ces pyramides. De semblables phénomènes naturels se voient dans les Hautes-Alpes, au vallon de Saint-Véran, où on les nomme des Barômes, du roman *Bar* (mauvais) et *oma* (homme). On en voit aussi à la Forclaz, près de Stalden, dans les montagnes d'Ollon et à Sembrancher et même tout près de Genève, sur les moraines de l'Arve, mais partout elles disparaissent peu à peu par suite des éboulements.

Si, au lieu de descendre par la grande route, nous prenons à trois quarts d'heure en-dessous d'Evolène la rive droite de la Borgne, nous suivrons un chemin muletier très agréable, qui passe par des hameaux et des villages situés à de grandes hauteurs et très intéressants à visiter; ce sont Eison, Trogne, Saint-Martin, Suen et Mage qui constituent de délicieuses agglomérations de chalets noircis par l'âge et groupés autour de leur blanche église. Des villages de Saint-Martin et de Mage on jouit d'une vue incomparable sur la chaîne bernoise et sur les hautes Alpes vaudoises; en hiver, quand un épais brouillard recouvre Sion et la vallée du Rhône, la vue que l'on a de ces hauteurs étincelantes de pureté et de lumière est tout simplement merveilleuse. De Mage on descend sur Bramois en laissant à gauche le fameux ermitage de Lon-



Pigne d'Arolla vu de Bertol.



Pyramides d'Useigne.

geborgne où, le 17 janvier, affluent de toutes les parties du Valais les bonnes femmes qui n'ont pas d'enfants et qui viennent en demander à saint Antoine, patron du lieu, dont c'est la fête; ce jour-là on voit briller les feux des milliers de cierges en plein midi. On aperçoit aussi, mais sur la rive gauche et en dessous de Vex, les ruines d'un antique château qui appartenait jadis aux évê-

ques de Sion, seigneurs de la vallée. — On peut aussi, pour varier la descente et la rendre plus intéressante, suivre le chemin qui, de Mage, s'en va au nord et serpente à travers bois jusqu'à Vernamiège pour descendre ensuite au milieu des verts pâturages sur Nax. Ce paisible village est deux fois célèbre, d'abord par suite de l'effondrement de son église, le dimanche 10 janvier 1909; ensuite, pour les botanistes, comme la seule station suisse où croisse spontanément l'églantine à fleurs jaunes, la *Rosa lutea*. La descente s'opère par un excellent chemin sur Bramois, près duquel on cueille, en mars, certaines espèces d'anémones, puis sur Sion en deux heures et demie.

H. CORREVON.





Château de la Soie.

IV

DE LA LIZERNE A LA LIENNE

Sion.

L'épiscopale cité se blottit au pied des forteresses de Valère et de Tourbillon, dont le profil hautain se dessine sur l'écran d'un ciel méridional.

Elle est moderne, elle est antique ; verdoyante avec ses promenades de platanes et de marronniers, héroïque avec ses châteaux, ou sinistre avec la tour en poivrière des « Sorciers », Sion est une ville curieuse et gentille, chère au cœur des Sédunois.

Ceint de l'auréole de sa noble origine, le Sion de nos aïeux grimpe en ruelles pittoresques les vieilles collines qui furent toujours des appuis inébranlables. Il y a dans ces recoins oubliés, des portes à marteaux, des escaliers à colimaçon, parfois un semblant de statuette grimaçante ou l'ébauche d'une échauguette. L'on perçoit des vestiges de chemins de ronde, des assises romaines, ou les pierres tombales des proconsuls.

A mesure que l'on gravit les flancs de Valère, la sainte et l'incomparable, les souvenirs de jadis redoublent d'intensité, tout d'abord on revoit la cité resserrée entre les châteaux, puis cette enceinte religieusement gardée par les chanoines, à tel point qu'un évêque s'en vit refuser l'entrée; après, cet amas merveilleux de pierre patinées par le temps et le soleil, faisant un bloc avec les rochers jaunes et gris qu'elles couronnent.



Valère.

On entend encore les canoniques disputes du Chapitre et de la Cour épiscopale, et le cliquetis des armes des patriotes révoltés.

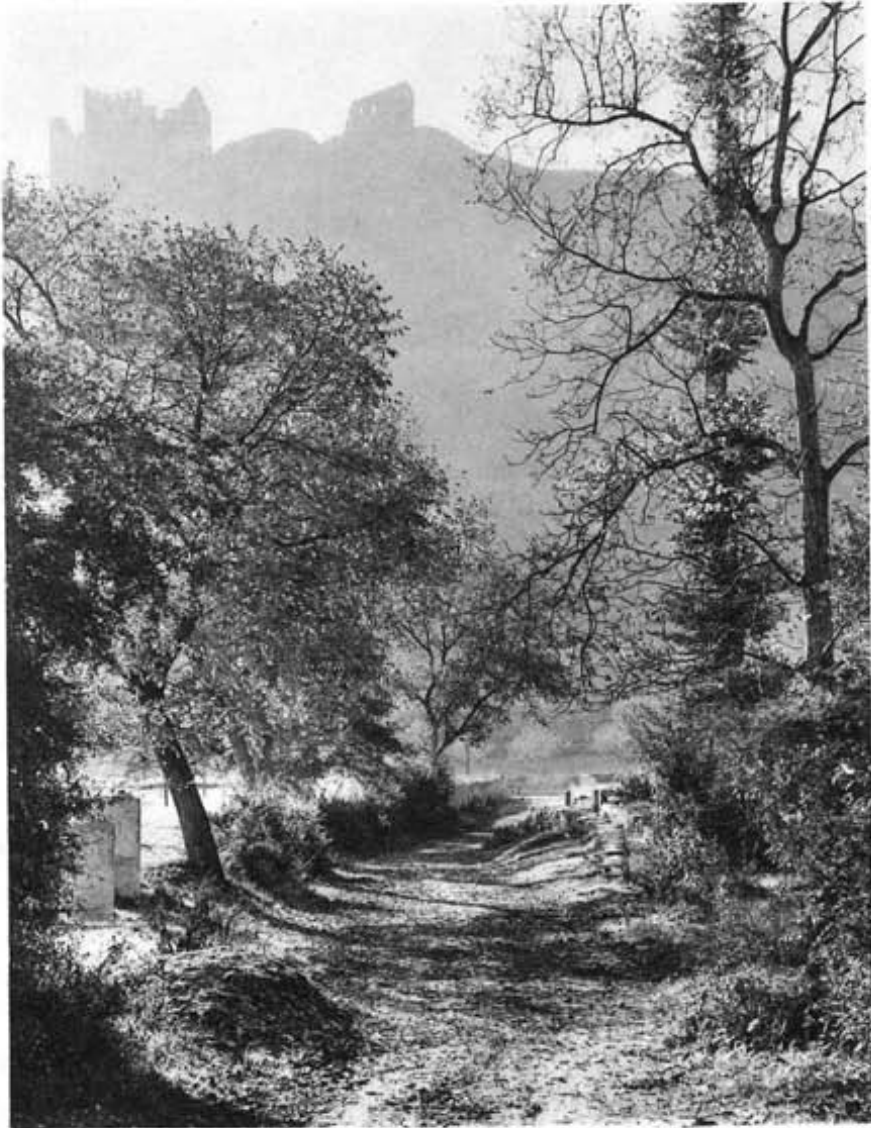
Tout un morceau de ce moyen âge, violent et chevaleresque, git encore sur cette croupe qu'allume l'incendie du soleil couchant. Que ce soit l'abside de l'église et ses peintures murales, ou son moulin à bras qui nourrit tant d'affamés pendant les nombreux sièges, ou enfin les mille détails d'architecture extérieure, Valère est un joyau que l'on ne se rassasie jamais d'admirer.

Crispé sur un contrefort aride, Tourbillon pleure encore, de ses féodales crénelures, l'incendie de 1788 qui détruisit ce château vénérable, propriété et séjour des évêques de Sion.

C'est là-haut que se trouvaient la fameuse galerie des évêques et tant d'autres richesses artistiques que la flamme féroce consuma d'une demi-journée, après avoir dévoré la moitié de la cité sédunoise.

Si l'intérieur de Tourbillon est détruit et s'il n'y reste plus que des souvenirs mélancoliques, attachés aux pierres désagrégées, l'extérieur est encore formidable et romantique, comme si, derrière les meurtrières, les balistes crachaient leurs flèches, et comme si, du haut de la tour de garde, la sentinelle jouait du cor.

Tragique témoin d'une tragique histoire, Tourbillon semble, à distance, vivre encore au milieu des cris



Tourbillon.

de guerre et du froissement des armures. — Lorsqu'on descend des châteaux, on a quelque peine à s'habituer au mouvement de l'époque moderne ; cependant l'intérieur de la ville rappellera, plus d'une fois, les souvenirs emportés de Valère.

Saint-Théodule parle encore de Matthieu Schinner, cet évêque-soldat ; la cathédrale, avec sa tour carrée couronnée de créneaux, nous dit qu'elle fut forteresse autant



Foire de Sion.

qu'asile du Seigneur. La maison de Lavallaz est encore toute pleine des souvenirs du bouillant Supersaxo et l'hôtel de ville, riche d'inscriptions romaines et de sculptures de la Renaissance, retient l'ami des arts et de l'histoire.

Sion est aussi le vieux Sion, lorsque se déroule, dans les rues, la procession du Jeudi-Saint. Des pénitents, vêtus de blanc, portent la croix, entourée du voile noir,

les religieuses et les enfants couverts du voile, suivent, en priant à haute voix le chapelet.

Puis, défilent les filles de l'école normale, portant leurs costumes nationaux, les enfants des écoles accompagnés de leurs professeurs, rigides sous l'habit noir, les collégiens en habits bleus et boutons dorés, — qui prient, à haute voix : « Je vous salue,



A Sion.



Vue de Sion (prise au téléphot).

Marie. » Un groupe d'enfants de chœur, en robe rouge et blanche, précède les séminaristes en surplis, que suivent les chanoines, graves, et les conseillers d'Etat, tête nue....

Sion est le pays du soleil, du soleil aveuglant, bienfaisant quand même, du soleil que le brouillard fuit apeuré, du soleil qui fait mûrir ces nectars fameux dont Edouard Rod disait :

C'est un noble vin que le vin du Valais.

Après Sion historique, vient le Sion pittoresque, aussi cher à l'artiste que le premier est cher à l'archéologue.

Ce sont les jours de marché ou de foire, alors que, sur le Grand-Pont, les chars de Bramois et de Chamoson amènent le pain de seigle, les gens d'Héremence leurs fromages durcis, les Evolénards leurs *tommes*, les Saviézannes leurs « pelotes de beurre », les Contheysannes leurs « cocons ». Dans ce pittoresque va et vient de costumes, l'œil voit, d'un coup, toutes les vallées des environs.

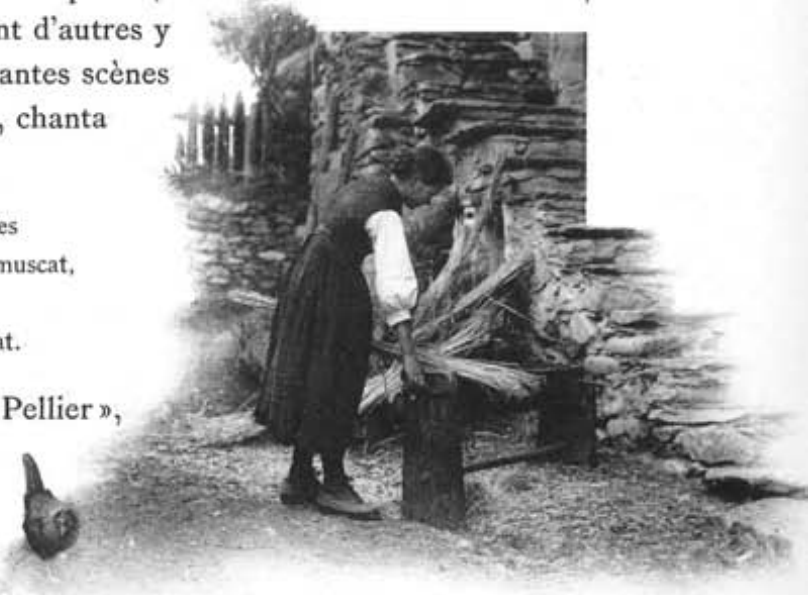
Sur la foire de la Planta, entourée de collines chargées de vignobles, vis-à-vis des Mayens triomphants et sous l'égide protectrice de Valère, les petites vaches brunes d'Hérens mugissent, les porcs poussent des cris déchirants, les hommes en bure discutent, et les grilles à châtaignes lancent leurs spirales bleues dans l'air qu'illumine le bon soleil d'automne !

Savièze.

Ainsi que la baguette d'une fée, le nom seul de Savièze évoque tout un tableau d'idylles champêtres. Le pinceau, comme la plume, en illustra les beautés. Ritz, Biéler, Vautier, Franzoni, Delapalud et tant d'autres y puisèrent de fraîches inspirations et de vivantes scènes villageoises ; de Courten, trop tôt disparu, chanta Savièze dans sa *Terre valaisanne* :

Savièze joyeux et vert sous les charmillles
Et sous le pampre où juin fait fleurir le muscat,
S'épanouit au rire éclatant de ses filles
Et de ses enfants blonds au profil délicat.

Un des chemins de Savièze passe par « Pellier », se faufilant entre les vignes étagées, où les pampres nerveux se tordent à l'échalas ; il monte, inégal et raboteux, jusqu'au



premier épaulement de la colline. Tout près, en bas, la Sionne rancunière gronde en heurtant, en broyant ses cailloux.

Il fait chaud ! Une petite halte sur le mur de schiste....

Devant nous, tels des preux de Palestine, Tourbillon et Valère lèvent héroïquement leur tête féodale, couronnée de pans crénelés. Entre les châteaux et le mont,



Saint-Germain.

une échappée lumineuse découvre le Rhône, traînant ses ondes grises sous les épis mélancoliques des peupliers ; au delà des prés de Champsec, Bramois émerge de ses vergers et les montagnes d'Hérens s'élancent vers les nues, tandis que les Mayens de Sion étalent, sous les mélèzes, leurs soyeux coussins d'émeraude. Une prodigieuse chaîne de géants enserre le paysage : ce sont les Alpes bernoises tendant leurs mains de glace aux Alpes valaisannes.

Soudain la vue s'éclipse, le chemin s'infléchit et s'encaisse, mystérieux, entre les frondaisons des sureaux, des coudriers et de l'aubépine. Jadis, dans ce creux solitaire, des cavaliers décapités sur leurs coursiers sans tête, descendaient en galop effréné, broyant tout être humain sous le sabot de leurs montures.

Mais, en ce beau jour de mai, l'oiseau seul chante son hymne au Créateur, pendant que la cloche, invisible encore, de la paroisse, entonne l'hymne pur du dimanche matin.

La tour carrée de l'église émerge d'un repli de terrain, véritable forêt d'arbres fruitiers. Tout autour du sanctuaire, les maisons de pierre de la commune et du presbytère lui font une garde d'honneur, renforcée par le groupe serré des chalets brunis. C'est Saint-Germain, chef-lieu de cette commune de Savièze, aussi renommée pour les charmes de son paysage et la beauté de ses filles, que pour le tempérament robuste de ses gars et leur énergie au travail.

Cependant l'airain carillonne la fin des offices, en capricieuses cascades d'allégresse ; l'assistance s'égrène en un long chapelet de belles filles, portant, dignes et fières, leur ravissant costume national. Sous un chapeau plat, aux ailerons de velours noir gracieusement recourbés, la Saviézanne montre son minois aux fraîches couleurs et ses cheveux tressés, percés des *épingoué*, ces légendaires épingles de laiton. Un fichu voyant, croisé sur la poitrine, un corselet brun ou noir moulant la taille, une



Granois.

jupe courte et plissée, de drap sombre, encadrant les fauves chatoiements du tablier de soie, des souliers plats, bien coquets avec leurs rubans noirs, voilà l'essentiel de ce costume si justement vanté de Savièze.

Salut, hospitalière maison, aux robustes assises de pierre, aux solives vénérables et aux galeries de bois, égayées par les gerbes dorées du maïs !

Salut, passage voûté dont le Saviézan aime à franchir le seuil pour y lamper son muscat avec la phalange des compagnons de la pioche !

Le logement de Savièze se compose d'une cuisine et d'un caveau, puis, d'une chambrette et surtout de la grande chambre de ménage, ajourée en face des cimes de la Dent Blanche et du Cervin, par les petites fenêtres gaufrées de leurs minuscules carreaux. Un banc s'adosse au mur et le second s'allonge devant latable massive. Dressé sur ses échasses, le grand lit de famille, voilé pudiquement de cretonne à ramages, occupe l'angle le moins éclairé de la chambre ;



Près de Drône.

deux autres lits, en guise de tiroirs, s'emboîtent sous le premier. Crucifix austère, sur un tapis brodé, images de saints, achetées à la foire, souvenirs de première communion, madone de stuc, trônant au milieu de vases fleuris, voilà l'ornement obligatoire des murailles boisées, avec le morbier solennel ou la pendule à poids, l'étagère et ses faïences chamarrées de fleurs, le bahut en coin, surmonté de la channe d'un pot, le coffre vénérable de 1670, et le fourneau de pierre ollaire, cet ami fidèle de la chambre, de la chambre hospitalière de Savièze.

Sur la table trapue, les *trintschoures* ou assiettes de bois, s'alignent en corps d'armée et les gobelets prennent position autour de la channe, dont l'infatigable et large bec d'étain laisse échapper le muscat en gouttelettes d'or. Le pain de seigle, sec et parfumé, se casse en croûtes appétissantes, et le fromage du *Bertzé* tient à prouver qu'il est le meilleur du pays.

« Encore ? Qu'apportez-vous ? »

« De la viande salée, en belles tranches roses, et de la *tomme* de chèvre.

Qu'ils sont bons ces mets simples et succulents, et combien valent-ils mieux que les conserves douteuses et les sauces margarinées des villes !

De Drône, le sentier coule entre les prairies émaillées de *fleurs du bon Dieu*, — c'est le terme saviézan pour le myosotis, — jusqu'à ce village, haut juché, de Montellier, lequel se glorifie de détenir le record de l'altitude, parmi les huit villages de Savièze, que l'on voit d'ici, bien étalés sur le plateau verdoyant. Ce sont : Drône, Ormona, Rouma, la Crête, Saint-Germain, Granois, Chandolin.

Plus haut, sur la gauche, dans l'ombre des mélèzes, c'est la chapelle de Sainte-Marguerite, où les gars de Savièze, chargés des réparations du bisse, vont implorer la protection divine, avant d'entreprendre le dangereux travail.

Tout à l'heure, nous comprendrons ce sentiment légitime en traversant les planches branlantes, fléchissant sous le genou hésitant du voyageur, planches surplombant un abîme effroyable, lardé de pierres aiguës, bourrelé de rocs déchiquetés, prêt à happer le malheureux dont le pied se trompe ou dont la tête vacille !

Le passage est périlleux, mais attrayant par son aspect sauvage, que ce soit à la *Piagne*, aux *Chamonetta*, à la *Grangecola*, au *Mougerin*, aux cascades de la *Fontaine Zemma*, au *Debouloir*, au *Brac*, aux *Brenleires* ou à la *paroi du Sapin*.

Pas moins de quinze fois, le bisse rentre en zigzag dans les échancrures formidables, deux fois, il passe sous un tunnel, mais il va toujours de sa pente qui doit amener l'eau dans les vallons altérés de Savièze.

Pour agraffer le précieux canal de bois, il a fallu tout le courage saviézan, taillant, d'une planche surplombant le précipice, l'encoche destinée à la poutre d'appui calée avec soin.

En suivant le bisse, on est, en trois fortes heures, au Sanetsch.

La vue dont on jouit du sommet du col est magnifique. Bien d'autres l'ont décrit en termes enthousiastes. Voici ce qu'en disait O. Wolff, cet alpiniste doublé d'un savant botaniste : « Nous sommes en face des Alpes pennines. La plus grande et la plus belle partie de cette incomparable chaîne s'étale devant nous, encadrée par les murailles déchiquetées de la Cretabessa, à l'est, et de la Dent de Fava, à l'ouest. Par l'ouverture du val de la Morge, le regard plonge dans la vallée du Rhône, où scintille la ville de Sion, plus haut, la croupe des Mayens que continuent les alpages de la crête de Thyon, de la Pointe d'Esserze, du Bec de la Montau ; plus haut encore, une chaîne avec de nombreux glaciers, portant le Métailler, le Parrain, la Salle, le Pleureur, le Mont Blanc de Seillon, la Ruinette et leur suite. Cette chaîne

sépare les vallées de Nendaz et d'Hérens étalées sous nos yeux comme un livre ouvert. L'arrière-plan du val d'Evolène est occupé par le grand glacier de Ferpècle, d'où surgissent les superbes cimes géantes de la Dent Blanche, du Cervin et de la Dent d'Hérens. C'est bien le point le plus brillant de ce superbe panorama qui embrasse tous les sommets du Weisshorn au Grand Combin. »



Chapelle de Chandolin.

L'heure du retour est là.... Tout en donnant ainsi un coup d'œil mélancolique aux pittoresques paysages, quittés à regret, nous descendons et atteignons le petit pont qui nous conduit dans les bois, et vers le fameux *pont du Diable*, de légendaire construction. Le chemin, dans le sable, l'éboulis et le gravier côtoie, d'une part, la Morge mugissante, au fond des précipices, au-dessus, les masses déchiquetées et surplombantes du Prabé semblent dégringoler ! Cette ligne tracée dans les rocs, tout en haut, comme un fil fragile.... C'est le bisse, celui de la veille ! Ah ! les frissons agréables du souvenir !

Chandolin, caché dans les arbres, regarde au travers de ses noyers les ruines du château de la Soie, dont le coquet vallon de Dorbeyns le sépare. Quelques pas, dans un sentier frais et pittoresque, conduisent à ce manoir défiguré, majestueux dans son néant et ceint, encore, de l'écharpe sanglante du drame de 1375.

Le 8 août de la dite année, l'évêque Guichard Tavelli et son chapelain se promenaient dans les jardins attendant aux remparts. Usant d'un stratagème que l'histoire ne mentionne point, des sicaires d'Antoine de la Tour, noble ambitieux et sans scrupule, réussissent à franchir le pont-

levis. Comment le veilleur, du haut de l'échauguette, ne les avait-il pas aperçus? Les bandits arrivent, attaquent le prélat sans défense, et son compagnon, les hissent sur les créneaux dominant le précipice de Dorbeyns et les jettent dans l'abîme, souillant à tout jamais les rocs de la Soie du souvenir de leur forfait! En 1417, les patriotes valaisans abattirent la fière citadelle, qui s'écroula pour ne plus se relever.

Que reste-t-il du château de la Soie?

Quelques pans de mur, du côté de Savièze,

des citernes à moitié comblées, et des monceaux de pierres roussies par l'incendie.

De cette esplanade, la vue embrasse toute la vallée du Rhône.

Le retour s'effectue par Granois, Rouma, Ormona, tous gais et pittoresques dans leur bosquet d'arbres fruitiers.

Les vaches avancent d'un pas lent vers la fontaine, les filles jasant, leur seillon de lait crémeux à la main, les hommes rentrent leur « cavagne » sur le dos; la paix du soir tombe bienfaisante sur les demeures rustiques.

En passant par la belle route de Montorge, je vois le petit lac scintiller sous les caresses de la lune, le profil rude du château ruiné déchire le velours irisé du firmament et les lumières de Sion mouchètent de points rouges le fond de la vallée, barré par les silhouettes noires de Tourbillon et de Valère.



Château
de la Soie.



Conthey.

Conthey.

Que de *bossettes*, que de chars, de « brantes », de futailles, et de joyeux vendeurs ! Le chemin de Sion à Conthey en est sillonné. De nombreux montagnards, propriétaires de vignobles en plaine, tirent leurs mulets, chargés des deux sacs de cuir, où s'engouffreront aujourd'hui les graines dorées du muscat et du fendant, ou les grappes vermeilles du « rouge du pays ».

La route longe les contreforts de Montorge. Sur la gauche, émergeant de la plaine, se dressent quelques monticules brodés d'un gazon chétif et de buissons rabougris.

Au défilé de Corbassières, un petit lac aux eaux glauques sommeille derrière ses roseaux, plus loin le pont de pierre, jeté sur le torrent de la Morge, rappelle les démêlés fameux des comtes de Savoie et des évêques de Sion. En amont du pont, la rivière s'étale sur de vastes bancs de gravier et se ramifie en plusieurs ruisselets ; en aval, elle coule, maîtrisée, entre ses



digues tirées au cordeau. Le premier village est celui de Conthey-Place. Un quart d'heure plus haut, le « Bourg » s'entasse au pied des ruines méconnaissables de son manoir.

Qu'elles sont mélancoliques, ces croupes désertes où s'élevaient autrefois les puissants donjons de la Soie, de Montorge et de Conthey ! Où sont-ils, les temps des brillantes chevauchées, des pages et des troubadours amoureux et des grâces châtelaines à hennequin ?

Le bourg de Conthey est des plus pittoresques. Groupé au pied de cet informe amas de pierres, qu'habitaient jadis Nicolette de Meyrans, Jean d'Arbignon et Perronet Cavelli, il offre encore un aspect féodal, avec ses portes cintrées de tuf, ses escaliers à colimaçon, les inscriptions encastrées dans la muraille et un je ne sais quoi de vieillot et de moyen-âgeux.

Du milieu de la place du village, l'œil s'égare sur les grappes éclatantes du maïs, riant sous les petits volets bleus, sur la fontaine qui chante près des socs de charrue, et sur la puissante carure de la tour des nobles de Cervent. Une chapelle à deux arcs, surmontée d'un grêle clocheton, ferme le bourg d'un côté.



Sur le cimetière de Conthey.

L'église paroissiale de Conthey se campe sur une éminence, au hameau de Saint-Séverin, à dix minutes de distance du bourg. Dans le cimetière en promontoire, le curé de la paroisse, en surplis, donne la dernière bénédiction au corps d'un défunt, et le soleil se joue parmi les grands voiles blancs des « Pénitents ».

Les heures se suivent et ne se ressemblent point.... Voici deux amis du village qui m'entraînent à Daillon, afin d'assister à leur vendange. Ils font aujourd'hui la récolte d'un *tablas* de « petit rouge du pays ». Il faut vous dire tout d'abord que le petit rouge du pays, le *vinum nerum* de nos anciens documents, partage avec le

vinum humanum (Humagne) et le *vinum Regy* (Rèze) la gloire d'avoir fait partie de la trilogie vinicole de nos ancêtres, grands chamailleurs, buvant fort et tapant dru. Cette espèce de raisins préfère la taille dite « valaisanne » avec ses *pouzets* et ses *fleurettes*, ses longs ceps aux bras décharnés portant les sarments en arceaux et formant un berceau de feuilles et de vrilles.

Tout en causant ainsi des mérites de la taille valaisanne, folle et vagabonde, vis-à-vis du tricorné rigide de la taille vaudoise, nous arrivons dans les « raccourcis » de Daillon.

On rencontre parfois, en plus des mulets et de leurs sacs de cuir, le char à échelles, où s'alignent les petites *brantes* à couvercles. Mais nous sommes au but.

C'est, paraît-il, l'heure du dîner. Une des vendangeuses a quitté l'essaim joyeux de ses compagnes pour suspendre la marmite de fer à l'échalas fixé au mur. Le feu pétille déjà, les flammes claires lèchent le récipient, où se cachent les pommes de terre jaunes, indigènes du pays.

Un pressentiment mystérieux m'avertit que ce sont les préparatifs de la *raclette*. Je suis, au reste, confirmé dans mes appréciations par la vue d'une onctueuse moitié de fromage, souriant de sa bonne face jaune, sous un numéro de l'*Ami du peuple*. Or, les pommes de terre forment l'accompagnement obligatoire du célèbre mets national valaisan.

Est-ce le soleil, ou le nectar doré ?

Ces donjons ruinés, les vallons de Chatroz et de Dorbeyns, les rocs de Prabé, les sons affaiblis des clochettes, les feuilles jaunissantes, les mille teintes féériques de l'automne, forment un tableau d'une saisissante poésie.

Ah ! la belle, la magnifique saison que l'automne en Valais ! Jamais le ciel n'est plus pur, les couleurs plus vives ! Jamais le cœur ne parle davantage d'abondance et de joie !

Qu'il serait bon d'amasser, pour les mauvais jours de la maladie et de la tristesse, la vie et la confiance qui se dégagent de ces radieuses jour-



nées d'octobre! — Malheureux celui qui est privé des beautés de la nature! Malheureux celui dont l'œil reste indifférent à tant de poésie! Mais qui ne sentirait le cœur se dilater et l'âme chanter à la vue des coteaux fertiles et des remparts géants gardant, jaloux, le sol aimé, le sol sacré de la patrie!

Plusieurs villages s'étalent sur le plateau fertile de Conthey. Ce sont Premploz, Erde, Aven. De ce dernier, un chemin rapide mène, en une demi-heure, à la chapelle de Saint-Bernard, zerne. Le 15 juin, chapelle, le prêtre, la bénédiction dîmes et les animaux d'Aven aux Mayens

En ce lieu pittoresque, écrasé par la pyramide Haut de Cry, se dressent en ramures de rocs

La course de sa fin. Il s'agit de troz par un sentier gnes. Le village est vendange, du cliet et des chants des dant que l'air se des grappes écrasées.

Devant Vétroz elle devient bientôt

Praz-Pourris, noyé par les infiltrations du Rhône. En traversant, par ce soir d'octobre, la forêt de pins, je pense aux tièdes après-midi de mars, alors que de mignons chérubins cueillent, à pleines mains, des bouquets de bruyère rose.



Chapelle de Saint-Bernard.

dominant la Li-jour de la fête de la en surplis, implore vine sur les hommes qui doivent aller et à Derborenze.

resque, l'on se sent mède effrayante du dressant vis-à-vis déchiquetés.

Conthey touche à dégringoler sur Véau travers des viplein des bruits de quetis des pressoirs vendangeurs, penparfume de l'odeur sées.

la plaine commence, le marécage des

Ayent.

Suivre la berge du Rhône, dans son immense S à travers la plaine, n'est pas, à vrai dire, le moyen d'arriver plus vite au village d'Ayent. Cependant cette plaine délaissée et méconnue offre de véritables révélations. Ce qui sert de chemin est la digue du fleuve, formée d'un perré, renforcée d'un arrière-bord de sable et de gravier. Pour consolider cet ensemble peu résistant, les services publics ont planté des

saules et des peupliers. Ce chemin, où le pied s'enfonce, est le plus souvent désert : il est trop pénible pour le charroi ; quant à l'agriculteur, il ne le suit guère, et le touriste, encore moins. C'est bien à tort ; avec leurs flaques d'eau, plissées sous la brise, leurs roseaux panachés s'inclinant doucement et les longues gerbes tremblotantes des peupliers, les bords du Rhône présentent constamment des tableaux d'une exquise beauté.

Au delà du fleuve enflé par les chaleurs de juillet, qui lèche, en vagues irrégulières, les grands épis pierreux, l'œil perçoit les crêtes déchirées et fantastiques de Tourbillon dont les créneaux et les meurtrières dentellent un pan d'azur. Il voit aussi, comme suspendus dans les airs, les immenses pics neigeux qu'une effluve bleuâtre sépare de la plaine échauffée. L'eau mugit, on entend le bruit lointain d'une faux que l'on aiguise, le grincement d'un char de foin sur la route de Champsec, l'oiseau qui chante et la libellule qui bruisse



Au bord du Rhône.

de l'aile dans les feuilles argentées des peupliers. — Après le contour du pont de Bramois l'on arrive à Saint-Léonard, village bien situé, dominé d'une nouvelle église blanche. Il se tasse au pied du mont de Lens, à l'entrée des gorges de la Lienne. Prenons, de préférence, le chemin des gorges, plutôt que celui qui gagne Ayent par le hameau de Signèze.

Cette gorge n'est en réalité qu'un vallon où glisse doucement la Lienne sur son lit de galets. Les vignes, en étages rapides, dégringolent jusqu'à la rivière. Le vallon s'élargit à la « Combe de Vos » vignoble renommé pour sa fertilité.

Au premier épaulement et sous les caresses d'un soleil terriblement chaud, l'on jette un coup d'œil charmé sur les méandres de la Lienne, dont le vallon est fermé brusquement à Saint-Léonard par le promontoire où s'assied la maison Stockalper, plus semblable, vue de notre roc, au castel moyen-âgeux qu'à la paisible maison de campagne.

Aussitôt le bisse franchi, le sentier devient une trace à peine visible, montant droit à l'assaut des dernières vignes. Une demi-heure à travers champs, et voici, cachés derrière une grande colline surmontée d'un oratoire, les différents villages d'Ayent.

Le premier coup d'œil est frappé tout d'abord par la grande croix du bord du chemin, croix faisant partie de tout paysage valaisan; à côté, la prairie s'étend, riche d'un foin parfumé. Mais je l'aime mieux cette prairie, lorsqu'à l'arrière-automne, quelques moutons blancs viennent y brouter ce qu'ont laissé les morsures de novembre.

Les villages d'Ayent s'éparpillent sur un plateau fortement incliné vers le midi. C'est dire que le soleil y règne tout l'hiver en maître, et qu'il y fait bien chaud l'été.

Saint-Romain est le chef-lieu de la commune d'Ayent. Qu'il est pittoresque son vieux clocher, s'élevant, grave, au milieu d'un cimetière émaillé de croix bleues et noires! L'église est blanche et massive, le clocher gris est percé de fenêtres en plein cintre, dont les plus hautes montrent les clo-



A la cure de Saint-Romain.

ches. Au-dessous, flamboie le cadran solaire et, plus près du sol encore, un grand Christ étend ses bras douloureux et regarde vers la terre, infiniment triste.

Les modestes monuments du cimetière forment un tableau plein de touchante poésie, avec le porche du presbytère où, souriante dans une couronne de mousse, piquée de roses de papier, une Vierge de plâtre ressort d'un arrière-fond d'azur qui doit signifier le ciel. D'Ayent on suit la « banquette » du bisse, long de 15 kilomètres,



Cimetière de Saint-Romain, Ayent.

appelé *bisse de la Lienne*, lequel a pour but de rendre à la Sionne le tribut d'eau qui lui fut enlevé lors de la captation des eaux potables de la « Fille » au-dessus d'Arbaz.

Ce bisse est tout nouveau ; l'inauguration en eut lieu le 5 août 1903. Devisé tout d'abord à 85 000 francs, il en a coûté près de 200 000.

A huit reprises, il faut entrer dans des tunnels creusés dans le roc, et dans lesquels on circule aisément sur le canal recouvert de planches, si l'on a eu soin de se munir

d'allumettes. L'un de ces tunnels a 570 mètres de longueur, deux ont 100 m., les autres sont plus courts. De temps à autre un petit pont traverse un torrent, d'autres fois on s'enfonce dans un couloir, ou bien l'on traverse, tout paisiblement, une prairie que le bisse passe en chantant.

M^{me} Burnat-Provins décrit le bisse en termes inimitables :

« Ourlé du sauvage parfum des menthes, le bisse court en écartant les herbes qui le saluent, la sauterelle confiante s'y aventure à la nage et l'émail vivant des cétoines enrichit le feuillage sur ses bords.

» Il trempe les chevelures des racines, passe sous des ogives de branches, traverse des cathédrales de feuilles, descend des escaliers de pierre.... »

La descente d'Ayent à Sion s'opère par Grimisuat, juché au pied de sa tour Tavelli, glorieuse de ses murs de huit pieds d'épaisseur.

Le soir descend.... Devant les yeux se présente le spectacle toujours merveilleux de la vallée du Rhône, pleine des poignées d'or que lui jette le soleil couchant.

Dans le chemin creux de Champlan, un mulet à pelage roux, portant son maître, avance par soubresauts en tâchant d'accrocher une feuille aux buissons. La bête secoue sa tête fine et fatiguée, en agitant une oreille après l'autre ; ses reins se cabrent aux passages les plus raides. Alors le paysan secoue la chaîne en criant « hue ».

Le mulet a l'air de songer au foin grossier qui l'attend, lorsqu'on enlèvera bissacs et bât. Il va pouvoir bientôt oublier les cailloux du chemin, les longs arrêts au soleil cuisant, les mouches agaçantes et voraces, les coups de gaule dans les flancs. Dans sa joie, il va se rouler une fois, deux fois avant de prendre le repos bien gagné.

O. PERROLLAZ.





Mission.

V

ANNIVIERS ET TOURTEMAGNE

Connaissez-vous le Val d'Anniviers, demandait-on un jour à un amateur de beautés alpêtres ? Si vous ne l'avez jamais visité, hâtez-vous de le faire, c'est incontestablement la plus belle, la plus intéressante des vallées du Valais !... Incontestablement ? ...

Voilà une question que je n'ai pas encore résolue, et certes j'ose bien me compter parmi les admirateurs de ce monde à part.

A quoi reconnaîtra-t-on qu'un site est *plus* beau, *plus* intéressant qu'un autre ? Y a-t-il des règles objectives qui permettent d'établir des comparaisons qui vailent ? Le sens du beau ne nous amène pas souvent aux mêmes conclusions. Le tempérament, les goûts, l'éducation reçue, le milieu fréquenté, le genre de pays habité, nous font préférer tel genre de beauté à tel autre.

En outre, il suffit de si peu pour ajouter de l'attrait à quelque chose qui sans cela n'en aurait peut-être guère pour nous : une rencontre agréable, une société sympathique, un coucher de soleil particulièrement frappant, ou, pour tel autre,...

ô horreur ! une bonne cuisine. Et vice versa, il faut si peu pour gâter à tout jamais une admiration naissante. En réalité on peut comparer les vallées les unes aux autres pour en dégager les caractères particuliers ; on ne peut pas dire d'une manière absolue que l'une d'entre elles est incontestablement plus belle qu'une autre.

En esprit j'erre, transporté par le *Sirius* de mes souvenirs, au travers de cet extraordinaire Valais : j'essaie de porter un jugement comparatif en mettant en présence Val d'Anniviers et Loetschthal, Val d'Anniviers et Val Ferret, Val d'Anniviers et Val d'Hérens, ... je reste perplexe et demeure sans conclure.

Du reste cela n'est point nécessaire, mettons-nous en route ; nous regarderons, nous jouirons et nous nous dirons au retour : Est-ce la plus belle de ces vallées ? Peut-être. En tout cas c'est l'une des plus caractéristiques que nous puissions parcourir, entre autres au point de vue de la population et de ses coutumes. Si nous disposions de la place nécessaire, nous en parlerions un peu en détail, mais, devant être bref, nous ne dirons que l'essentiel.

La grande dispersion des propriétés oblige les Anniviards à changer constamment de demeure. En mars, ils cultivent leurs vignes aux environs de Sierre ; à Pâques, ils remontent chez eux pour la fumure des prairies, les labours, etc. ; en mai, ils gagnent



Cascade, val d'Anniviers.

les mayens supérieurs pour y consommer le foin, soigner les prés fauchables, et prendre leur part des corvées communales (réparation des bisses, des chemins, etc.). Vers la fin de juin, il faut commencer à rentrer le seigle et le froment et conduire le bétail au-dessus de 1800 m., aux alpages, auxquels le curé de Vissoye ou son vicaire va donner la bénédiction. En retour de cet office, le maître de chaque alpe apporte au digne ecclésiastique, à un jour fixé, devant l'église de Vissoye, le fromage gras fait avec le lait du troisième jour de l'alpation. Après la messe, tous les maîtres armaillis — ils sont 25 — s'approchent en rang portant chacun son fromage, celui de Torrent (Val de Moiry), le plus gros, pesant jusqu'à 100 livres et le plus petit, 12 livres ; ils déposent leur charge à la cure, et, après un repas où la viande et le vin du glacier



Les Pontis, val d'Anniviers.

jouent un grand rôle, par ce que les armaillis en sont privés pendant bien des semaines, ils reprennent le chemin de la montagne.

Vers la Saint-Michel (29 septembre) on descend dans la vallée pour le reste des travaux, puis de nouveau sur les bords du Rhône pour les vendanges. On ramène ensuite le moût

dans les caves de la montagne et l'on prend ses quartiers d'hiver en attendant la Chandeleur (2 février), époque où l'on commencera à gagner la plaine pour la troisième fois.

Il faudrait raconter l'organisation familiale et sociale des Anniviards, leur procédure en matière d'affaires, expliquer pourquoi, d'une manière générale, il n'y a ni riches ni pauvres, etc., mais cela nous entraînerait trop loin. Ceux que cela intéresse consulteront avec fruit les sources indiquées à la fin de l'ouvrage.

En route, maintenant ! Partis de Sierre, nous franchissons le Rhône, nous traversons la propre cité de l'aluminium, Chippis, nous gravissons les avant-monts couverts de pins et nous rejoignons la route à chars qui fait un grand détour par la forêt de Finges. Nous voici à Niouc, ... quel délicieux nom ! Et pourtant, d'après les étymologistes les plus sûrs, Niouc ne serait qu'une forme patoise de *nioun*, rappelant le « niente » des italiens,



Galerie aux Pontis.



Vissoye.

et désignant un endroit où il ne pousse *rien* ! Une fois de plus il ne faut pas se fier aux apparences ! Aujourd'hui, cependant, il y a mieux que rien à y récolter ; grâce aux ingénieurs l'eau de la Navizence, prise à Vissoye, passe à Niouc lui apportant cet élément si désirable qui lui faisait auparavant absolument défaut. C'est aux ingénieurs aussi que l'on doit la splendide cascade artificielle de deux à trois cents mètres, qui se précipite dans les gorges mystérieuses au fond desquelles coule la rivière et que l'on admire peu avant l'entrée du premier passage des Pontis !

Les Pontis, quel visiteur d'Anniviers n'a pas frissonné le long de cette corniche hardie et vertigineuse, coupée par des tunnels déjà partiellement creusés en 1613 par les soins des habitants de la commune de Saint-Luc, — *Impensis P. U. Quartery De Luc*, dit une inscription qu'on lit encore aujourd'hui, sur le rocher, — sans le concours cette fois des hommes de science. Ce chemin fut transformé en route carrossable par les communes intéressées en 1840 et 1841.

Au sortir de ces scènes d'une sauvagerie puissante, on atteint bientôt Fang (du vieil allemand fâhan = clos), quelques chalets épars, avec une coquette chapelle blanche, reposant à l'ombre des noyers, des bouleaux et des mélèzes, où, malgré l'altitude (1200 m.), la vigne, dit-on, donne encore du fruit.



Vissoye, église et cimetière.

Vissoye (1230 m.), « dix minutes d'arrêt! » criera-t-on, hélas! un jour aux abords de cette agglomération pittoresque de chalets noirs ou bruns, lorsque le chemin de fer projeté arrivera jusqu'ici. Chef-lieu civil et paroissial de la vallée, ce gros village est extrêmement bien placé sur un léger replat; il est si abrité que les cerises et les abricots y mûrissent encore. Du porche de l'église, construite en 1239 (la plus ancienne de la vallée), on jouit d'une vue poétique et intéressante; on y domine le centre même de la vallée, en aval de sa bifurcation en deux branches : le Vallon de Zinal à gauche, celui de Moiry, à droite; en face, les villages noirs de Mayoux et de Painsec (jadis Pessey, de Pesse, Pisse, signifie : ruisseau, cascade), blottis aux flancs de ravines escarpées plongeant vers la Navizence. C'est par là que nous aurions aussi pu aborder Vissoye depuis la vallée du Rhône; le chemin est sans doute sensiblement plus long et plus montueux que celui de tout à l'heure, mais il est plus intéressant pour les amateurs d'inédit et de varié; il permet de voir en passant, outre les deux hameaux cités plus haut, ceux de Brie et de Vercorins (commune de Chalais), ce dernier endroit merveilleusement installé sur un confortable plateau au-dessus de la vallée du Rhône, que l'on enfile dans sa longueur jusqu'à Martigny.

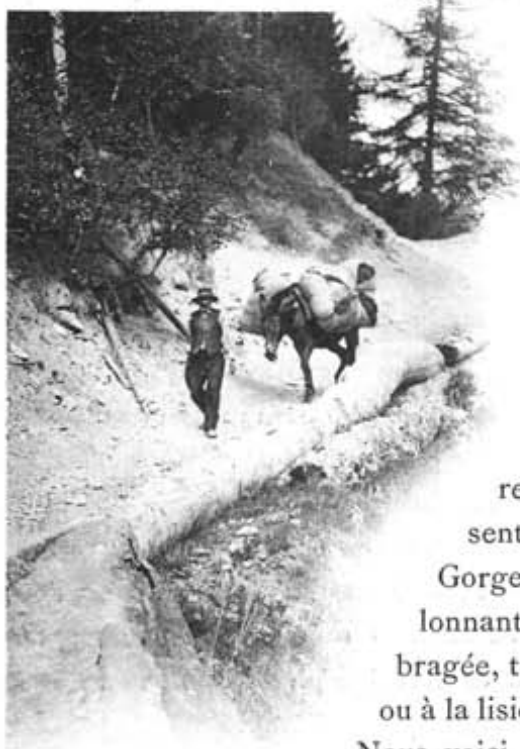
Pour nous rendre de Vissoye à Zinal, nous disposons de deux chemins, celui de

tout le monde... et l'autre. Le premier, encore carrossable, passe aux villages de Combaz, Quimet, Mission et Ayer, le berceau de la famille de Torrenté, qui a fourni au Valais nombre de personnalités distinguées. Ici la route se transforme en excellent chemin muletier jusqu'à Zinal; seule la poste s'accorde le plaisir de cahoter ses colis sur un char à quatre



Painsec.

roues. Au delà du Pont du Bois sur l'Uzence (Uvence, Evançon, Evi, etc,... formes dégénérées du latin : aqua), nom que prend la Navizence dans cette partie de la vallée, on rejoint à la Chapelle de Saint-Laurent (construite en 1766) l'autre voie d'accès. Cette dernière fait



un contour assez important, mais qui permet de mieux pénétrer dans l'intimité des Anniviers. A partir de Vissoye, elle franchit la rivière, près des usines qui fournissent la force et la lumière électriques à la vallée et de la prise d'eau pour Chippis, puis remonte, — agréable à parcourir (en voiture depuis 1904), — jusqu'à Grimentz (signifie : chez les descendants de Grimo, nom germain), station alpestre avec un hôtel installé à l'entrée du plus exquis des villages du Valais aux maisons de bois brûlées par le soleil et parfois si pittoresquement délabrées. Ensuite la route, devenue sentier, traverse, au-dessus de la Cascade et des Gorges du Gouggra, les ondes fraîches, pures et bouillonnantes de ce torrent, et se promène toujours ombragée, toujours délicieuse, le long d'un bisse dans la forêt ou à la lisière des bois jusqu'à la chapelle de Saint-Laurent. Nous voici bientôt à Zinal (déformation du mot *chenal*),

une villégiature qui a ses enthousiastes, un centre d'ascensions, d'excursions ou de simples promenades comme il y en a peu, même dans nos Alpes qui en sont pourtant si riches. Personne ne l'a mieux décrit que Javelle, lorsqu'il dit, dans son *Val d'Anniviers* : « La vallée s'élargit et un spacieux vallon la termine, au sein de magnifiques glaciers, entre une ceinture de hautes montagnes formées par les groupes du Weiss-horn et de la Dent Blanche. Là les dépôts séculaires du torrent ont formé une longue plaine;... au bord du chemin qui la traverse sont semés une centaine de chalets petits et noirs : c'est le hameau de Zinal.

» Deux figures dominent entre les montagnes qui enserrant étroitement le fond du Val, et tout d'abord elles attirent le regard : l'une à l'avant-garde, un grand pic noir qui surgit du fond de la plaine même, abrupte pyramide de 2000 m., lançant hardiment au plus haut du ciel deux cornes aiguës ; l'autre, plus reculée, à sa droite, au fond d'une vallée de glace et au centre même du tableau ; une cime immaculée et brillante, dont les neiges dessinent sur le ciel une ligne aux inflexions souples et tendres, chef-d'œuvre de grâce et de pureté. Le pic noir se nomme le Besso, la cime blanche, c'est la Pointe de Zinal. Autant le premier est sombre, orgueilleux, sauvage,



Chapelle de Saint-Laurent.

autant la seconde est pure, élégante et douce dans sa blancheur et ses nobles contours, jamais plus frappant contraste : on dirait une belle vierge gardée par un monstre jaloux... Ces deux figures forment le fond ; autour d'elles toutes les autres s'effacent et échelonnent leur profil de chaque côté de la vallée, comme les coulisses d'un décor.... Immédiatement au-dessus de Zinal se dressent de chaque côté deux murailles sombres, massives... qui, repoussant naturellement le regard de leurs flancs sauvages, le dirigent vers le fond du tableau, où toutes les lignes sont calculées pour un effet grandiose. »

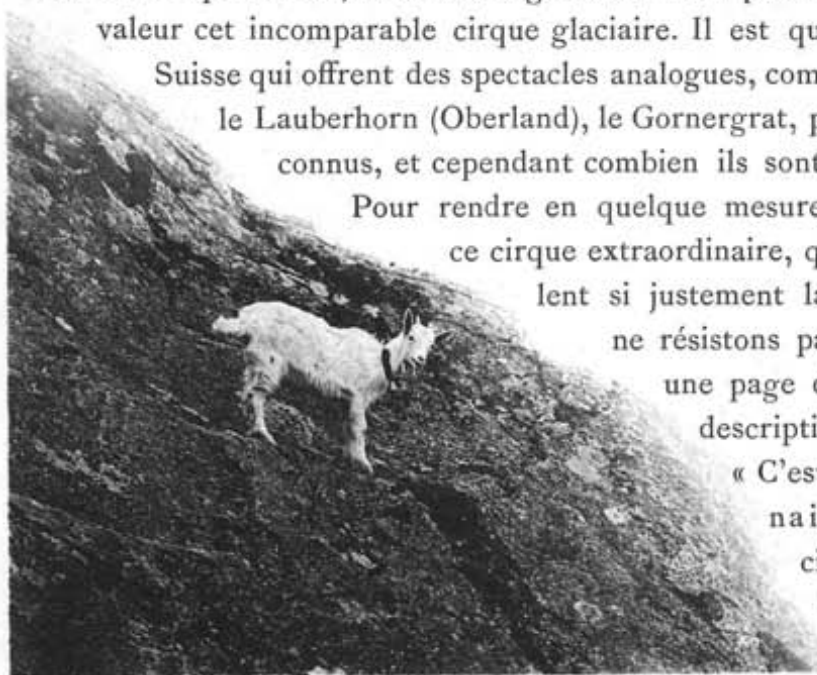
Essayons de pénétrer plus avant dans ce fond du tableau ; nous rencontrons bientôt le glacier de Zinal ou de Durand, recouvert d'abord de vilaines et ennuyeuses moraines, puis découvrant vers son milieu sa blancheur primitive ; il faut quatre à cinq heures de Zinal pour atteindre ainsi, en remontant une grande partie de son cours, les pentes du Mountet, adossées aux flancs du Blanc de Moming, avec leurs rares gazons semés en août de mille fleurettes.

Que vous profitiez de l'hospitalité qu'offre un petit hôtel juché sur un mamelon, ou que, simple étudiant, au gousset généralement plat, vous vous installiez dans la modeste et économique cabane de pierre érigée en 1888 par la section des Diablerets du Club alpin suisse, vous êtes également bien placé pour apprécier à sa juste valeur cet incomparable cirque glaciaire. Il est quelques sites de notre belle

Suisse qui offrent des spectacles analogues, comme la Diavolezza (Grisons), le Lauberhorn (Oberland), le Gornergrat, pour ne parler que des plus connus, et cependant combien ils sont différents de celui-ci !

Pour rendre en quelque mesure l'impression produite par ce cirque extraordinaire, que les gens du pays appellent si justement la Grande Couronne, nous ne résistons pas à l'envie de citer encore une page de Javelle ; il s'agit de la description de la vue du Roc Noir.

« C'est là que le glacier prend naissance, au milieu d'un cirque des plus grandioses formé par des cimes de premier rang, comme le





A Grimentz.

Gabelhorn, le Rothhorn, le Grand Cornier, la Dent Blanche. La plupart dépassent 4000 mètres. Dès qu'on pénètre dans cette enceinte, les pierres deviennent plus rares, le bruit des mille ruisseaux du glacier s'éteint, la neige recouvre tout de son morne et magnifique manteau. C'est la région des frimas perpétuels, entassés par des hivers de huit mois. Entre les cimes et sur les pentes, partout où le roc n'est pas vertical



Le Weisshorn.

ou trop rapide, les neiges amoncelées ensevelissent toutes les formes sous leur molle épaisseur. Rien ne saurait donner une idée de la lumineuse blancheur de ces croupes aux rondeurs caressantes, aux cassures diaphanes, découpant sur la crudité d'un bleu sombre et sans vapeurs leur ligne d'une idéale pureté. Le silence du désert n'est interrompu que par le bruit des pierres qui se détachent, des séracs qui de temps à autre s'écroulent, ou des avalanches qui déroulent en grondant leurs splendides flots argentés. C'est le monde polaire, l'âpreté de ses rocs nus et rigides, l'entassement séculaire de ses neiges, le bleu opalin de ses glaces vives ; mais le monde polaire avec la puissance des masses, le brutal déchirement des arêtes et des cimes, et la magnificence de lumière des hautes régions des Alpes. »

Mais vous êtes grimpeur émérite; vous ne voulez pas quitter ces lieux sans avoir essayé vos forces sur telles des cimes qui vous regardent d'un œil placide. Vous gravirez d'abord, pour vous faire la main, le pied et la tête, le Besso (3675 m. signifie: les Jumeaux), le belvédère le plus couru du cirque après le Roc Noir (3128 m.), l'un ou l'autre des Blancs de Moming (3682 m.), un peu décriés par quelques-uns, à



Glacier et Pointe de Zinal, col de Durand.

tort selon nous, la Pointe du Mountet (3878 m.), une des grandes courses les moins difficiles et les plus rémunératrices de ce cirque, en hiver comme en été; vous pourrez vous lancer sur le Rothhorn de Zinal (4223 m.) aux « gendarmes » revêches (relisez les pages de Javelle à son sujet), l'Ober-Gabelhorn (4073 m.), fait pour les amateurs de pentes de glace, la Pointe de Zinal (3806 m.), dont la vue est si justement chère aux connaisseurs, la Dent Blanche, dont l'arête des Quatre Anes, réputée extraordinairement difficile, hante la nuit le cerveau enfiévré de ceux qu'aucun danger n'arrête... et d'autres encore, comme le Grand Cornier (3917 m.) et le Trifhorn. (3737 m.)

Si vous aimez la variété, vous préférerez peut-être gagner Zermatt par le col du



Le Besso, vu de l'Alpe de la Lex.

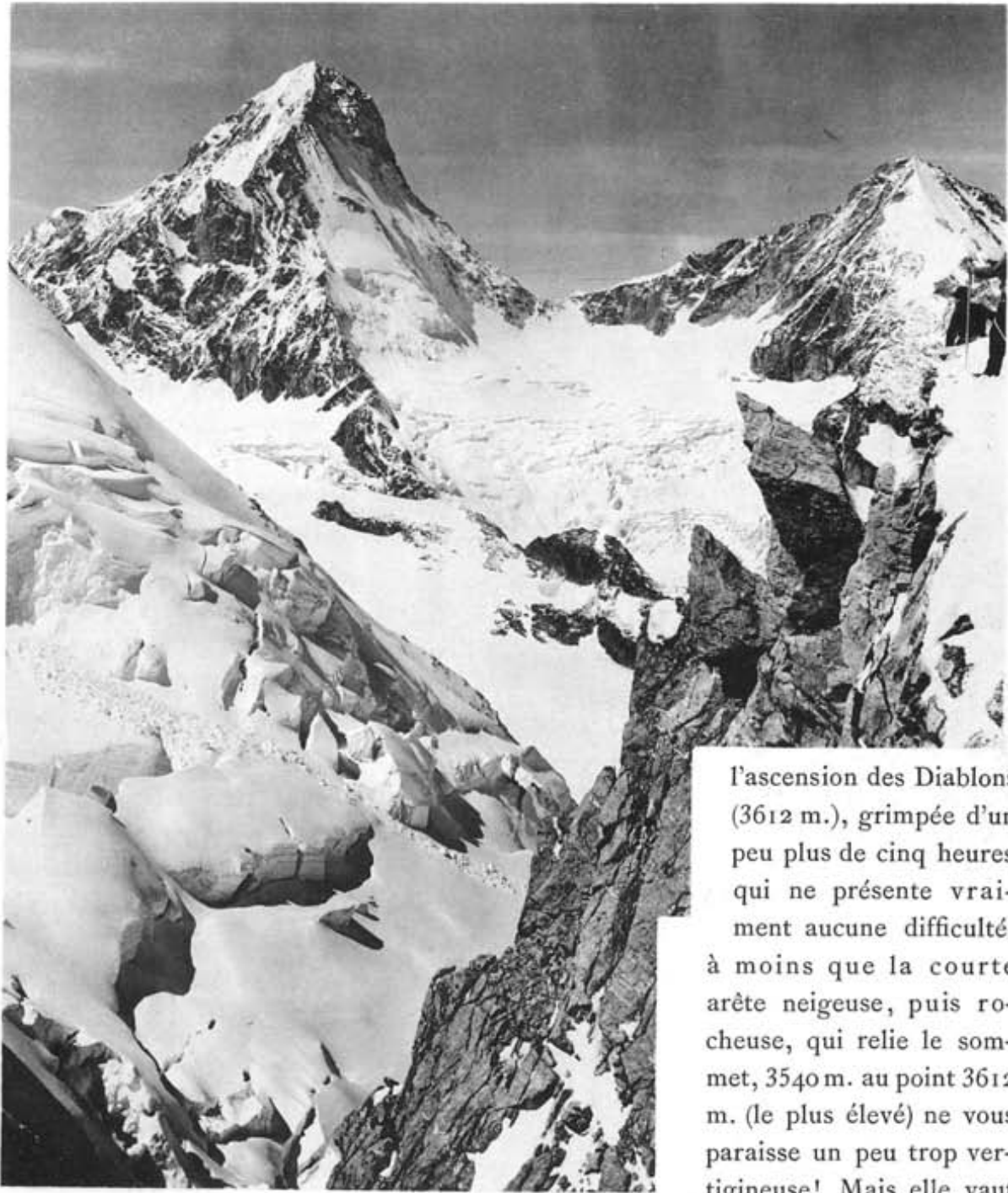
Trift (3540 m.), ou par celui de Durand (3474 m.), dont le point culminant présente un spectacle devenu classique pour sa beauté parmi ceux qui sont à même d'émettre de pareils jugements. Vous voulez vous rendre à Evolène? Vous remontez le glacier très crevassé du Grand Cornier, vous franchissez le col de ce nom (3544 m.) et vous descendez sur Ferpècle. Peut-être préférerez-vous plutôt rester à la cabane pour écouter de longs moments les récits du bon vieux gardien, le modeste et honnête Elie Peter, jadis un guide de premier ordre, qui accompagna Javelle dans plus d'une expédition et qui a tant de choses à raconter! Ou bien encore, si le brave homme est trop occupé pour vous entretenir, vous voudrez ajouter quelques expériences nouvelles à vos propres souvenirs et à votre connaissance du pays d'Anniviers.

Reprenez alors tout simplement

avec moi le chemin de Zinal en passant à l'Alpe de la Lex (et non de l'Allée), vous donnerez un coup d'œil au Pigne de la Lex (3404 m.), dont les escarpements sombres dominant à gauche, à moins que l'envie ne vous prenne de le gravir, ce qui se fait d'ici en trois heures.

Le lendemain, à titre de promenade reposante, vous ferez connaissance des charmantes retraites qui se cachent au-dessus ou en arrière des mélèzes voisins, des alpages d'Arpitetta, de Singline, de Sorebois, ou de Mijonnette, et, plus tard, animés d'une nouvelle ardeur, vous reprendrez le bâton du pèlerin.

C'est qu'il y a encore à faire par ici! Impossible de partir sans avoir exécuté



Dent Blanche, vue du col du Trift.

l'ascension des Diablons (3612 m.), grimpée d'un peu plus de cinq heures qui ne présente vraiment aucune difficulté, à moins que la courte arête neigeuse, puis rocheuse, qui relie le sommet, 3540 m. au point 3612 m. (le plus élevé) ne vous paraisse un peu trop vertigineuse! Mais elle vaut la peine d'une petite vic-

toire à remporter sur soi-même! Enthousiaste, vous vous écrierez après celui qui a également chanté les beautés de cette cime : « Liberté des montagnes! Heureuse possession de soi-même! Bonheur de courir à l'aventure sur des sommets inconnus et



Rue à Chandolin.

déserts, de marcher sur des neiges pures encore, de monter vers les cieux! Est-il rien qui remplisse mieux le cœur de la joie religieuse et douce de se sentir vivre dans le magnifique monde de Dieu! »

Que le monde est merveilleux de là-haut par une belle matinée d'été! Le panorama nous a beaucoup rappelé celui de l'Aiguille du Tour (massif du Trient) avec lequel il a de sérieuses analogies; le Weisshorn, le Rothhorn de Zinal transformé en une aiguille, le cirque de la Grande Couronne, la chaîne des Mischabels, jouent ici le rôle de la chaîne du Mont Blanc. Et le Weisshorn lui-même (4512 m.), quelle pyramide! L'on se rend fort bien compte d'ici des grandes difficultés que présente l'ascen-

sion par ce versant sur lequel les guides de Zinal ont dû fixer 800 mètres de corde. Nous pourrions gagner directement le point terminus de notre pérégrination, Gruben dans la vallée de Tourtemagne; il suffirait de rejoindre le chemin du col de Tracuit et de descendre, le long des Diablons, la pente très crevassée et compliquée de l'énorme glacier de Tourtemagne. Nous reviendrons plutôt sur nos pas jusqu'à Zinal et nous nous y rendrons par le chemin le plus agréable et le plus intéressant.

Nous quittons Zinal de bonne heure le matin, ou encore vers le soir, nous montons au travers de fraîches forêts de mélèzes dont les délicates ramures laissent entrevoir les silhouettes blanches que nous avons contemplées de tout près les jours précédents et nous gagnons l'alpe de Lirec. Grâce aux flèches rouges qui nous indiquent la route à suivre, nous filons à gauche, longeons la montagne à flanc de coteau, et

passons de surprise en surprise, tout en respirant l'air unique de nos Alpes qui rend la vie aux mourants.

Ici, c'est un bois d'arolles, arbres aux formes robustes, semblables à ces vieux guides encore verts malgré l'âge, qu'un jour peut-être l'avalanche traîtresse emportera sans pitié; là, c'est un rocher transformé en autel, encadré de verdure, et qui sert de premier plan à un chalet brun se profilant sur le ciel bleu foncé. Plus loin ce sont de vastes surfaces de gazons fleuris de tout ce que l'Alpe, à cette altitude, peut étaler de couleurs délicates, y compris la splendide ancolie bleue; c'est l'esplanade des chalets de Barneuja avec une croix étendant ses bras vers l'horizon lumineux.

En quatre heures vous atteignez ainsi l'hôtel du Weisshorn (2345 m.), sur la Téta Feya (signifie: Tête aux, ou des Moutons), installé sur un promontoire qui s'avance vers le vide de la vallée, à quelques pas de vertes forêts d'arolles et de mélèzes; au-dessous, le village de Saint-Luc, étalé sous vos yeux comme le serait un plan cadastral, et en face les Aiguilles de Bosson, les Diablerets et le Wildstrubel. On y vient humer l'air des cimes, chercher la paix du grand silence que l'on ne trouve plus, hélas! en tant d'endroits de chez nous que la foule bavarde et matérialiste gâte comme à plaisir; on y vient pour courir à son aise de plateaux en crêtes, sans avoir jamais plus de 800 mètres à gravir.

Un jour l'on s'en ira visiter Saint-Luc (autrefois Luk, deux fois partiellement détruit par les flammes en 1849 et 1857), une station alpine,



Chalet près de Vissoye.

à proximité des bois, en face du Cervin et de l'Obergabelhorn; beaucoup le préfèrent à la Téta Feya à cause de son altitude décidément plus modeste (1643 m.), de sa vue plus riante et de son accès moins laborieux.

Un autre jour l'on ira, par un charmant chemin, à Chandolin (Sandulin en patois, de scindula ou scandula, bardeaux) à 1936 m., station d'été qui fut jadis aussi station d'hiver, grâce à son soleil et à sa situation abritée, au centre d'un grandiose horizon de cimes qui à l'époque des frimas apparaissent dans tout leur éclat. C'est du reste un des villages les plus élevés de la Suisse parmi ceux qui sont habités toute l'année, sinon le plus élevé. Le retour s'effectuera par l'Illhorn (2724 m.) qui domine l'étrange Illgraben, aux flancs jaune-roux et ravinés, par lesquels descendent parfois d'énormes coulées de boue qui débouchent dans la vallée du Rhône au milieu de la forêt de Finges.

D'arête en arête, de plateau désert en vallons au fond desquels dorment des flaques de neige presque éternelles, nous grimpons ensuite au sommet principal de la Bella Tola (3028



Les Becs de Bosson, vus de Saint-Luc.

m.), connue de toute une catégorie de touristes comme l'un des plus remarquables points de vue du Valais; sa réputation, relativement restreinte encore dans le grand public, n'est point usurpée. Toute panoramique que soit cette vue, elle n'en offre pas moins un coup d'œil extraordinairement captivant sur le massif du Weisshorn au Cervin et à la Dent Blanche, sans parler de l'aspect des Mischabels qui ferment à l'est cet arc de cercle unique.

Nous allons encore en visiter le second sommet (3001 m.), qui porte le signal de triangulation; nous passons près des restes désolés de ce qui fut un jour la Cabane Griolet, le précurseur à peu près oublié des refuges du club alpin; nous longeons les bords des ravissants lacs verts des alpes de Tounot et de Combaz-vert, mal dessinés sur la carte ou ignorés



Saint-Luc.

par elle, et nous examinerons les cimes et les cols de la chaîne qui relie la Bella Tola aux Diablons.

Nous avons passablement cultivé cette chaîne, et c'est avec conviction que nous engageons d'autres à le faire. Il y a là une série de jolis sommets de 3000 à 3250 m., d'accès en général facile, séparés les uns des autres par des cols variés et commodes, à supposer que le brouillard ne rende pas impossible de s'orienter dans ce dédale de creux et de bosses, où l'on se perdrait alors à coup sûr. Nous recommanderons surtout le Grand Tounot (3084 m.), à gravir plutôt du côté de Gruben, le Roc de Budri (3080 m.), plus rébarbatif, plus « intéressant » comme ascension, mais moins beau comme vue, le Blummatthorn (3076 m.) et la Pointe du Pas du Bœuf (2931 m.), ces deux derniers sans nom sur la carte, et enfin le Frilhorn de Barnauja (également sans nom, 3146 m.), qui nous a réservé la surprise d'un panorama que nous n'au-



ALPES VALAISANNES

rions jamais cru si grandiose et si bien ordonné. Entre ce dernier sommet et le Roc de Budri, nous choisirons, de préférence au Pas du Bœuf (2850 m. environ) ou à l'un ou l'autre des trois ou quatre Meidenpass, le col de la Forclettaz (2886 m.), le plus connu et le plus utilisé par les touristes venant de Zinal ou de l'hôtel du Weisshorn.

L'an dernier nous le traversions avec une joyeuse caravane de jeunes gens qui venaient de découvrir d'innombrables edelweiss près du sentier, quand l'un d'eux nous appela : Regardez donc là-haut, disait-il, ne voyez-vous pas ? Je lève la tête... c'est le fameux ballon *Sirius* du capitaine Spelterini qui plane majestueux dans les airs, énorme bulle de savon jaunâtre, ornée de la croix fédérale, que le vent pousse à gauche du Weisshorn... Ce soir, il atterrira bien loin d'ici près du Lac Majeur.... Pauvres nous ! nous ne pouvons prétendre à pareilles envolées !... Rêveurs, nous des-



Mission et le fond de la vallée de Zinal.

cendons par l'alpe de Kaltenberg, passons près des mines de cobalt, aujourd'hui délaissées, si nous ne faisons erreur, et donnons un regard à notre colossal voisin, le Weisshorn, drapé dans sa robe de neige, enveloppé de nuages.

Le sentier, comme presque tous ceux de cette admirable vallée de Tourtemagne, aux lacets largement calculés pour les gens poussifs, se déploie au travers d'une véritable forêt vierge. « Il n'en est pas dans tout le Valais d'aussi vaste et d'aussi belle. Les buissons de rhododendron atteignent, à son ombre, des dimensions inconnues ailleurs, car il n'est pas rare d'en voir qui égalent la hauteur d'un homme. Les arolles forment au-dessus de Meiden une couronne merveilleuse de verdure et de fraîcheur. » (H. Correvon.)

Voici Meiden... Que dites-vous? Mais c'est Gruben et non Meiden!... Et la discussion se poursuit de plus en plus âpre entre deux amis, que pourtant rien, semblait-il, n'aurait dû séparer. Qui a tort? Qui a raison? Comme dans un très grand nombre de discussions, c'est une simple affaire de mots, ou, si vous le voulez, une imperceptible nuance géographique. Ces quelques chalets noirs que vous voyez dans la prairie, autour d'une très modeste chapelle blanche, avec un mignon petit *Post-Ablage*, c'est Gruben. Faites quelques pas encore et franchissez la barrière qui est là tout à côté,



Saint-Jean, vallée de Vissoye.

pour entrer sur le terrain de l'hôtel du Schwarzhorn... vous voilà à Meiden. Meiden ou Gruben, deux alpages à 1817 m., sont en réalité *une* localité. Site, torrents, forêts, flore, faune, promenades au lac de Gruben, au glacier de Tourtemagne, à la Meidenalp, à la Pipialp (où logea une nuit, en 1859, l'illustre Weilenmann de Saint-Gall, un des premiers explorateurs de nos Alpes), l'éloignement complet de la civilisation, des magasins, des trams, des autos, des motocyclettes bruyantes, une hospitalité bienfaisante, etc..., tout cela ensemble fait de Meiden-Gruben une perle. Et puis il y a de si glorieuses courses à faire par là autour! Varappeurs, qui désirez vous exercer à des ascensions plus graves que celles que nous avons faites en esprit jusqu'ici,

montez au Meidenhorn (2873 m.), une large colonne de granit; vous qui craignez les monts à vertige, gagnez le Grand Tounot (3084 m.) par les lacs de Meiden — l'un d'entre eux a été oublié par la carte — qui sourient au grand soleil dans le gazon semé d'étoiles bleues, blanches et roses et dans lesquels se reflètent de lointaines et blanches cimes. Vous qui rêvez à de grandes ascensions, mais craignez le danger, vous avez à choix le Bieshorn ou Pointe Burnaby (4161 m.), une arête de glace, contrefort du Weisshorn qui monte hardiment vers le ciel bleu, ou l'Aeusser-Barrhorn (3621 m.), un inconnu de Baedeker, comme de ceux qui ont épluché pourtant bien à fond cette riche mine de splendeurs qu'est le Valais. Nous ne saurions mieux le caractériser qu'en l'appellant le Mettelhorn de Gruben. Il se dresse sur

l'arête qui sépare les vallées de Tourtemagne et de Saint-Nicolas et, de son faite, l'on plonge directement dans les profondeurs où s'agitent les hommes et où serpente le chemin de fer de Zermatt. Et regardez là-haut devant vous ! Trouverez-vous jamais si près, dans un si petit espace de votre horizon, des splendeurs pareilles au Weisshorn et aux Mischabels, et cela après une montée de 6 heures qui ne présente vraiment pas de difficulté ?



Chapelle près de Grimentz.

Etes-vous géographe, curieux de nomenclature ? Recherchez-vous d'après la carte Siegfried (édition ancienne), très incomplète et assez inexacte pour cette région, les noms des dentelures, cols et cimes, qui s'échelonnent entre les Barrhörner et le Schwarzhorn ? Faute de place, nous vous renvoyons aux articles du *Dictionnaire géographique suisse* qui vous éclairera sur ce point.

Pour quitter ce petit paradis dans la direction de Zermatt, Saint-Nicolas et Stalden, nous pourrions traverser le Biesjoch, le Bruneggjoch, le Barrjoch, le Pipijoch, le Stellijoch, le Jungpass, tous plutôt rarement franchis, ou plus simplement encore l'Augsbordpass (2893 m.), que nous recommandons chaudement à nos lecteurs, particulièrement s'ils veulent bien descendre par le très pittoresque village d'Emd sur Kalpetran, contrairement aux conseils de la sagesse ordinaire. Mais avant de descendre définitivement à la plaine, — nous pourrions le faire directement sur Tourtemagne en quatre heures, — nous gagnerons, en une heure de l'Augsbordpass et en quatre heures de Gruben, la pyramide rocheuse du Schwarzhorn. (3204 m.) On en a vanté le panorama en termes flatteurs, on ne le vantera jamais trop. Nous l'avons



Grimentz.

gravi plusieurs fois et en avons remporté l'impression que l'on doit classer cette cime parmi celles d'où l'on a, à cette altitude, les vues les plus grandes et les plus riches du Valais. Nous nous installerons là-haut par une journée sans nuage et contemplerons à loisir ce vaste horizon, ce monde de vallées, de cimes, de rocs et de glaces si parfaitement harmonieux, et, comme nous ne pouvons regarder sans penser, il nous reviendra peut-être à la mémoire cette page inoubliable, admirable de vérité et de profondeur, écrite il y a quelques années, à propos d'un sommet analogue, par un ami cher à notre cœur, Gaston Frommel.

« Une dernière grimpee... et je suis au sommet. Le regard avide se porte tout autour... La grande clarté du jour ruisselle de toutes parts... On dirait une symphonie de lumière que chante le soleil à la terre glorifiée. Glorifiée, mais surtout apaisée : et c'est là l'impression dominante que produit ce merveilleux décor ; c'est là le secret de son charme et de l'étrange fascination qu'il exerce. Toute cette splendeur ne vaut que par la paix qu'elle dégage. Une paix que mesurent sans la troubler les voix familières de la montagne,... paix profonde, immense, surnaturelle, faite d'espace, de solitude et d'immobilité ; une paix où descend quelque chose d'éternel et qui verse à l'âme inquiète l'ivresse d'une mystique extase. L'homme, ses enthousiasmes



Rue à Grimentz.

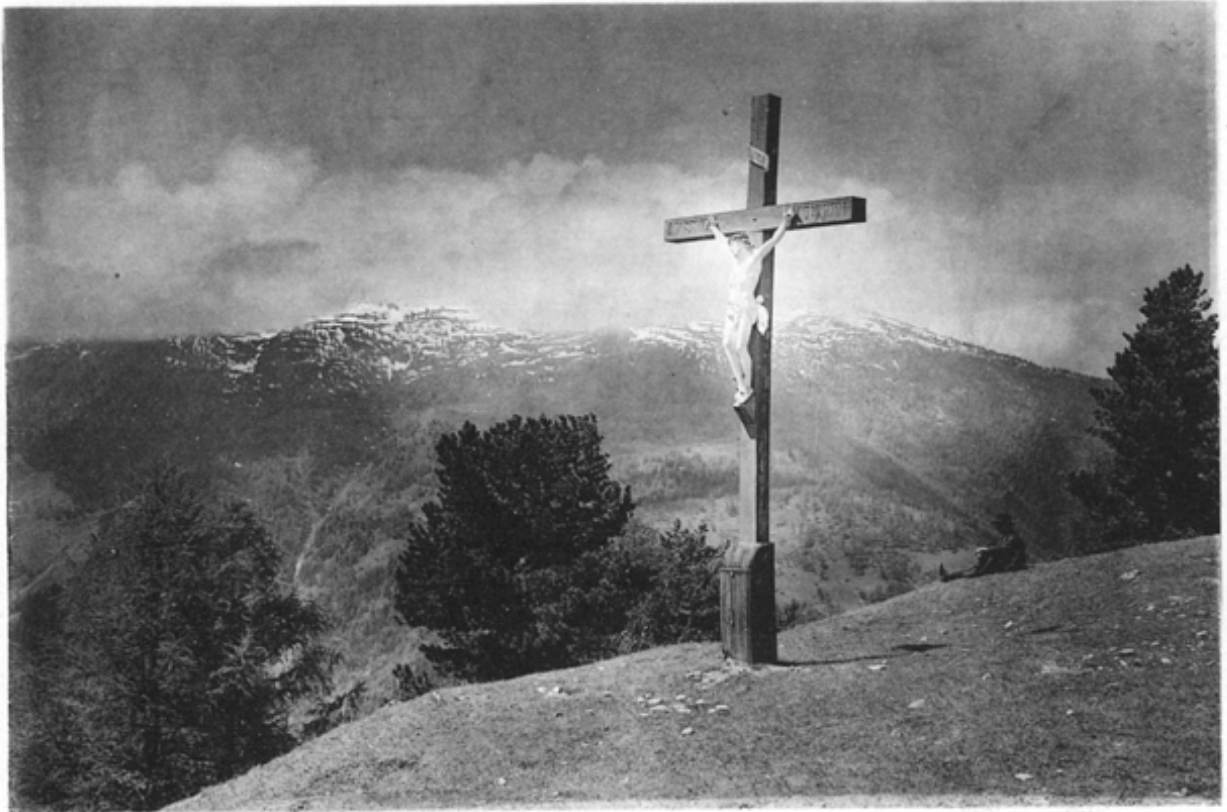
et ses passions ; l'humanité, ses intérêts et ses problèmes, reculent et s'évanouissent.... L'histoire et son labeur jamais achevé, la justice et les grandes causes qu'elle plaide, la destinée et ses mystères, tout le travail, tous les cris, toutes les larmes, toutes les joies, toutes les misères d'une race bruyante et médiocre ;... tout cela tombe, se dissipe et, par contraste, apparaît à la fois ridicule et méprisable. Aucun écho n'en parvient jusqu'ici... Absorbée dans un recueillement religieux, elle se suffit à soi-même. Et, tandis que les générations se succèdent à ses pieds, les grands monts impassibles se dressent hier comme aujourd'hui, aujourd'hui comme demain, d'âge en âge, superbes et muets. Le temps a fui. Le spectacle n'a pas changé. Sous le soleil qui s'abaisse, il est devenu, si possi-



Corne de Sorebois, vallée d'Anniviers.

ble, plus grandiose encore. Mais insensiblement ma pensée s'en détache... Je ne sais quelle lassitude m'accable et la nature peu à peu me parle un autre langage. La nature m'apaisait, elle me libérait tout à l'heure. Elle m'épouvante et m'écrase maintenant... En elle aussi se joue le drame universel, et l'implacable fatalité des lois l'achemine comme nous à la mort. Son ossature s'effrite sans relâche... Ce qu'elle fut un jour, elle a cessé de l'être et ne le sera jamais plus, ses proportions elles-mêmes cessent de m'imposer. Elle ne déploie que de la matière et de l'étendue et n'accède point à la grandeur véritable. L'axe de l'univers et la substance du monde ne sont point en elle. Où donc sont-ils ? Quand donc mettrai-je le pied sur ce qui porte, soutient et demeure ? — Quelqu'un murmure en moi : quand le simple devoir loyalement accepté aura soumis ton cœur à l'amour du bien. Il n'y a de paix que là, de vérité que là, de beauté, de grandeur que là. — Je tressaillis tout entier au frisson d'une intime allégresse. Naufragé sur l'océan des choses, je retrouvai au sanctuaire de la conscience ma dignité un instant perdue. J'avais cru m'affranchir, je n'étais qu'égaré ; un rêve malsain m'entraînait au néant. En face de cette révélation suprême qui venait de m'être renouvelée, tout, subitement, changea d'aspect.

» Je te compris, je t'aimai de nouveau, pauvre et chère humanité, qu'un injuste,



Près de Chandolin.

qu'un égoïste dégoût m'avait fait dédaigner ; toi qui pêches et qui souffres, qui peines, qui cherches et qui pleures sur la route obscure et douloureuse où se pressent tes pas ! Non, ton effort n'est pas vain, ni ton œuvre stérile... tu gravis, haletante, l'incomparable sommet où resplendit éternellement la justice et l'amour, et l'inconnu mystérieux dont tu es en travail appartient à l'ordre des réalités divines. Les magnificences réunies de la nature ne valent pas le plus humble soupir du plus humble de tes enfants. Et tes enfants, ce sont mes frères et je ne suis que l'un d'eux. C'est vers eux qu'il faut redescendre. Il le fallait en tout cas ; je le veux maintenant ; je le veux parce que je le dois, je le veux parce que j'aime et que tout le devoir se consomme dans l'amour. » (*Etudes religieuses et sociales*, pages 3 à 7.)

Heureux celui qui, s'il ne peut exprimer ces choses comme l'a fait Frommel, les sent et les pense, puis reprend le chemin de la vallée, de la plaine, du devoir, avec une vision plus claire du sens de la vie, avec une flamme nouvelle pour la tâche quotidienne. Il n'aura pas perdu son temps, et sa visite, rapide peut-être, à ces deux vallées lui laissera mieux que de beaux souvenirs.

E. DE LA HARPE.



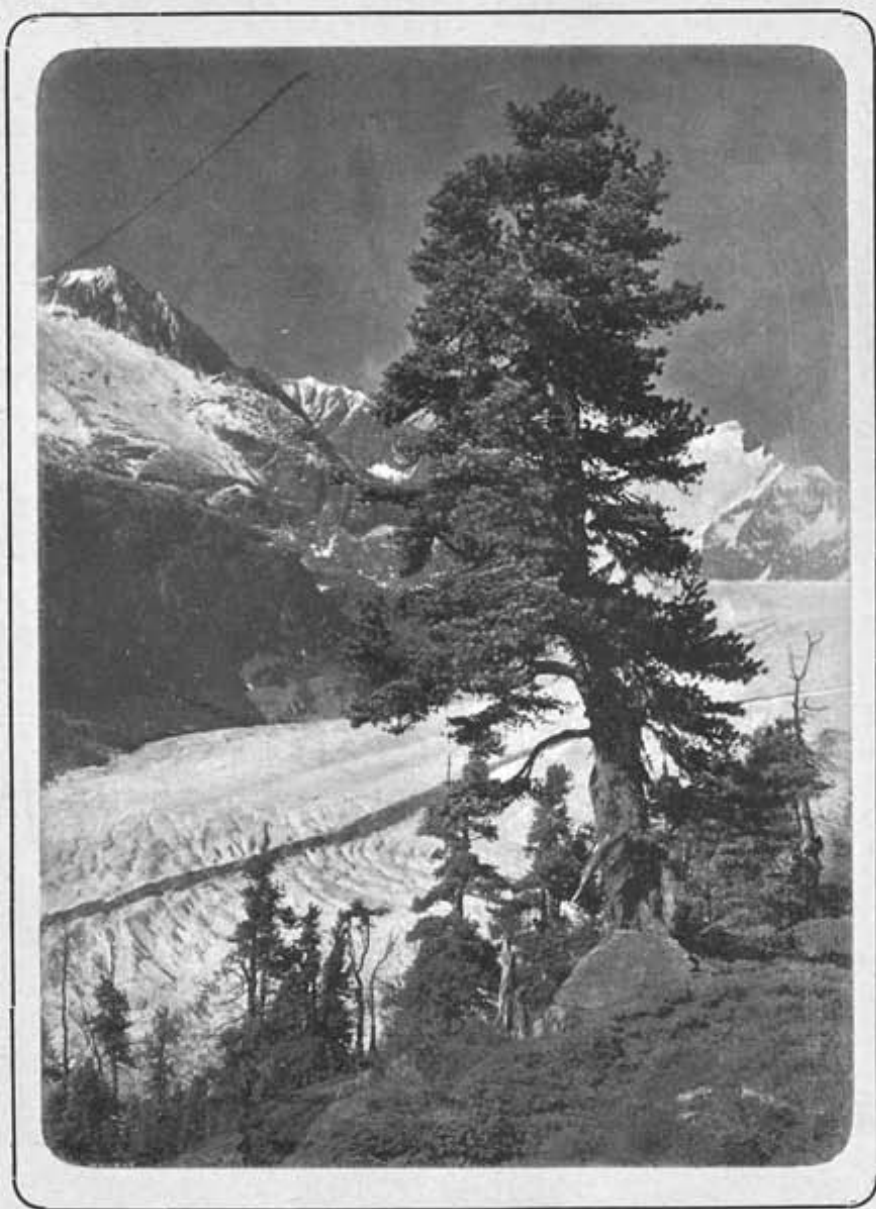
Impression des phototypies par la S. A. D. A. G., Genève
et du texte par les Imprimeries réunies, Lausanne.



Prix de cette première livraison : 22 francs.



LES ALPES VALAISANNES

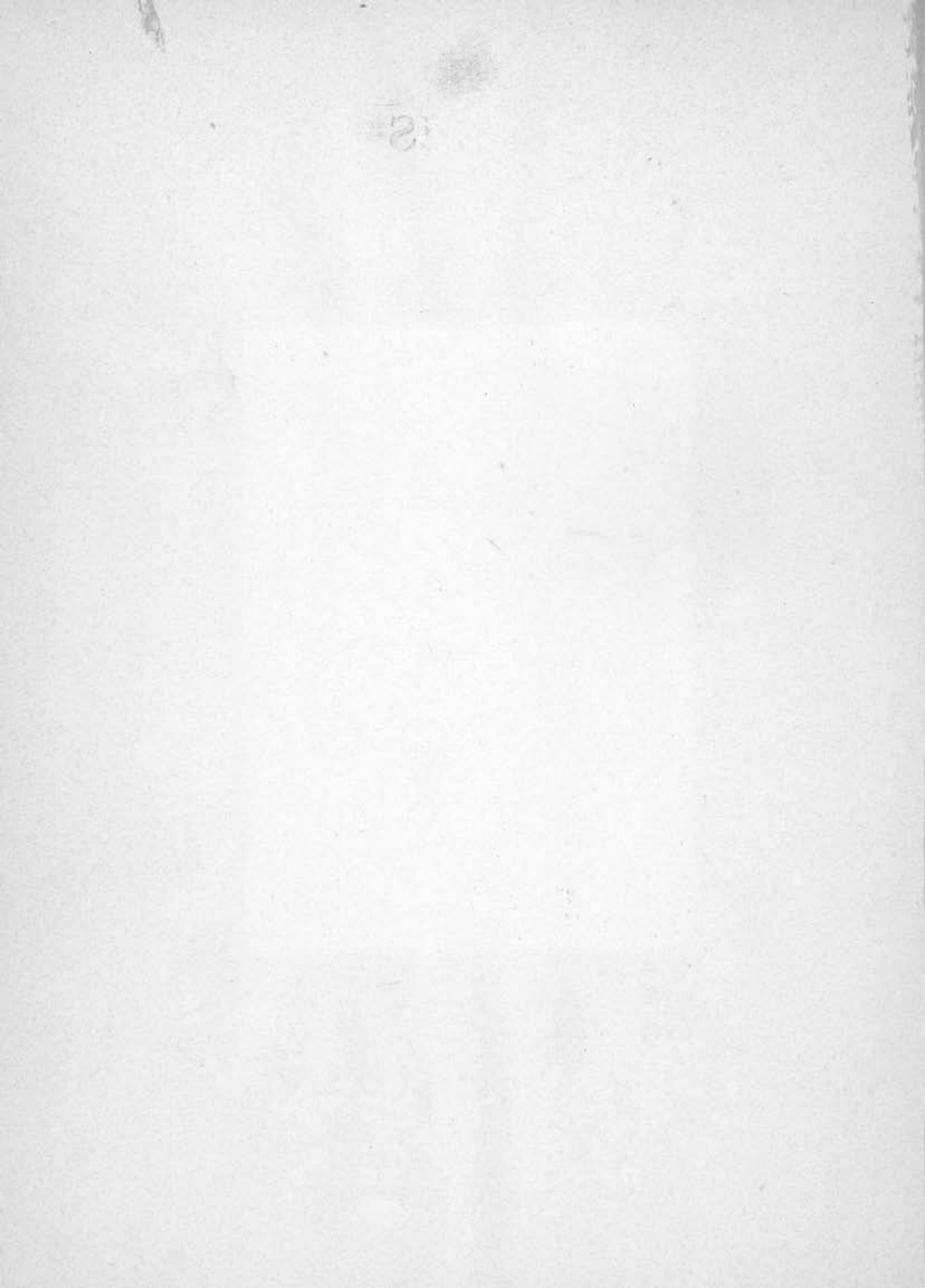


ILLUSTRATIONS
de FRÉD. BOISSONNAS
à Genève.

TEXTE
par EUG. DE LA HARPE
et divers collaborateurs.

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & C^{IE} ÉDITEURS







612327



Emd.

VI

LES VALLÉES DE ZERMATT ET DE SAAS

Donner en quelques pages nécessairement très brèves une idée, nous ne disons pas complète, mais simplement suffisante des vallées de Zermatt et de Saas, telle est la tâche qui nous est dévolue ; ceux qui connaissent ce pays comprendront que ce n'est qu'en tremblant que nous l'abordons. Il y aurait en effet sur ce sujet des volumes à écrire et des volumes d'un haut intérêt au point de vue historique comme au point de vue pittoresque ! Mais il faut à tout prix se borner pour rester dans les limites assignées à ce volume. Puis d'autres scrupules nous ont arrêté, ceux-là même que R. Töpffer éprouva, lui aussi, lorsqu'il entreprit de présenter à ses lecteurs la région d'Interlaken : « Il me faut pour la millième fois, dit-il, décrire cette admirable vallée dont l'aspect, par un temps comme celui que nous avons, échappe à toute description. Combien n'a-t-on pas déjà fait de mal à la Suisse en voulant la décrire ! Qu'est-elle devenue entre les mains de tant de portraitistes plats ou infidèles ? Cependant c'est une tentation grande ; le premier effet que produisent de si vives impressions, c'est celui de vouloir les communiquer ! »

Et certes si l'on ressent de fortes sensations quelque part dans le monde des Alpes, c'est bien dans l'admirable pays qu'arrosent les divers affluents de la Viège!

Nous nous en convaincrions aisément en parcourant, même rapidement, la vallée de Zermatt tout d'abord, installés, pour commencer, dans les wagons du Viège-Zermatt que tire laborieusement après elle une locomotive haletante et pourtant douée de très vigoureux poumons.

A Stalden, nous laissons à notre gauche l'ouverture de la vallée de Saas que nous aborderons plus tard par le haut, laissant à l'un de nos collaborateurs le soin de conduire le lecteur à Saas Grund et par le Zwischbergenpass au Simplon.

Le train est bondé de touristes de toutes provenances et de mentalités fort diverses. Voyez entr'autres cet échantillon de l'humanité confortablement installé sur le banc voisin; il n'a rien vu jusqu'ici parce qu'il n'a rien regardé... il est resté plongé dans son journal. Et c'est ainsi que voyagent nombre de gens sensés intelligents! Il nous prend parfois une envie furibonde d'arracher à ces misérables la feuille de chou qui remplit tout leur horizon visuel, intellectuel et moral et de la jeter par la fenêtre! Notre homme n'a rien vu des gorges sauvages au fond desquelles roule la Viège, il n'a rien vu du pont jeté sur le vide effrayant creusé par le torrent du Mühlibach, pas plus que du bouillonnement captivant et prestigieux de la rivière aux rapides de Kipfen et de Seeli ou du délicieux village d'Emd cramponné à la montagne! A Saint-Nicolas il a à peine donné une pensée distraite aux vendeurs de cartes et de cristaux qui assaillent les wagons; il n'a pas eu l'idée de chercher la silhouette sereine et blanche du Breithorn qui vient d'apparaître et qui arrache des cris d'admiration à un pensionnat de jeunes filles du compartiment voisin. Il a vu quelque chose cependant... la buvette et la possibilité d'avalier une chope de bière blonde. Oh! comme il revient à la vie, quel frémissement de joie dans tout son être, ça au moins est intéressant! L'idée de descendre à Saint-Nicolas ne l'a pas abordé un seul instant; il n'en a pas même remarqué le nom dans son itinéraire à dos vert qu'il a pourtant distraitemment consulté entre Lausanne et Saint-Maurice.

Comme il se trompe, notre lecteur de journaux! S'il s'arrêtait ici, l'esprit réellement ouvert, il y découvrirait toutes sortes de choses dignes d'être regardées et admirées. Amateur des choses du passé, il irait visiter Graechen, la patrie du fameux Thomas Platter (1499-1582). Grimpeur émérite, il n'aurait ni trêve ni repos qu'il n'ait, lui aussi, gravi le Gabelhorn de Saint-Nicolas, baptisé Edelspitze (3135 m.) par les deux ascensionnistes qui, en 1904, à force d'habileté et de persévérance, au moyen d'échelles, d'arcs, de flèches, de fils et de cordes, sont parvenus à toucher à ce sommet et à en redescendre sains et saufs, après y avoir laissé une ombrelle en signe de victoire.



Emd, vallée de Zermatt.

Simple touriste, il parcourrait le sauvage vallon de Jungen, par l'un des deux chemins de l'Augstbordpass, ou bien il improviserait des promenades du côté de Gassenried, de la Hannigalp ou de Walkersmatt.

Pour aujourd'hui, comme notre lecteur, nous resterons dans le train, parce que nous avons de grandes ambitions. Entre Saint-Nicolas et Randa, il y aurait bien à glaner, mais le train n'attend pas que nous ayons tout vu... il monte, il souffle!

Nous voici à Randa : quel paisible site, à proximité des mélèzes, en face du Breithorn rayonnant, du Mettelhorn

escarpé et du glorieux Weisshorn, et quel centre de courses que celui-ci !

Un coup d'œil à ce bassin du haut de l'éperon du Klein Kastel (2524 m.), à 3 heures des hôtels, nous aura bientôt éclairés et orientés. A droite et au-dessus de nous le Weisshorn (4515 m.), à gauche la trilogie des Mischabels : Nadelhorn (4334 m.), Dôme (4554 m.) et Taeschhorn (4498 m.) ; existe-t-il ailleurs que dans l'Himalaya une garde du corps de cette altitude et de cette importance ?

Comme il n'entre pas dans nos intentions d'attaquer nous-mêmes ces géants, interrogeons tel de ceux qui les ont gravis.

Voici justement que montent dans notre wagon quatre hommes ; à voir leurs mains brûlées, leurs visages brunis, leurs vêtements qui trahissent de longues fatigues et qui exhalent une senteur spéciale, on les prendrait pour une bande de contrebandiers, si leurs cordes et leurs piolets ne révélaient leur véritable qualité. Ils descendent du Weisshorn... on se le chuchote à l'oreille... Ils ont même, dit-on, passé la nuit, non pas dans la confortable cabane élevée à 2879 m. par le Club alpin, mais quelque part dans les rochers, surpris par le brouillard et la nuit. S'ils n'étaient pas gens circonspects, fuyant le tam-tam de la presse et abhorrant les curiosités inutiles, ils raconteraient volontiers leurs impressions. Ils s'associeraient certainement entre autres à cette remarque d'un ami au sujet du panorama que l'on a du sommet : « Ce qui absorbe le plus l'attention sur ce belvédère sans pareil, c'est l'environnement immédiat, ces gouffres béants qui vous enserrèrent... Je renonce d'ailleurs à décrire, car nous sommes là-haut dans un monde de rêve, colossal et fantastique, dont je me sens absolument impuissant à donner la moindre idée. A quoi servirait cette description, même si elle était quelque peu adéquate à son objet ? Pour la comprendre il faudrait respirer l'air de là-haut, se trouver dans les dispositions où l'effort de la montée place l'organisme, dans l'état d'âme qui résulte d'une situation si extraordinaire » (Al. Henrioud).

Quant à nous, toujours en chemin de fer, nous continuons notre route et passons encore à Taesch, villégiature de création récente, très prisée par les amateurs de solitude, au fond d'une étroite et sauvage vallée, à proximité cependant d'un centre civilisé et d'une voie ferrée. Tout à coup des exclamations se font entendre : Le Cervin ! Le Cervin ! L'obélisque fameux a subitement apparu pour disparaître presque aussitôt.

Zermatt !... Pourquoi cette foule en ce lieu ? Que vient-on donc faire ici ? Demandez-le à ceux qui descendent du train ; je gage que plusieurs n'en savent rien. Et nous n'inventerons pas ; écoutez plutôt notre petite histoire.

Au moment de quitter Zermatt, — c'était il y a quelques années, — nous sommes arrêtés à la porte de l'hôtel par une bande de touristes : Pardon, messieurs, auriez-vous l'obligeance de nous dire ce que l'on vient voir à Zermatt ? Abasourdis par l'aveu d'une aussi candide ignorance, nous demandons pourquoi ils sont ici ? — C'est bien simple,



Saint-Nicolas.

répondit l'un d'entre eux ; hier après-midi nous nous promenions sur les boulevards à Paris, quand nos regards rencontrent une affiche annonçant un train de plaisir, pour le soir même, à destination de Zermatt.... Vous comprenez le reste ! Nous sommes partis et nous voilà ! Encore une fois, qu'y a-t-il à voir ici ? puisque vous avez l'air de connaître le pays ? — Un programme est vite organisé ; ils s'en



Weisshorn.

iront aux gorges du Gorner, au Gornergrat, etc., et nous nous séparons. Le surlendemain nous retrouvons nos touristes à Viège : Vous êtes montés au Gornergrat ? et vous en êtes enchantés sans doute ? — Eh bien non ! Nous avons fait du plus intéressant. Nous avons aperçu dans la direction du Théodule une tache de neige au fond d'un creux, nous y sommes allés... et nous y avons fait de délicieux sorbets !... C'est ça qui épatera les copains que nous allons retrouver sur nos boulevards... jugez donc, des sorbets nature en plein mois d'août !

— Et notez bien qu'à l'endroit où ils sont allés on n'a pas la moindre vue ! Et l'on appelle ça voyager !

Ce n'était



Au Weisshorn.



Au Weisshorn.

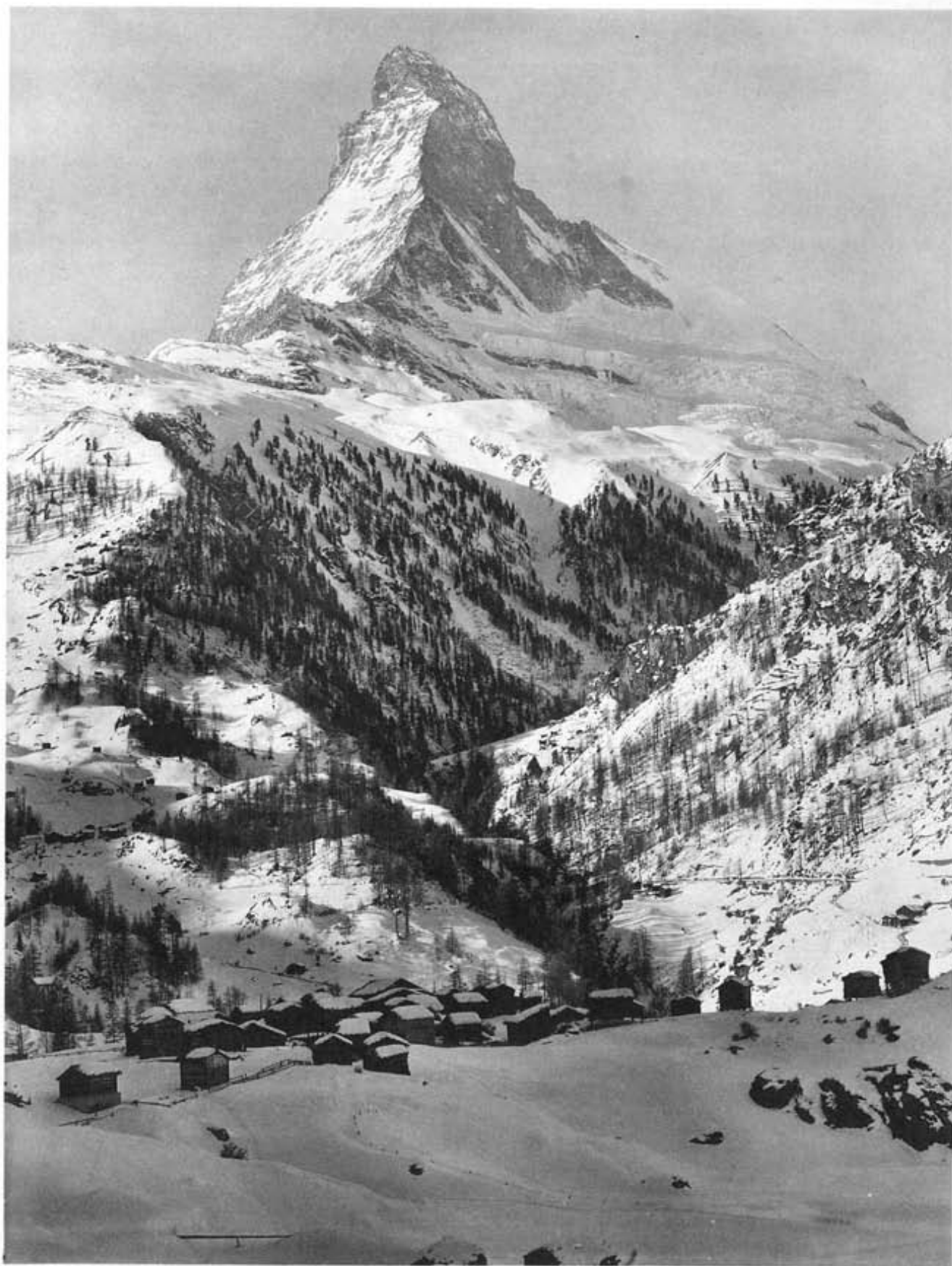
pourtant pas à des gens comme ceux-là qu'avaient songé les fondateurs de la station de Zermatt, M. et M^{me} Alexandre Seiler, quand, en 1864, ils reprirent à leur compte l'auberge Lauber et la transformèrent en hôtel du Mont-Rose. Cette vallée qu'ils aimaient, ils ont voulu la faire connaître et apprécier et il faut constater qu'ils y ont si bien réussi que leur nom est aujourd'hui inséparable de celui de Zermatt.

Et comme ils vous recevaient cordialement au temps où, encore alertes, ils dirigeaient cette grande entreprise, secondés par leurs enfants. Nous voyons encore l'excellent M. Seiler se promenant de long en large sous son parapluie en nous attendant, alors que nous arrivions de Valtournanche par le Théodule avec une joyeuse bande de jeunes gens ; un temps détestable et des imprévus nous avaient retardés. Quel accueil charmant ! Seiler laisse après lui sa famille animée de son esprit, une station d'été en pleine prospérité, complétée par une station d'hiver de grand avenir, et un modeste monument élevé en 1902 à sa mémoire et à celle de sa femme, inauguré le même jour où de pieux guides de Valtournanche dressaient une croix de fer de 2 m. 50 au sommet du Cervin !

Le Cervin ! Mais c'est la gloire de Zermatt, sa beauté, sa fortune ; ôtez-le de cet étroit horizon et vous aurez enlevé tout ce qui fait la splendeur de son cadre. Etudiez attentivement le colossal monolithe ; faites-en le tour ; contemplez-le du Riffelberg, de Findelen, du Lac Noir dont on a dit qu'il semblait être formé des larmes de joie et de douleur que le Cervin a suscitées, de la Staffelalp, cette retraite sereine et grandiose d'où nous l'aimons peut-être plus que de partout ailleurs, du col d'Hérens, de la récente cabane de Schönbühl d'où l'on gravit la fière Dent Blanche, sa rivale, de la terrasse du Hohbalm, ou enfin du Breuil ; vous serez stupéfait de la variété captivante de ses divers aspects. Lisez et relisez l'inoubliable livre que Guido Rey a consacré à ce chef-d'œuvre de la nature ; vous comprendrez mieux l'enthousiasme que cette montagne a provoqué chez les hommes les plus différents. Il a été chanté tour à tour par de Saussure en 1702, par Ruskin en 1844, auquel il déplut d'abord

absolument, mais qui l'a appelé plus tard « the most noble cliff of Europa », par Dollfuss-Ausset en 1855, et par des centaines d'autres plus ou moins illustres. Töpffer en 1842, le considérant des hauteurs de Hohbalm dans la pleine lumière d'un jour d'été, disait de lui : « A ne considérer que cette seule pyramide du Cervin, quelle hardiesse inconnue dans l'effort ramassé de ce torse immense, et que les saphirs, que les diamants des hommes sont pauvres de facettes, de couleur et d'éclat en comparaison des scintillements, des diaphanes fraîcheurs, des métalliques reflets dont ce pic est tout entier paré





Le Cervin en hiver.

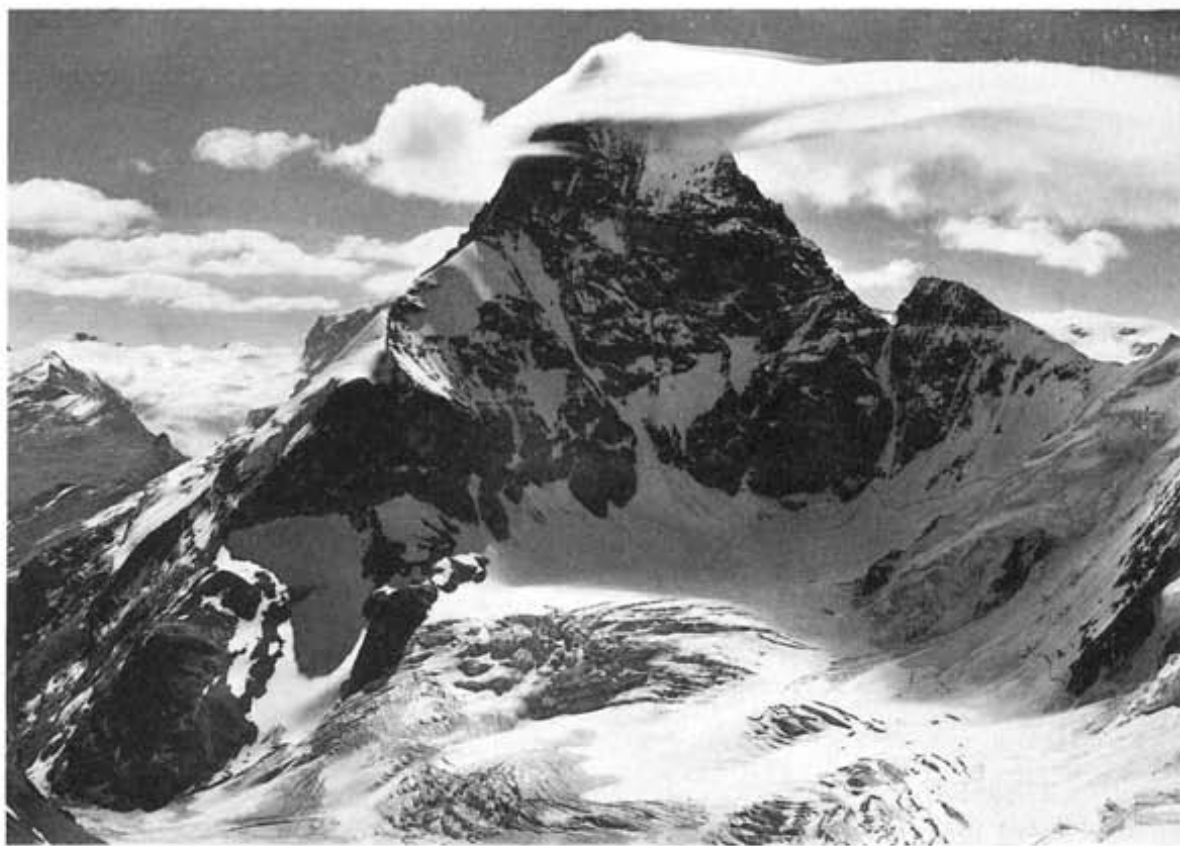
dans sa hauteur et dans son pourtour !... Ses épaules tourmentées, ses flancs sillonnés se dessinent en muscles nerveux.... »

Après l'avoir admiré d'en bas, gravissez-en la cime ; suivant votre état d'âme et les circonstances, vous répéterez peut-être après Guido Rey, au terme d'une ascension mouvementée par une voie particulièrement scabreuse : « Je demeurai sur le sommet pendant toute une heure d'exaltation et de paix infinie, glorieux comme un conquérant de mondes, indifférent à toutes choses humaines, comme un ascète... cette heure passa ainsi que passent toutes les choses belles de la vie.... »

Depuis la première ascension effectuée, chacun s'en souvient, en juillet 1865 par Whymper et ses compagnons et si lugubrement terminée par la mort de trois d'entre eux, on est monté au Cervin un nombre incalculable de fois. Quelques dates orienteront le lecteur dans cette palpitante histoire. En 1868 Tyndall franchissait le premier la montagne du col du Breuil à Zermatt et, cette même année, Thioly et Hoiler le traversaient en sens inverse ; l'italien Giordano, le rival de Whymper, qui se trouvait encore sur l'Epaule du Breuil à l'heure où le vainqueur foulait le sommet, y parvint



Le glacier de Zmutt, vu du Stokje.



Le Cervin vu du Stockje.

enfin à son tour en 1868. En 1871 la première femme, Miss Walker, atteignait la cime. En 1876 avait lieu la première ascension sans guide menée à bien par trois Anglais. En 1871 pour la première fois un touriste, Lord Wendworth, passait la nuit au point culminant. En mars 1882 Vittorio Sella exécutait la première ascension d'hiver. Le 3 septembre 1879 enfin les fameux alpinistes Mummery et Penhall montaient au Cervin le même jour par le versant du Zmutt, chacun par un chemin différent ; sur les neuf hommes qui accomplirent ce double tour de force, six ont péri depuis lors dans la montagne.

Avant de devenir le nom spécial de cet obélisque, le terme de mont Cervin, ou plus exactement sa forme ancienne, mont Silvius (le mont que l'on aperçoit au dessus des forêts), s'appliquait à la chaîne dont le mont faisait partie, et plus spécialement au col du Saint-Théodule. Celui-ci a été appelé dans la suite Matterberg et Augusthalberg (montagne d'Augusta, ou Aosta), et enfin col de Saint-Théodule,



parce que les Valtorneins y passaient pour se rendre en pèlerinage à l'église de Saint-Théodule à Sion; vers 1793 on avait même érigé une chapelle en l'honneur du saint sur la ligne de faite.

Le commerce, et sa contrepartie inévitable la contrebande, ont largement profité de cette voie de communication, déjà dès l'époque des Romains fort probablement. Au moyen âge on jalonnait le chemin de petits épieux de bois de manière à signaler les crevasses; on y portait même des planches pour permettre aux mulets de franchir les fissures du glacier! Malgré ces précautions, le nombre des victimes du glacier fut considérable, sans parler de celles de la guerre, car bien souvent l'on se battit sur les deux versants de la montagne.

En 1688 les soldats de Victor-Amédée II élevaient sur le col un mur pour empêcher les Vaudois du Piémont persécutés de rentrer dans leur patrie par cette voie détournée.

La construction de la première auberge commença en 1849; Victor Meynet et sa femme y travaillèrent plusieurs années. C'était un original, un maître d'école instruit, un rêveur qui, aux passants sympathiques, ouvrait son âme, déclarant qu'il était avant tout animé du besoin de rendre service à l'humanité en lui permettant de jouir, autrement que d'une manière éphémère, des merveilles qu'il avait lui-même chaque jour sous les yeux! Cet humanitaire savait fort bien quand même tirer profit du passage des voyageurs et des contrebandiers!

C'est de la petite auberge, qui des Meynet a passé aux Pession, un autre nom de Valtournanche, que l'on part généralement pour monter au Theodulhorn (3972 m.), un point de vue que nous recommandons chaudement, et au Breithorn (4171 m.), dont la première ascension date de 1813, à l'époque où on le dénommait encore Cime Blanche du Théodule, réservant le nom de Cime Brune au Petit Cervin. Aujourd'hui on se rend au Breithorn en nombreuses caravanes; on y a compté certain jour jusqu'à 80 personnes.

Il est regrettable que la grande majorité des guides partent trop tôt le matin du Théodule, arrivent trop vite au sommet, à un moment où la température est volontiers glaciale et en repartent, pour cette raison ou pour d'autres encore, presque immédiatement. Et pourtant il vaudrait la peine d'y faire un long arrêt; le panorama en est des plus vastes et la vue du Cervin et de ses environs particulièrement frappante. A la descente on s'en va donner encore un coup d'œil au sommet du Petit Cervin (3886 m.); on ne regrettera pas ce léger détour.

Le Breithorn et le Petit Cervin se dressent entre deux cimes qu'Eugène Rambert a personnalisées, lorsqu'il écrivit :



Zermatt vu des séracs du glacier du Görner.

On entendit dans la nuit sombre
Le Mont Rose dire au Cervin :
Qu'as-tu donc à gronder dans l'ombre,
Frère maudit, mon noir voisin ?

C'est que, comme un monarque usé, parce que d'âge très respectable, le Cervin a souvent grogné ; il a parfois secoué le long de ses pentes les insolents qui osaient le déranger dans ses éternelles rêveries. Mais il n'a pas été le seul à témoigner son mécontentement. Demandez à ses voisins, au Lyskam (4538 m.) par exemple, quel sort il a fait subir à plusieurs qui s'étaient aventurés sur ses corniches aériennes ! Demandez à chacune des sommités de la région, à Castor (4230 m.) et à Pollux (4094 m.), au Mont Rose, comment elles ont traité quelques-uns de ceux qui sont montés à leur conquête ! Leurs méfaits sont plus rares — et pour cause — et infiniment moins retentissants que ceux du Cervin ; ils n'en sont pas moins très réels et proclament avec insistance à tous ceux qui actuellement seraient tentés de l'oublier que les grandes cimes ne doivent être abordées qu'avec respect et sérieux. La plupart des sommets du groupe du Mont Rose (Rose, Reuse, Ruise, etc... terme aostan désignant un glacier, équivaut donc exactement au Gletscherhorn des Allemands) sont, il est vrai, d'accès relativement facile, ainsi la Pyramide Vincent (4215 m.), la Parotspitze (4363 m.), la Pointe Gnifetti ou Signalkuppe (4561 m.), surmontée de l'observatoire de la reine Marguerite que double un refuge habité pendant deux mois de l'été par deux gardiens, et enfin la Zumsteinspitze (4573 m.). La Dufourspitze (4638 m.), qui n'a pas même 200 mètres de moins que le Mont Blanc (4810 m.), n'est point du tout aisée à gravir, comme on l'a prétendu ; sa longue arête est très vertigineuse, très étroite, et sa dernière cheminée, souvent garnie de glace et presque dépourvue de franches saillies, file sur un vide effroyable.

Mais que c'est beau tout là-haut, lorsque les jambes ballantes dans le grand vide on parcourt du regard cette immensité sans limites, hérissées de tant de splendeurs !

Au retour nous pourrions nous arrêter à la cabane Bétemps (2802 m.), où l'on a souvent de la peine à caser tous les voyageurs, mais nous préférons descendre jusqu'au Riffelberg (2569 m.) ou à la Riffelalp (2227 m.) dans de confortables hôtels où le sommeil est décidément plus réparateur.

Une fois reposés, nous monterons agréablement par le chemin de fer électrique, qui vient de Zermatt, au Gornergrat (3136 m.), que nous avons laissé à notre droite hier soir en rentrant, et nous remplirons nos yeux de cette glorieuse beauté, repassant avec une intense satisfaction et une reconnaissance émue tant de souvenirs de courses



Riffel.

réussies dans ce monde extraordinaire. On peut regretter la présence, là-haut, d'un hôtel et tout ce qu'amène nécessairement avec elle une civilisation excessive, mais on est heureux de penser que, s'il y a dans la foule qui se presse sur la terrasse beaucoup de badauds et d'indignes, il en est aussi quelques-uns pour lesquels ce moment est une heure de révélation ! Ils auront deviné quelque chose de ces merveilles et ils voudront y revenir un jour, en mesure, cette fois, de sentir plus complètement encore ce qu'ils n'ont que pressenti.

Il est impossible de ne pas aimer le Gornergrat et, si la liberté d'esprit manque aux abords des bâtiments, on peut s'en aller dans la direction du Hohthäligrat (3289 m.) chercher la tranquillité indispensable à la contemplation fructueuse.

Mais le devoir nous oblige à reprendre le bâton du pèlerin, dans le cas particulier le piolet et la corde, si nous voulons arriver encore à Saas-Fee. Sous la direction d'un guide expert, nous passerons par le Stockhorn et la coupole de la Cima di Jazzi



Le Mont-Rose.

(3818 m.) d'où l'on domine le cirque profond et verdoyant de Macugnaga (une excursion classique) par le Schwarzberg-Weissthor (3512 m.), un des nombreux Weissthor historiques de la crête, et par la vertigineuse Arête Blanche nous descendrons sur Mattmark.

Si nous aspirons à nous maintenir aux grandes altitudes le plus longtemps possible, nous grimperons sans grand'peine, en tout cas sans danger sérieux, au Strahlhorn (4191 m.), un des belvédères les plus réputés de toute la chaîne des Mischabels. On y



Castor et Pollux.

est même monté en janvier, en skis, et cela par une effroyable tourmente dont il faut lire l'émouvant récit dans l'*Echo des Alpes* de 1906 ; mieux que bien des développements, cette description fera toucher du doigt les grands dangers auxquels on est exposé dans les courses d'hiver.

A la descente par l'Adlerpass (3570 m.), un col connu déjà au seizième siècle, nous gagnons les molles ondulations du glacier d'Allalin et, par les charmants cols glaciaires de l'Hinter-Allalinpass et du Kessjenjoch ou Egginerpass, Saas-Fee.



Glacier d'Allalin.

Les amateurs d'ascensions de hautes cimes sans réel danger n'auront pas de repos, si le temps reste favorable, qu'ils n'aient encore gravi, de cette station, l'Allalinhorn (4034 m.), une coupole de neige assez escarpée mais splendidement située, par le chemin de l'Alphubeljoch (3802 m.). Ce dernier passage, qui a été franchi en skis le 13 février 1911, relie Saas-Fee avec Zermatt d'une manière fort intéressante pour aboutir à l'auberge de la Taeschalp et à la gare de Taesch.



Lac de Mattmark.

Après avoir parcouru tant de glaciers, visité tant de dômes neigeux et subi de si cuisants coups de soleil, nous éprouverons le besoin de prendre un repos bien mérité à Saas-Fee, et où pourrions-nous jouir plus à fond du doux farniente et découvrir de plus charmantes flâneries qu'en ce lieu privilégié ?

Il en est pour qui cette villégiature, aux hôtels

confortables, nombreux et bien tenus, constitue le séjour de montagne par excellence; nous n'aurons garde de les contredire, car Saas-Fee réunit des avantages absolument incontestables : l'altitude (1800 m.), la situation, l'air très tonique que l'on y respire, l'éloignement des routes carrossables et des lignes de chemins de fer, donc de la fumée, de la poussière et du bruit, le chiffre extraordinaire des ascensions petites et grandes à faire dans la région. Représentez-vous un plateau largement ouvert vers l'E, dans la direction du Fletschhorn et du Weissmies, recouvert d'un frais tapis de gazon bordé de forêts de mélèzes et d'aroles et entouré d'une noble rangée de hautes cimes dont la plus élevée, le Dôme des Mischabels, le domine de plus de 2700 m. et qui s'ouvre juste assez pour livrer passage à l'immense nappe blanche du glacier de Fee, un des plus grands des Alpes.

A table d'hôte l'on se raconte, le soir, ses promenades à l'hôtel du Plattje, au Mellig, à la Gletscheralp, à Almagel, ou encore ses courses au Mittaghorn, à l'Egginerhorn, à Mattmark par l'Hinter-Altalmpass et le Schwarzbergkopf, avec prolongation sur le Monte Moro (2862 m.), célèbre comme passage anciennement fré-



Chapelle des Marches à Saas-Fee.

quenté et comme point de vue sur les escarpements de glace du versant italien du Mont Rose. On esquisse aussi des projets ; les plus audacieux rêvent de gravir directement d'ici le Dôme des Mischabels, ou le Taeschhorn avec descente par la très dangereuse Teufelsgrat. Les plus sages, parmi lesquels nous osons nous compter, préfèrent suivre le chemin de l'école et aboutir au même résultat, c'est-à-dire au Dôme, sans risquer cent fois de se rompre le cou.

Sous la direction entendue de deux des meilleurs guides de Saas-Fee, nous irons, en effet, le premier soir, coucher à la Cabane des Mischabels au Schwarzhorn (3360 m.) et nous jouirons avec intensité du spectacle que nous offre cette crête de rochers. Le lendemain, nous laisserons les autres caravanes faire la conquête du Nadelhorn (4334 m.), une sommité très courue, ou de la Lenzspitze (4300 m.), pour nous élever par le Windjoch et une arête neigeuse à l'Ulrichshorn (3929 m.), un grandiose point de vue. De là nous gagnerons Randa par le Riedpass et le Galenpass, trajet d'un constant intérêt, qui ne présente aucun danger, et nous terminerons notre expédition dans les vallées de Saas et de Zermatt par l'ascension de la plus haute sommité entièrement suisse, le Dôme des Mischabels, par la voie la plus praticable et la plus usuelle, la cabane de Festi ou du Dôme (2938 m.) et le Festijoch. Après quatre heures de marche laborieuse, à partir du refuge, nous voici au terme de notre ascension. « Aux premières impressions d'étonnement et presque d'effroi qu'inspire tout d'abord une telle scène, disait un alpiniste d'il y a quarante ans, succèdent des pensées de mélancolie et de tristesse.... Ces splendeurs des Alpes, les reverrons-nous jamais ? Les années de force et de jeunesse sont si courtes ! » (*Echo des Alpes*, 1870.) N'est-ce pas ce que nous disons à peu près chaque fois que nous rentrons au domicile familial ? Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours de la mélancolie dans tout ce qui finit ? Parce que nous sommes organisés en vue de ce qui ne finit pas....

Heureux, en effet, celui qui a acquis par une expérience intime cette certitude que, s'il y a des choses destinées à passer, il en est d'autres plus importantes, plus satisfaisantes, plus glorieuses encore, qui ne passent pas, parce qu'elles sont indestructibles.

EUGÈNE DE LA HARPE.



Cabane Festi et Weisshorn.

VII

DE VIÈGE AU SIMPLON PAR SAAS-GRUND

Avant de monter à Stalden pour la nuitée, comment faire pour ne pas s'arrêter à Viège ? Amateur des choses vieilles et curieuses, nous trouvons en effet à glaner dans ces ruelles étroites à pavés pointus : demeures sombres faites pour subir des assauts, portes massives en chêne, à têtes de clous saillantes, grillages en fer forgé savamment emmaillés, sous de gracieux rinceaux dont quelques-uns ont des restes de dorures, témoins de meilleurs jours. Sur quelques portes à accolades gothiques, des armoiries taillées dans le marbre noir et dur ont arrondi leurs angles au frottement des siècles et les ont rendus plus souples que n'a su le faire le ciseau du sculpteur héraldiste. Des potences en fer forgé également, saillant toutes rouillées sur la ruelle, soutiennent des vestiges d'enseignes parlantes et combien plus suggestives que nos planches modernes aux lettres d'or sur fonds laqués, ou se détachant insolentes et lumineuses au faite d'un toit, sur un ciel qui n'en peut mais. Tout cela vieilli, poussiéreux, recuit et

patiné, avec les lignes restées élégantes et nobles de son église et de son château, témoigne d'une splendeur déchue et rappelle qu'autrefois ce vieux bourg était « Viège la Noble » et qu'il était digne de son surnom.

Nous montons de Viège à Stalden, village pittoresque qui se présente gravement et sous un aspect sérieux, avec l'abside blanche à pans coupés de son église très élancée sur un sommet morainique, flanquée de son clocher roman. Des maisons mi-maçonneries de moellons crépissés, mi-charpentées de mélèze bruni, se découpent sur le ciel aux regards du touriste qui monte de la vallée.

En sortant du village nous passons sur un pont de pierre, élégant et hardi, jeté à une hauteur vertigineuse sur la gorge au fond de laquelle bouillonne la Viège de Zermatt.

C'est le matin d'un beau jour. Le soleil éclaire la fine pointe du Bietschorn, de l'autre côté de la vallée du Rhône. En face de Stalden, au versant opposé de la Viège, Staldenried, sur une selle comme une sentinelle vigilante, signale sa présence en lançant à toute volée du clocher de sa petite église, enveloppée de coquetterie blanche, les notes argentines de l'angélus. Ce sont des mazots, des groupes de chalets, le village de Visperterbinnen au milieu des carreaux d'un échiquier formé de champs de blé, d'avoine, de luzerne et de grasses prairies. Ce sont les bisses suspendus, lâchant leurs eaux en cascates.

Sur la route en corniche, voici, comme pour rappeler au touriste insouciant la fragilité des choses de la vie, un petit oratoire, modeste écusson de bois peint en



blanc, abrité sous quelques pierres sèches et dont l'inscription en lettres noires, touchante par sa simplicité pleine de foi naïve, peut se traduire ainsi : « Bartholomäus Ruppen, tué par l'avalanche de l'autre côté de la vallée, demande au passant de s'arrêter un instant et de lui accorder une pensée. Il a passé sa vie au bisse qui l'a tué à l'âge de septante ans, en 1878. » On se découvre

en passant, on cueille une fleur que l'on jette sur le petit monument en méditant la leçon profonde que donne aux heureux du jour, aux riches en faveur, qui montent hautains et dédaigneux, le pauvre montagnard fidèle jusqu'à la mort au devoir simplement accepté.

Un peu plus haut, c'est encore un monument analogue plus impressionnant pour nous, Genevois; c'est celui de notre jeune compatriote William Spiess, qui, parti un matin plein de vie de Stalden, s'égare et, dans les rochers d'ici au-dessus, se tue dans une chute vertigineuse. Un bloc de granit, abrité par une voûte de pierres sèches, avec cette simple inscription : « William Spiess, 2 septembre 1879-23 août 1904. Saint Luc xxiv, 5 » rappelle le tragique événement !

Mais la vie reprend vite et impérieusement ses droits, tout comme elle recouvre la mort de fleurs et de mousses vertes. C'est maintenant une colonne de superbes mulets descendant de Saas dans la vallée et emportant les bagages des voyageurs qui continuent leur voyage et font place à d'autres. Cette caravane, c'est la poste fédérale. Ces belles bêtes, au poil luisant, à la croupe élégante, aux reins souples, aux jambes fines et nerveuses, font le service entre la vallée inférieure et les hautes stations alpestres où le chemin de fer n'a pas encore pénétré. De robustes et beaux montagnards, portant l'uniforme des postiers fédéraux, les conduisent et assurent la sécurité des valeurs importantes qui leur sont confiées.

Regardons bien la chevauchée pittoresque qui descend en tintinabulant ; regardons-la ! elle va bientôt disparaître et tomber dans l'oubli, quand monteront, bondés de voyageurs, les wagons tirés par la locomotive haletante sur la ligne du chemin de fer projeté.

Une rude montée, après qu'on a trouvé les pittoresques chalets groupés de Eisten, amène le piéton quelque peu assoiffé à l'accueillante et propre auberge de Huteggen. Un peu plus haut la vallée s'ouvre et s'élargit ; Balen s'annonce avec l'étrange architecture de son église dont l'in-





A Saas-Grund.

térieur est décoré d'ornements moulés avec art et rehaussés de peintures s'accordant avec le style Louis XV du genre rococo.

Dans la vallée, grande animation : c'est la pleine fenaison ; la vie paraît intense et ardente. C'est ici qu'il faut s'arrêter pour observer tous ces gens qui vont et vien-

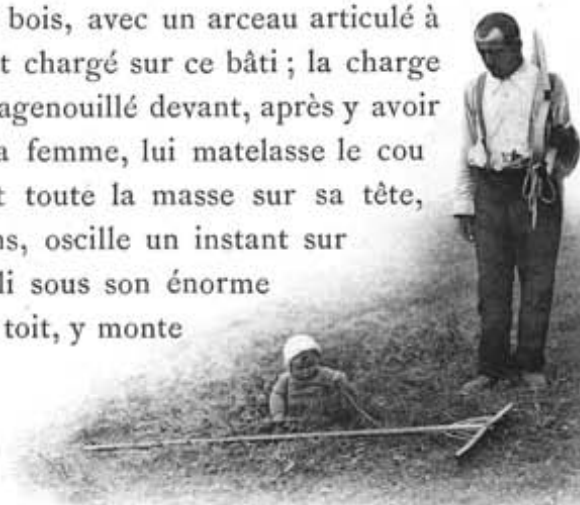
nent, empressés et actifs, ne perdant pas une minute, profitant de la clémence du ciel et des chauds rayons du soleil qui a mûri et séché leurs odorantes récoltes, pour les rentrer aux « raccards ».

Le torrent coule en murmurant sous l'arche du pont séculaire ; on entend le rythme des coups sonores de la massette du vieux villageois, martelant en cadence le tranchant de la faux sur la petite enclume d'acier. Sur la pente abrupte, hommes et femmes fauchent avec une égale ardeur.

Nous avons suivi avec attention une toute vieille femme, véritable fée Carabosse, pliée en deux, ratatinée, maniant sa courte faux avec une vigueur extraordinaire, après l'avoir aiguisée de la pierre du « covet » qui pend à sa taille ; elle fauche sans repos, comme un jeune, et, entre temps, tire d'une pipe de bois, serrée dans sa bouche édentée, des bouffées bleues avec une régularité parfaite.

Le foin est sec à point ; ici, pas de chars à échelles avec cheval attelé, pour charger et conduire à la grange. Tout se porte à dos d'homme ; le foin est amassé, formé en gros tas, serré, fortement lié dans un cadre rectangulaire en bois, avec un arceau articulé à l'un des bouts. Le foin est chargé sur ce bâti ; la charge liée est redressée, l'homme agenouillé devant, après y avoir

fait un trou pour la tête ; un aide, sa femme, lui matelasse le cou d'un épais collier de foin ; puis, ramenant toute la masse sur sa tête, il se redresse de même d'un rude coup de reins, oscille un instant sur ses jambes, prend son équilibre et part enseveli sous son énorme fardeau ; il se dirige vers le mazot ouvert sur le toit, y monte





Eglise de Balen.

caractère de grandeur, avec de beaux chalets séculaires à base maçonnée au crépi grisâtre et craquelé; les étages supérieurs, séparés les uns des autres par des frises et des moulures savantes, ont grand air; des escaliers de pierre y donnent accès, quelques-uns ont même des prétentions aristocratiques avec les armes du fondateur de l'immeuble sculptées en manière d'écus, au-dessus de l'huis, décoré lui-même de

par une échelle et le lance à l'intérieur. Ces charges dépassent parfois les cent kilos.

Toute cette activité est calme et méthodique; tout se fait sans bruit; aucun cri, aucun chant, à peine un sourire, mais un « Guete Tag » sentencieux au passant. Il semble que pour le plus petit, comme pour le plus âgé, le sentiment de la responsabilité et de la place qu'il tient dans la ruche où chacun doit travailler et lutter avec l'avare et âpre nature de ces hautes vallées, soit marqué au front par un trait sévère et profond.

Saas im Grund est la localité la plus importante de la vallée, avec une belle église ayant un porche à colonnade du type valaisan; on y trouve deux bons hôtels et un bureau de poste. Le village lui-même a un

sculptures ingénieuses et adroites. — On est toujours étonné, en entrant dans l'église de l'endroit comme en mainte autre du Valais, de l'élégance des lignes, des voûtes à coupes, en berceau ou à retombées gothiques, de la nef, du décor du maître-autel, de ceux des bas-côtés. L'architecture de ces autels, plus ou moins surchargés par la piété des fidèles, est sensiblement la même partout : grosses colonnes torsées de bois ou de marbre, espèce de Louis XIII, très typiques et si semblables qu'on pourrait croire qu'un même industriel entrepreneur-décorateur en a fait la fourniture et donné le modèle général, il y a quelque deux cents ans.

L'église de Saas im Grund est un beau spécimen de cet art pompeux ; les détails en sont intéressants à plus d'un titre, et un amateur aura du plaisir à regarder la grille du chœur, certaines parties de sculpture adroite autant que naïve des boiseries, mélange de l'art italien et de la mentalité du cru, du tronc, des bénitiers, des ex-voto, des vitraux.

De Saas im Grund deux chemins conduisent à Saas-Fee, tous deux également



Saas-Fee.

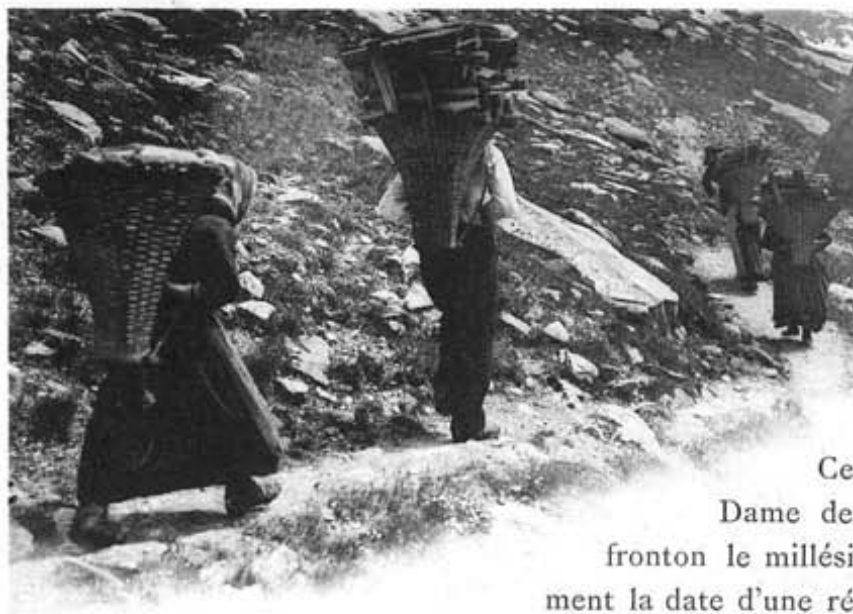


Weissmies.

pittoresques. L'un est le chemin muletier auquel on accède par un pont jeté sur la Viège. Il grimpe dans la forêt et facilement s'élève au-dessus de la vallée pour déboucher dans les prairies à quelques minutes du village. L'autre, plus poétique et à recommander, est celui du Rosaire. Sur les gradins de granit moussus, sous les retombées des branches de mélèzes verts, magnifiques avec leurs *pives* roses et brunes comme des sardoines ou des jaspes sculptés, une quinzaine de petits oratoires s'étagent jusqu'à la superbe chapelle de Notre-Dame des Marches, qui termine grandiosement ce chemin du Calvaire.

Chacun de ces oratoires est un savoureux monument dans le paysage avec sa toiture recouverte de plaques de schiste verdies de lichens, sa grande arcature ogivale au grillage en bois de mélèze roux, derrière lequel sont représentées sanglantes, réalistes et tragiquement naïves, les scènes du Golgotha.

La chapelle de Notre-Dame des Marches est elle-même un morceau de choix dans son cadre extraordinaire, soit qu'on monte de Saas im Grund, soit qu'on descende de Saas-Fee, par son escalier fait de dalles de granit, séparé du précipice par un garde-fou de bois équarri. De superbes mélèzes lui font ombrage et c'est au travers des dentelles de leurs branches échevelées qu'on voit la pyramide du Fletschhorn et



A Mattmark.

celle plus éblouissante du Weissmies. L'un de ces mélèzes est un spécimen magnifique de force et de beauté; à ses pieds, un banc rustique sur lequel se reposent les femmes qui viennent de la vallée.

Cette chapelle de Notre-Dame des Marches porte à son fronton le millésime de 1747, probablement la date d'une rénovation, car plusieurs parties sont antérieures, notamment le très remarquable autel de pierre jaune dans le chœur à

droite. Il serait facile d'en déterminer la fondation par une recherche d'archives; la très grande élégance de ses colonnes, de ses chapiteaux, de ses entablements savamment moulurés, l'ornementation de ses cartouches en font une œuvre inspirée ou contemporaine de la renaissance française du *xvi^e* siècle.

Notre-Dame des Marches est un lieu de pèlerinage. On s' imagine volontiers ce que doit être une procession défilant sous son portique, déroulant ses méandres sur la grande terrasse, sous les mélèzes, montant le grand escalier, avec les croix et les bannières, les femmes en jupons rouges, la tête couverte d'un voile blanc, les hommes vêtus de milaine claire et coiffés du feutre

mou, tous chantant sous la conduite du curé et du clergé en



Près d'Allmagel.





chasubles et surplis, arrivant au dernier palier et se profilant sur l'étincelant glacier de Fee, surmonté des Mischabel aux sommets orgueilleux. Les cloches sonnent à toute volée et les sons de l'orgue s'éteignent pendant qu'encore psalmodie la pieuse colonne.

Ici c'est Saas-Fee ! nous le traversons émerveillés... Mais un autre guide plus expérimenté que nous est chargé d'en faire les honneurs aux lecteurs des *Alpes Valaisannes*.

Pour nous, franchissant, sur un vieux pont de pierre, la Viège toute bouillonnante et chargée des sables du glacier au fond de l'abîme effrayant, nous filons sur Allmagel. Le chemin monte sur des dalles, devient très varié dans ses clairières, dans ses forêts, dans les échappées sur la vallée ; il passe bientôt auprès d'un petit « débit », café, chocolat, thé, d'où la vue s'étend superbe sur toute la vallée de Saas, mais aussi sur les massifs du Laquinhorn, du Fletschhorn, du Weissmies, du Portjengrat, sur les cols élevés du Zwischenbergen ; il redescend toujours pittoresque sous les mélèzes. Bientôt on domine Allmagel précédé d'un groupe de mazots et raccards des plus confits, des plus artistement ruinés, et solides quand même sous leur jus de sépia. Au-dessus, la superbe cascade d'Allmagel que nous irons voir de plus près.



Mais, hélas ! Allmagel se ressent déjà du passage du maçon piémontais qui, descendu par le col de Monte-Moro, passant par Mattmark, avec sa truelle, son mortier, sa détrempe et ses brosses, a pondu là d'horribles cubes à toiture de zinc, à crépi jaune d'œuf, à volets vert choléra ! Quelles horreurs, avec le clocher de son église neuve remplaçant la gracieuse toiture à boule qui avait cessé de plaire !

La bonne et robuste femme qui descend de Mattmark souriante, avenante, avec sa hotte lourdement chargée, veut bien poser devant l'appareil ; elle répond à l'invitation par un mouvement d'épaules qui signifie : « Si ça vous fait plaisir, faites seulement ! » Et pourtant ces femmes en général n'aiment pas le photographe et sa boîte ! Elles s'en méfient ; ce serait en vain que, dans la vallée de Bagnes ou dans le val d'Anniviers, on inviterait les jeunes à poser, et voici pourquoi. Des industriels sans



Lac de Mattmark.

scrupule faisaient naguère subir à leurs clichés des transformations peu convenables et les vendaient à des étrangers qui s'en montraient friands. Monseigneur l'évêque de Sion tonna du haut de la chaire et, sous les peines les plus graves en ce monde et dans l'autre, défendit aux femmes et filles de poser devant l'appareil de ces messieurs de la ville. De là un geste de la main qu'elles mettent sur leur figure en écartant les doigts quand elles soupçonnent le moindre codak braqué sur elles.

Dans plusieurs vallées du Valais, Binn, Ferret, Saas, les femmes fument la pipe et paraissent y trouver autant de saveur et de jouissance que leurs hommes ! Elles fument calmement, aussi bien au travail qu'au repos. Au premier abord, le fait paraît étrange. On s'y habitue cependant très bien, comme on s'habitue à la mode ou comme on la subit. On se dit : « C'est la mode !... drôle de mode !... ah ! ah ! quelle mode !... mais c'est la mode ! » Alors il n'y a pas à « repiper », et l'on regarde « piper » : c'est la mode !

Et maintenant en route pour l'Allmageleralp où nous coucherons.



Glacier de Fee vu de l'Egnerjoch.

En quittant le village, on trouve l'amorce du sentier dans un éboulis, grim pant raide, s'élevant rapidement au-dessus de la vallée toute parfumée de fenaison et animée des dernières marches et contre-marches des paysans portant leurs charges de foin sur la tête. Le soleil va bientôt disparaître derrière les Mischabel. Plus on s'élève, plus le coup d'œil est grandiose sur tous les sommets qui sortent à leur tour de l'horizon.

Au-dessus, gronde et mugit la superbe cascade d'Allmagel descendant fièrement du vallon supérieur. C'est une des plus belles qui se puissent voir dans les Alpes, par sa forme, par l'ordonnance de ses gradins, par sa position et, passez-moi le terme, par son allure distinguée. Elle est grande, forte, puissante, en même temps que légère dans ses masses d'eau follement échevelées. D'un bec herbeux, auquel aboutit une bifurcation du sentier, on peut la suivre dans ses transports et la voir dans toute sa majesté, en recevant les ondes de sa buée! Les rayons du soleil qui va disparaître traversent ses nappes, ses filets frangés de perles, ses gouttelettes, et la font ruisseler

de toutes les couleurs du prisme. C'est avec le paysage et l'heure un spectacle profondément impressionnant et qui retient sous un charme invincible.

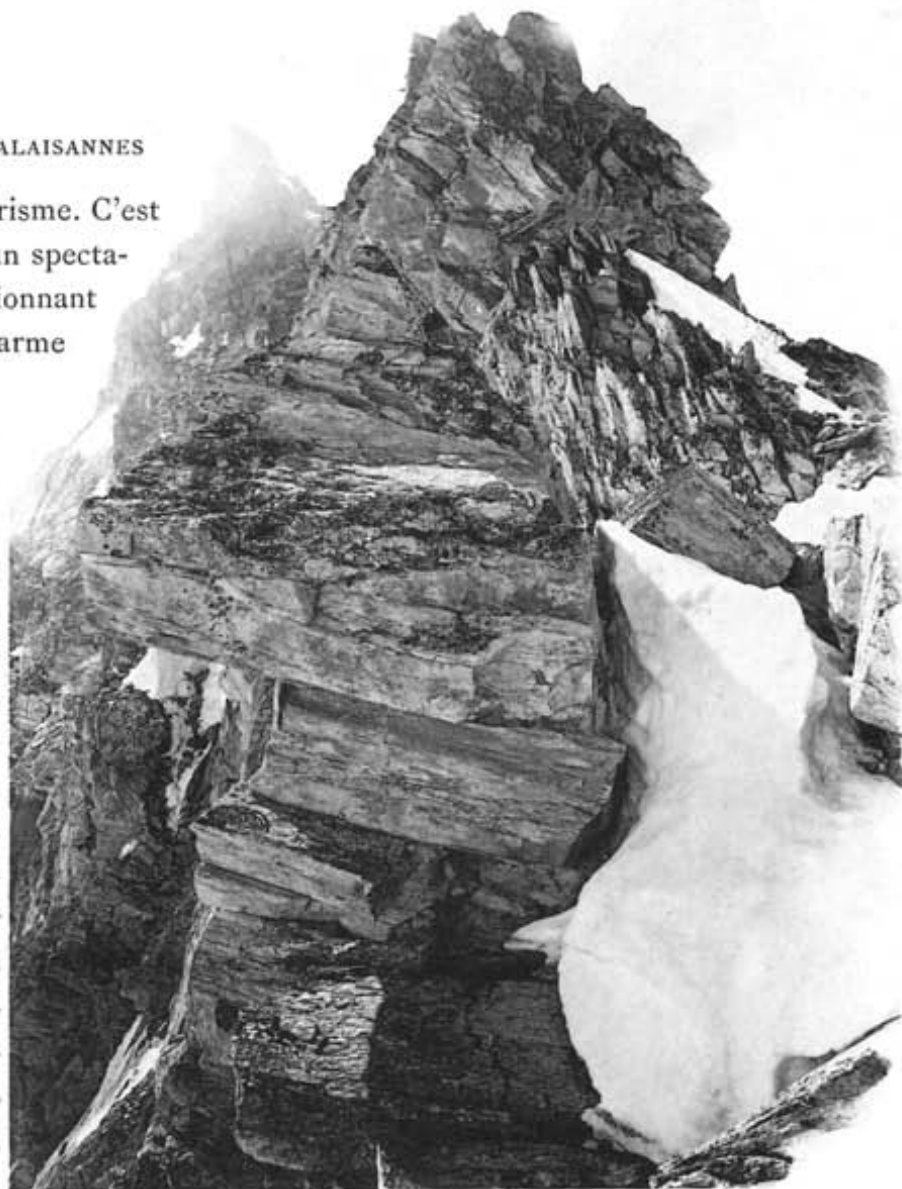
Le vent du glacier commence à faire sentir sa morsure; les derniers mélèzes sont dépassés; l'Alpe devient rude, solitaire; les éboulis se multiplient et le sentier a été frayé dans leurs masses branlantes. Le torrent chante plus durement; les grandes parois de l'Allmagelhorn s'assombrissent, le ciel devient noir et profond, les premières étoiles s'y piquent et scintillent, les glaciers du Son-nighorn reflètent en phosphorescence blafarde les derniers rayons épars qui vont se fondre dans la nuit

enveloppante. C'est anxieusement grave! le sentiment de la grande solitude est profond.

Tout à coup, dans cette solitude grise, apparaît tout blanc et tout neuf un petit hôtel, celui d'Allmageleralp, précédé de quelques chalets à chèvres et à moutons. La vie reprend ici accueillante et souriante sous la forme d'une jeune femme qui ouvre la porte, indique les chambres, met la nappe et bientôt va servir chaud et abondant.

Devant l'hôtel dominant le torrent, est un gros bloc descendu des contreforts du Weissmies, il y a des siècles. Il va servir d'autel pour sacrifier, alors que la nuit sera noire, au culte de la patrie. C'est aujourd'hui le premier août. Quatre Suisses isolés dans la grande Alpe ne sauraient l'oublier!

Pendant une demi-heure s'entassent fiévreusement sur le roc racines,



Arête du Portjengrat.



vieux troncs desséchés, planches et madriers, herbes sèches, mottes de gazon ; le tout est copieusement arrosé de pétrole ! A neuf heures, solennellement, quatre voix s'élèvent, celles de quatre citoyens libres de la libre Helvétie ; le *Cantique suisse* réveille les échos du vallon alors que la flamme pétille, monte, grimpe, se tord, siffle et s'élève immense et claire, léchant la nuit de ses longues langues rouges, illuminant l'hôtel et les rochers d'alentour. Le vent du glacier plonge et avive le brasier. O joie ! tout là-bas dans les profondeurs noires des ténèbres, un gros point brillant vient d'apparaître ! c'est un feu qui répond au nôtre, c'est celui du Platje. Des cœurs battent avec les nôtres ; ce feu nous réunit à tous ceux élevés sur les monts de la patrie et communiant dans une même pensée. Autour de la fournaise, deux jeunes hommes, grands, élancés, sautent, gambadent, l'un maniant une hache, frappant les tisons, l'autre avec un gourdin, tisonnant, redressant, attisant le foyer, faisant en silhouettes noires et rouges une ronde endiablée. Le porteur, rude montagnard de Saas-Fee, d'une voix formidable et gutturale, chante une espèce de mélodie avec des éclats et des notes d'un autre âge, celles que chantaient ses sauvages ancêtres sans doute ! C'était très grand dans sa rudesse. Pour lui comme pour nous c'est aujourd'hui le premier août.



Le Mont Rose vu du Zwischenbergpass.



Le Val Varia vu du Zwischenbergpass.

C'est à la fine pointe du jour qu'il faut quitter le gîte à ces hautes altitudes, si l'on veut jouir du grand spectacle du lever du soleil succédant à l'aurore qui a commencé à teinter d'un léger glaucis de laque carminée la fine pointe des plus hauts sommets ! Le temps qui s'écoule entre la gradation insensible mais progressive et féerique de la gamme des tons du rose au vif du rougeoiement intense, jusqu'à la pleine lumière du grand jour, n'est pas long ; il faut être debout en bonne posture !

On a souvent décrit en prose et en vers ce féerique tableau ! Les plumes les plus exercées ont essayé de rendre la magie du réveil de la nature radieuse à ces hauteurs où l'air est pur comme la lumière. Aucun n'a vraiment réussi à rendre la grandeur d'un lever ou d'un coucher de soleil dans les hautes Alpes, sur le bord du glacier, alors que le silence est absolu comme l'infini. L'alpiniste a vu cent fois ce spectacle dans sa carrière de montagnard ; c'est cependant toujours la première fois quand arrive la cent et unième ; petit, modeste, infime mirmidon, il regarde, se tait, admire et adore ; c'est au-dessus de lui !

Le chemin qui conduit au Zwischenbergpass est à peine tracé dans les gazons, puis dans les pentes schisteuses à dalles instables des roches éboulées ; bientôt on atteint les premiers névés. Les sommets du Mittelrück, du Sonnighorn, dominant le glacier de Rothplatz, s'ourlent de rose, tandis que leurs ombres portées sur les champs de neige en sont encore à la gamme des bleus.

Le Portjengrat profile ses dentelures déchiquetées et d'aspect instable, sur un ciel sans vapeurs; la pente glacée jusqu'au col est dure; la montée rude. C'est entre les contreforts du Portjengrat et les assises du Weissmies, le col de Zwischenbergpass, à 3300 mètres environ, qui donne accès dans le Val Varia, ou Valle Vaira en italien, ou Val Gondo en français, ou Zwischenbergenthal en allemand; on a le choix, et nous ne chicanons point, d'autant que nous sommes ici sur l'extrême frontière et que la crête sourcilleuse de tous ces sommets qui descendent sur la route du Simplon est italienne.

Le premier épaulement du Portjengrat se présente ici sur la droite, ruiné, caduc, branlant et bon à pousser de l'épaule sur le glacier de Gemeinalp en-dessous. A gauche, la longue échine rocheuse du Weissmies sortant du long névé qui rejoint dans le ciel, à plus de 4000 mètres, sa calotte éblouissante de blancheur. Une caravane en descend en « routschant », petites puces noires dans la crème fouettée.

Du col, deux passages donnent accès dans le Val Varia; l'un au pied du Portjengrat, varappeux, dégringolant, peu solide, raide comme une échelle debout; faisable à deux ou à trois, n'est pas à conseiller à plus nombreuse compagnie! L'autre, plus à gauche, à un quart d'heure de là, très facile, engageant, invitant aux glissades par son long névé descendant sur le glacier. C'est, nous l'avons dit, celui de Gemeinalp! Par une succession de névés sans crevasses, on arrive en « routschant », en glissant, en culbutant,

aux énormes éboulis de roches brisées, éclatées, entre lesquels bruissent et cascadenent les cent ruisselets, émissaires du glacier, qui vont former le Zwischenbergenbach et se jeter à Gondo dans la Divéria.



Au Val Varia.

Au pied de ces éboulis, dans la moraine grisâtre, le groupe d'une dizaine de chalets, ceux de Gemeinalp. Ils ont de la tournure et une architecture typique; bâti avec un certain goût, en pierres sèches, ils font corps avec le milieu ambiant et s'y incorporent de la façon la plus heureuse. Plusieurs possèdent un double escalier à palier donnant accès dans la chambre principale surélevée au-dessus des étables à porcs et moutons. Sur ces escaliers, des groupes savoureux de femmes et d'enfants qui fuient comme des sauvages à notre approche. Il faut toute la diplomatie persuasive d'un photographe habitué à toutes les roueries des arguments les plus sucrés et les plus sonnants, pour ramener sur la scène ces femmes, dont les vêtements ternis par l'usage, sous la pluie et le soleil, charment comme l'harmonie.

Plus bas, dans un chaos sauvage et peu rassurant, bas-fond humide et froid avec le torrent qui s'étale en nappe, des chalets de pierres sèches encore, bâtis adossés ou faisant corps avec les énormes blocs tombés des sommets voisins; puis, la vallée se resserre singulièrement de manière à former un V très fermé. Aussi les avalanches y sont-elles nombreuses; elles y ont laissé, particulièrement cette année, des traces violentes de leurs passages; elles en ont fait une région désolée. Dans le fond, les neiges se sont accumulées en amoncellements compacts de cinquante mètres d'épaisseur, obstruant le torrent, recouvrant son lit de glaces et de débris. Les eaux luttent, forcent, percent, vrillent, rongent, mordent et font leur trouée! Elles passent furieuses et victorieuses sous la voûte noire, reparaissent et recommencent plus loin, toujours mugissantes.

Un peu au-dessus du Zwischenbergen, sur la gauche, grimpe dans les mélèzes un petit sentier, la Furgge ou Furggeli, qui, très pittoresque, quelquefois raide et rocailleux, conduit au hameau d'Al Gabi.

Sur une terrasse se groupent la chapelle et le village de Zwischenbergen; la vallée jusqu'ici resserrée s'élargit; le sentier constamment domine et parfois surplombe le torrent; celui-ci prend des allures grandioses; une série de cuvettes étagées, fermées par des seuils ou barrages naturels, retiennent les eaux, comme dans de sombres et larges bassins; elles tournoient en érodant la roche, en la creusant en cavernes où les jeux de lumière les plus fantastiques luttent avec des ombres inquiétantes.

Descendant toujours, voici comme les débris d'une ruche abandonnée, les bâtiments des usines de l'entreprise financière malheureuse des mines d'or de Gondo, au titre pompeux et redondant de « Mines d'or de l'Helvétie! » D'énormes conduites pour les eaux, monstrueux reptiles de fonte boulonnée, montent dans les sapinières et les roches; des câbles de fil de fer gisent tordus et rouillés sur le sol; les bâtiments vitrés sont les bureaux, clos et silencieux: les bocards ou moulins à minerai s'éche-

lonnent sur les terrasses. C'est l'image de la ruine et de l'abandon, image misérable et sans poésie ; aucune âme n'erre par là, si ce n'est peut-être celle de quelque financier, aussi crédule qu'avide, sombré dans la téméraire entreprise.

Des gens cependant cherchent encore par là-haut sur la montagne dans les débris et meurent de misère sur un caillou portant le stigmatte minuscule d'un grain d'oxyde qui pourrait être de l'or.

Voici enfin les lacets, longs et interminables, traversant le torrent sur des pontets, pour arriver à Gondo, qui se découvre à vol d'oiseau tout au fond de son val resserré, avec sa tour carrée, sorte de grenier à blé, refuge pour les voyageurs, construit par Gaspard Stokkalper au XVII^e siècle, aujourd'hui hôtellerie d'aspect rébarbatif ! Le village, adossé à une haute paroi de rocher est peu avenant avec sa douane, ses douaniers, son relai de poste et ses auberges noires enfumées, son relent de cuisine à l'huile rance. C'est l'extrême frontière, peu prenante comme toute frontière, mais encore moins aujourd'hui sous la pluie qui commence à tomber drue et serrée.

C'est sept heures du soir, la nuit arrive ; nous venons de l'Allmageleralp, partis à cinq heures du matin ! Il pleut à verse ; eh ! certes, c'est très beau cette rincée, le



Gorges de Gondo.

long de cette route encaissée, bordant précipices et abîmes effroyables avec des morceaux de ciel noir, roulant des nuées noires entre les parois noires de noirs rochers suintant l'eau, ruisselants de cascades, se joignant à celles innombrables qui descendent torrentueuses et grondantes des alpages, tombant dans la Divéria. Eh ! oui, nous trouvons ça très beau, parce que nous sommes quatre amis, quatre alpinistes, quatre Suisses : deux jeunes respirant la vie de liberté par tous les pores de leurs corps endurcis par l'Alpe ; un autre, leur père, enthousiaste encore autant qu'artiste, et un doyen vivant de souvenirs, oubliant dans la chaude camaraderie que développe la vie commune de la montagne les soucis, les tracas, les mesquineries du trantran journalier de la ville.

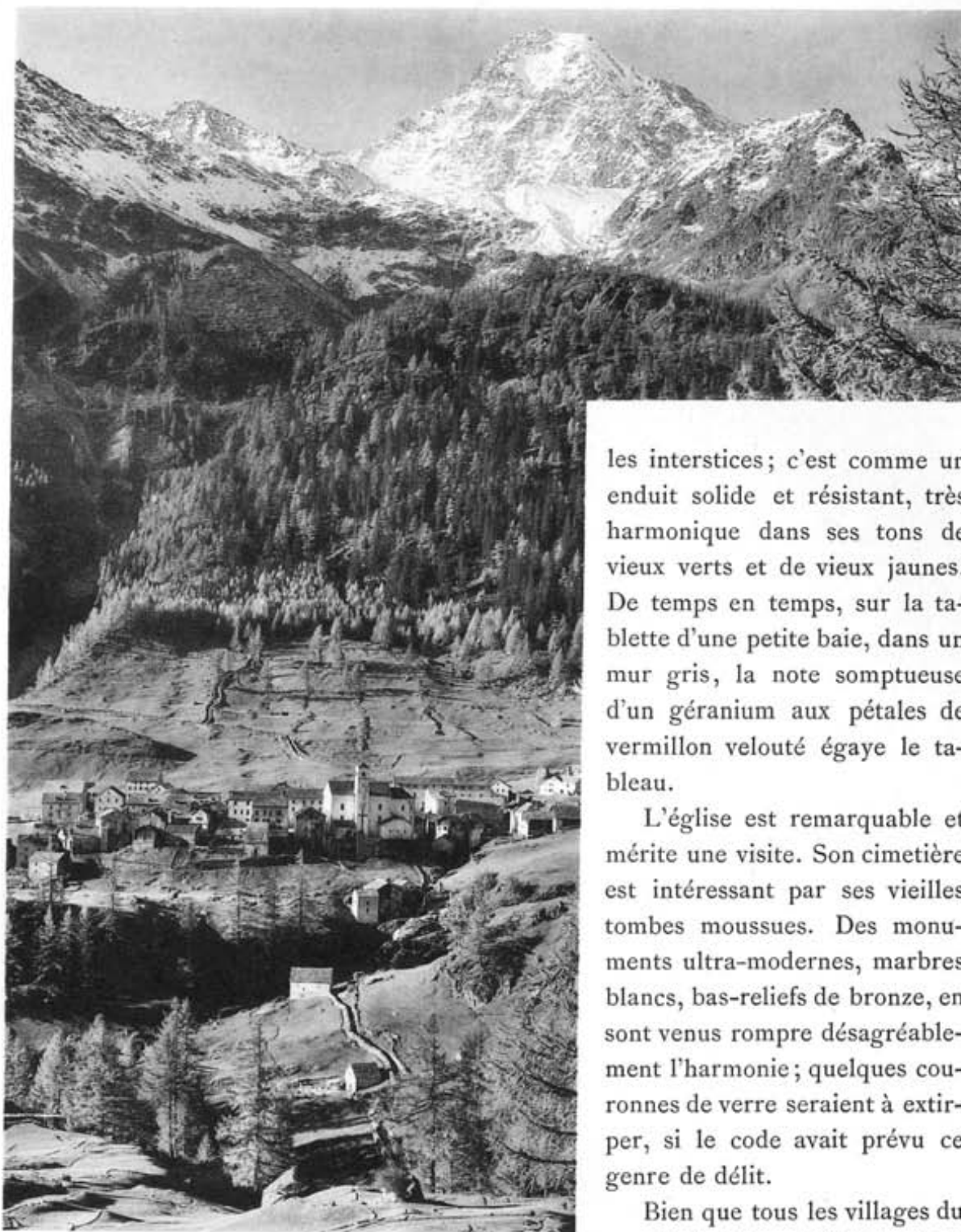
Eh ! oui, c'est très beau, ces gorges s'enveloppant de nuit sous l'averse, ces refuges construits dans le style officiel de l'Empire et dont chaque pierre parle du conquérant et de ses audacieux auxiliaires, savants ingénieurs, domptant le colosse et commandant à ses torrents.

Enveloppés dans nos pèlerines, le chapeau tiré sur les yeux, pliés contre la rafale, nous affrontons les éclairs précurseurs de l'orage ! Ça va ronfler !

Au hameau d'Al Gabi commencent les raccourcis conduisant à Simplon, en temps normal, en une petite heure ; à peine y sommes-nous engagés que toutes les écluses du ciel s'ouvrent ; l'orage se déchaîne. Le sentier, transformé en torrent, ne se révèle qu'à la lueur des éclairs ; la foudre éclate avec des crépitements d'artillerie formidable, des grondements sonores que répercutent les échos du Monte Leone. Plus un fil de sec ! Dans nos chaussures *ça jaffe* !

Voici Simplon, l'hôtel de la Poste ! La maisonnée qui nous accueille ouvre les chambres, chauffe les lits. On apporte des habits secs, masculins ou féminins, au choix, bas, caleçons, pantalons, vestons, couvertures ; le maître de céans est un géant, nous un gringalet ! Nos vêtements enlevés en tas ruissellent et tiennent le fil ; ils sont suspendus sous le vaste manteau de la cheminée. Tous nous font fête, jusqu'au superbe chien du Saint-Bernard qui va et vient, branlant le panache de sa grosse queue, fixant ses bons yeux roux, faisant les honneurs selon ses forces et ses moyens les plus caressants.

Le village de Simplon a ce matin, sous le ciel gris, une gamme de couleurs des plus reposantes, avec ses vieilles demeures moitié fermes, moitié maisons-fortes, parlant une langue qui rappelle celle du moyen âge ! murs épais, portes étroites et massives, petites fenêtres jumellées enfoncées dans une grande arcature romane, quelquefois sérieusement grillée ; les toits recouverts de larges dalles d'ardoise sont verdis par une végétation de lichens avec des saxifrages argentés qui poussent dans



Village de Simplon et le Fletschhorn.

les interstices; c'est comme un enduit solide et résistant, très harmonique dans ses tons de vieux verts et de vieux jaunes. De temps en temps, sur la tablette d'une petite baie, dans un mur gris, la note somptueuse d'un géranium aux pétales de vermillon velouté égaye le tableau.

L'église est remarquable et mérite une visite. Son cimetière est intéressant par ses vieilles tombes moussues. Des monuments ultra-modernes, marbres blancs, bas-reliefs de bronze, en sont venus rompre désagréablement l'harmonie; quelques couronnes de verre seraient à extirper, si le code avait prévu ce genre de délit.

Bien que tous les villages du massif de Brigue à Gondo aient singulièrement perdu de leur

activité et de leur animation depuis l'ouverture de la ligne et du tunnel du Simplon, ils sont encore vivants par le va-et-vient des voitures, de quelques automobiles, et par les voitures postales qui n'ont heureusement pas absolument abdiqué. Beaucoup qui ont passé par-dessous, veulent revenir par-dessus la montagne, attirés par la sauvage beauté des gorges de Gondo et par celle non moins grande de la route du col arrivant à l'hospice.

Tout en montant, nous passons devant le refuge n° 7, le dernier avant l'hospice. Bordant la route, des chalets, solides bâtisses de pierre et de bois, ont cette particularité d'être flanqués du côté de la montagne d'un espèce de redan, fortification robustement établie et séparée de la maison par une ruelle. La fonction de son éperon est de recevoir l'avalanche et de briser son effort en la divisant; la ruelle se remplit des débris de la masse, qui pourra recouvrir le chalet, mais non pas l'enlever d'un choc brutal et irrésistible. Cette précaution, née de l'expérience des montagnards sans cesse en lutte avec les forces de la nature, nous a paru judicieuse!

La route traverse les débris du formidable éboulement du glacier du Rossboden qui s'étend sur une longueur de six à sept kilomètres de son point de départ et s'étale sur la route sur une largeur de plus d'un kilomètre. La catastrophe eut lieu le 19 mars 1901. On en lira avec intérêt les causes et les détails en suivant la carte spéciale dans le *Dictionnaire géographique suisse* d'Attinger, à l'article « Rossbodengletscher. »

Cet éboulement est un des plus énormes qui se puissent voir en Suisse; avec une intensité poignante, il représente l'image de la ruine et de la désolation. Mais les années vont passer et continuer le travail de vie commencé au lendemain du désastre; un siècle, puis un autre siècle patineront ses roches; les mélèzes auront poussé dans les dédales de ses rocs, les mousses et les rhododendrons tapisseront son humus; les troupeaux avec leurs sonnaillles y chercheront leur pâture; les chèvres curieuses, du haut d'un bloc, regarderont venir, tandis que les bergers, vers la fin du jour, y lanceront les notes de leur jodel alpestre. La nature reprend toujours ses droits!

C'est le col! Au fond, en dessous de la route, l'ancien hospice des Stockalper, solide, massif, avec sa tournure de forteresse, surmonté de son clocheton, au milieu des gras pâturages et dominant les grands et longs bâtiments d'une installation agricole moderne.

Le coup d'œil est féerique, bien que pour le moment le site soit plafonné d'un épais brouillard; mais la couleur est opulente! les verts extraordinairement variés des herbes, des arbrisseaux, des arbres, des roches recouvertes de lichens, verts inimitables dans leur extrême et harmonique douceur, fondus, amalgamés grâce à la



Lac d'Hopschen et le Fletschhorn.



Hospice du Simplon.

lumière tamisée par l'immense vélum de soie tendu sur la scène ! des déchirures où passe un rayon donnent dans la symphonie des accents inattendus ! Là-dedans piquez des rhododendrons rouges comme du corail, des asters bleus, des arnicas d'or jaune, et jouissez de cette fête de la couleur de tous vos yeux et de toute votre âme.

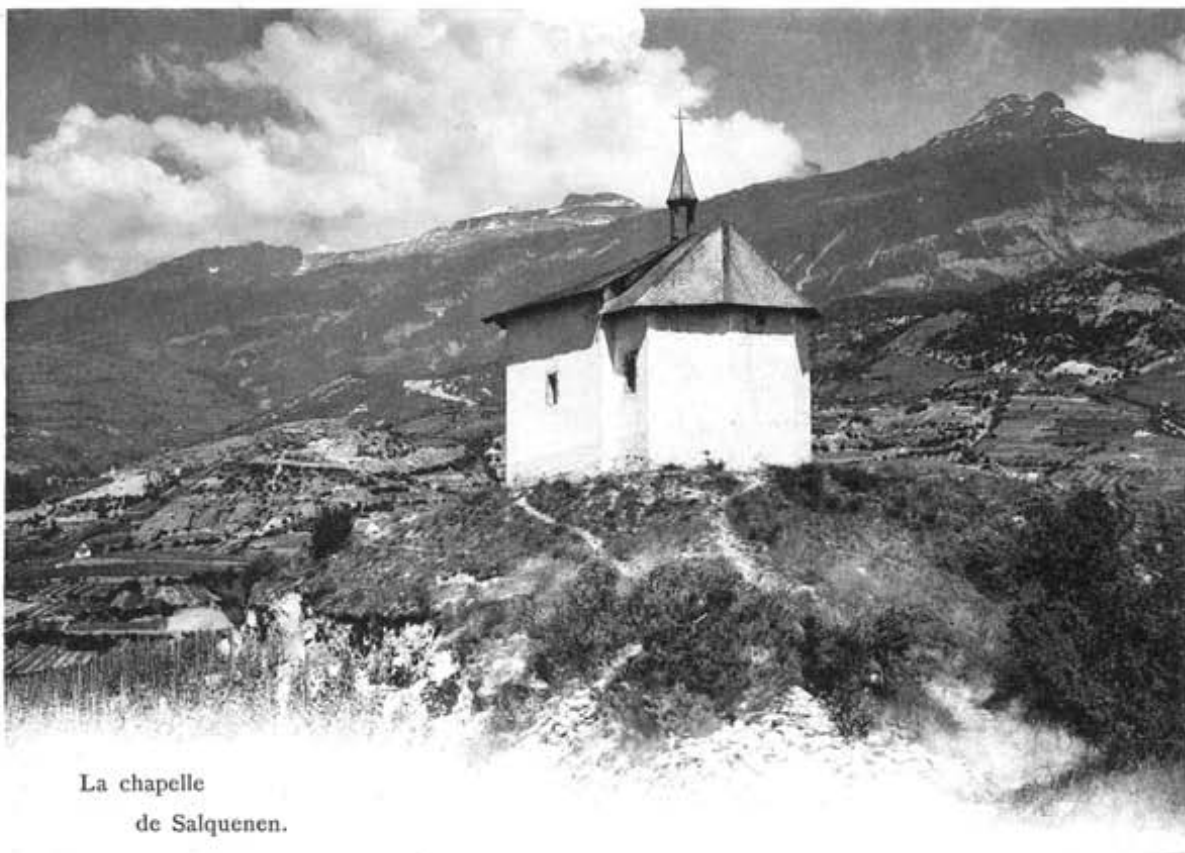
La pluie recommence ici, diluvienne. Les nuées courent échevelées, se déchirant aux pointes et léchant les glaciers. Le Monte Leone, le Weissmies, apparaissent fantastiques en des visions fugitives. L'hospice, au bord de la route, appelle le voyageur attristé et transi.

Les pères vénérables ont répondu à notre coup de cloche ; ils ont ouvert la porte de l'hospitalière et séculaire demeure, et ont serré notre main. Ils nous ont invités à leur table simplement et abondamment servie.

Qu'il ferait bon rester dans cette confortable thébaïde ! Cependant le temps semble dérangé pour plusieurs jours... Nous hésitons un instant, mais la poste est là qui repart tout à l'heure. « Messieurs, nous dit le bon père, qui est en même temps télégraphiste et employé postal, il y a des places libres, les voulez-vous ? » Et nous voilà décidés, remettant au prochain numéro la suite que nous entrevoyons remplie de soleil rosissant l'Alpe à l'aurore, la rougeoyant au couchant, dans le beau ciel de notre belle Suisse.



GEORGES HANTZ.



La chapelle
de Salquenen.

VIII

ENTRE LA LIÈNE ET LA LONZA

Sierre et Loèche-les-Bains.

Je dois avouer, en commençant d'écrire ce chapitre, que j'éprouve quelque scrupule et quelque embarras. Comment décrire, en un espace relativement restreint, une contrée aussi diverse que celle dont je suis chargé d'entretenir les lecteurs des *Alpes valaisannes*, sans risquer d'emprunter la forme et l'allure d'un guide officiel ou d'une monographie de commande ? Comment donner des appréciations personnelles, énumérer des considérations intimes, sans être menacé de froisser une population laborieuse et intelligente, quand on est adversaire déclaré et irréductible des progrès industriels et de l'invasion étrangère dans les vallées alpestres, et qu'on doit précisément traiter d'une contrée où fleurit l'industrie et où les étrangers viennent de plus en plus nombreux ?...

Cependant, j'ai été séduit, dès l'abord, par ce joli sujet ; j'aime infiniment Sierre,

la riche et riante contrée des beaux vignobles et des beaux fruits, et Loèche, le sauvage refuge des arthritiques, des rhumatisants et des eczémateux, et tous ces jolis villages étagés sur les pentes boisées, ces villages pittoresques aux mazots brunis, aux vieux clochers curieux, aux entours ensoleillés. J'ai été d'emblée séduit, sans songer aux devoirs d'exactitude et de documentation qu'impose un tel sujet.... Et maintenant, à l'heure de la réalisation, je deviens hésitant; j'ai peur d'être par trop absolu en mes idées plus ou moins réactionnaires, et cela surtout en considérant que la région de Sierre a réalisé d'immenses progrès industriels en ces dernières années, et qu'à l'extrême limite orientale du terrain assigné à mon travail se trouve le tunnel du Lötschberg, une de ces mutilations alpestres, —

pourtant commode et de bon rapport — que par une singulière ironie on range dans les travaux d'art !

Que ferai-je donc de mes idées en vous parlant de ce joli Sierre, qui est si proche des usines de Chippis, de ces sanatoria, des stations d'hiver et d'été installées sur les pentes du Mont Bonvin, de Loèche-les-Bains, qui étaye sa fortune sur ses eaux thermales ? Et pourtant, malgré tout cela, je vais essayer, en quelques notes brèves, sinon de décrire avec exactitude, du moins d'esquisser à grands traits la physionomie de ce pays charmant et divers. Je réclame, à l'avance, toute l'indulgence de mes lecteurs !

Sierre devient une cité importante; elle est visitée par les étrangers et considérée comme une station climati-



Vieille maison à Sierre.

que excellente. Il y pleut rarement; les brouillards y sont presque inconnus; toutes les collines qui l'entourent étalent une luxuriante végétation coupée de mazots, de ruines, de clochers menus, qui charment le cœur et les yeux. Ce n'est pas une cité imposante; c'est une bourgade gracieuse et ancienne qui ne perd pas son cachet semi-rustique, semicitadin, et qui résiste, autant que possible, à l'invasion du neuf, grâce à sa situation pittoresque et aux vignobles circonvoisins.

Le long de la rue principale, se dressent les façades curieuses de quelques maisons antiques, demeures intactes et un peu délabrées de vieilles familles dont les descendants ont évité, avec un soin pieux, les moindres réparations. Un vieux château, modernisé, hélas! par une restauration mal comprise, ajoute à cette petite ville le charme qui se dégage des souvenirs historiques, et la belle église paroissiale où se presse une foule pieuse et bigarrée, le dimanche, aux offices, témoigne des antiques vertus de cette population intéressante qui cherche le progrès sans perdre rien de ses bonnes et sages traditions.

Tout, dans ce bourg, respire le calme bonheur et la prospérité; il semble que la fécondité des collines avoisinantes ait imprimé son sceau sur les plus humbles façades, dans les moindres jardinets, dans les cours les plus retirées. Partout, ou presque partout, de la vigne encadre les fenêtres aux volets clairs, mettant une note gaie sur les murs blanchis à la chaux ou sur les pierres grises des façades vétustes; il y a des fleurs, il y a de la vie, comme il y a du soleil et du beau temps, en cette contrée privilégiée! Et puis, les habitants sont agréables; ils sont gais et bons, simples de mœurs; ils ont conservé leurs coutumes, leurs habitudes modestes, leurs vieilles



La Tour de Goubin à Sierre.

croyances, malgré le luxe des étrangers, des curistes cosmopolites qu'ils côtoient journellement.

Sans doute, il faut bien que tout progresse ; l'industrie a amené une foule d'ouvriers ; les hôtels confortables, — et, Dieu merci ! pas trop irrespectueux du paysage — font venir une quantité de voyageurs de toutes nationalités ; et l'on songe à construire de façon plus moderne, on s'ingénie à donner le maximum de confort à ceux qui viennent, pour en retirer, comme il sied, le plus possible d'avantages. Aussi bien, les nouvelles maisons, dans leur généralité, forment-elles avec les vieilles demeures du pays un contraste frappant, qui n'est pas, à mon avis, à la gloire des constructeurs du temps présent.... Mais cela n'empêche pas que Sierre soit un bourg délicieux et poétique, qui plaît et où l'on se plaît et où l'on aime à revenir.

Et puis, que les environs en sont charmants ! A Sierre, la vallée du Rhône n'est point très large, mais elle se hérissé de collines mi-rocheuses, mi-gazonnées, toutes différentes et toutes curieuses. C'est Géronde qui dresse ses hautes falaises au nord du Rhône, dominant deux lacs minuscules, perles bleues dans l'écrin clair des vignes, Géronde, avec son ancien monastère transformé aujourd'hui en un prospère institut de sourds-muets, Géronde avec ses ruines où passent les plus lointains souvenirs historiques et dont je voudrais bien pouvoir vous conter la sombre légende, si j'en avais la place. Et c'est aussi le joli mamelon où se dresse la tour de Goubin, un mamelon couvert de frais vignobles et de beaux arbres, une tour antique surmontée d'un toit plus récent qui la défigure.

Sur une autre colline, au sud du bourg, on voit encore les ruines du château épiscopal du Vieux-Sierre, autour duquel se groupait l'ancienne cité et qui fut détruit au XV^e siècle, alors que les patriotes valaisans élevèrent la célèbre *mazze* et se révoltèrent contre leur seigneur Guischard de Rarogne.

Et toutes ces collines sont couvertes et entourées de vignes aux murs bas, de prairies luxuriantes, d'arbres touffus ; au printemps, c'est un immense bouquet de fleurs gaies, et, en été, un déluge de verdure ! Vers le nord, la montagne s'élève en pente douce, coupée de forêts splendides, égayée par les clochers lointains, les maisonnettes brunes ou les gras pâturages.

Ce sont des villages délicieux que tous ces hameaux montagnards ! Voici Muraz, caché dans les vergers et les vignes, poétique à souhait dans ce cadre vert, avec sa vieille chapelle et ses mazots pittoresques habités seulement au temps des travaux vignerons par les Anniviards et abandonnés le reste de l'année. Voici Venthône, la perle de la contrée, assis sur son petit plateau clair, au milieu des pâturages plantés d'arbres, avec sa belle église et son ancien château ; et Randogne, qui s'étend en



Vue sur Sierre et l'entrée du Val d'Anniviers.

grimpant bien haut le long des pentes du Mont Bonvin. Et c'est encore Montana, un joli village que menace l'industrie hôtelière, un village coquet, tout proche des hôtels de Crans (Luftcurort, English spoken, et réclame américaine!), où les sportsmen cosmopolites viennent de plus en plus nombreux et qui sont devenus une station à la mode, grâce à leur situation splendide. Je passe, car j'ai peur d'en trop dire! et je me contente de signaler simplement le sanatorium de Beauregard et le sanatorium populaire genevois de Clairmont, sur la route de Randogne à Montana, dans un site merveilleux, abrité par les contreforts du Wildstrubel.

Non loin de l'hôtel de Crans, cinq petits lacs, — qu'on appelle, assez improprement, les étangs de Lens — reflètent dans leurs eaux sombres les belles forêts qui les entourent; ce sont de ravissants lacs de montagne qui, dans leurs bassins verdoyants, sont exquisement poétiques.

Lens est un grand et important village, qui donne son nom à une populeuse commune tout entière située sur un plateau très bien exposé et merveilleusement fertile. Et, disséminées sur ce plateau ou dans son voisinage, parmi les vignes et les beaux champs, il y a les exquises agglomérations de mazots de Corin, Condemine, Cher-

mignon et tant d'autres, qui dépendent de la paroisse de Lens, dont la vaste église est bien faite pour contenir la foule pieuse des habitants de ces hameaux.

Si je ne craignais d'être trop long et de redire ce que mes collègues vous diront sans doute à propos d'autres contrées du Valais, je vous décrirais les *bisses* pittoresques qui alimentent le plateau de Lens. Puisant leur eau à la Liène ou à son affluent, le Dersence, tout en haut dans la montagne, ces canaux suivent de vertigineux chemins le long des parois à pic qui dominent le cours de la rivière, puis ils se déploient dans les prairies du territoire de Lens, y amenant la fraîcheur et la fertilité.

Au nord de Sierre, la partie de la montagne qui appartient au Valais n'est guère formée que des grands contreforts du Wildstrubel ; sommets rocheux qui dominent le Rawyl ou le glacier de la Plaine-Morte, et dont la vue, très belle, parfois, dans la direction du sud, est plus ou moins limitée, du côté du nord, par les hautes sommités de la chaîne bernoise. Cependant, le Rohrbachstein (2953 m.), que l'on gravit facilement du Rawyl en deux ou trois heures et en une heure de la cabane du Wildstrubel sur le glacier de la Plaine-Morte, offre un panorama magnifique et digne d'intérêt. Le Mont Bonvin (3000 m.), dont le sommet n'est qu'une arête rocheuse, tandis que ses flancs boisés et tapissés de prairies sont d'une rare fécondité, est aussi un magnifique belvédère d'où l'on découvre toutes les Alpes valaisannes. L'ascension en est aisée ; de Montana, on y monte en quatre heures environ, et, sans être une excursion remarquable, cette promenade dans la montagne est pleine d'attrait. De ce sommet, on atteint sans peine le grand glacier de la Plaine-Morte, au pied du Wildstrubel.

Au sud de la Plaine-Morte, il y a encore toute une série de sommités en général d'accès facile : le Schneehorn (3185 m.), le Rothhorn (3115 m.), le Daubenhorn (2981 m.), etc.



L'étang de Lens.

Enfin, deux passages sans grandes difficultés permettent d'atteindre la Gemmi depuis la Plaine-Morte. L'un, le Laem-mernjoch, qui s'ouvre entre le point



Près de Montana.

culminant du Wildstrubel et le Schneehorn, offre beaucoup d'intérêt : l'autre, non moins facile, le Schneejoch, entre le Schneehorn et le Rothhorn, permet d'arriver à la Gemmi en cinq à six heures de Montana.

Nous voici au sommet de la Gemmi. Il me semble superflu de décrire ce site dont on parle depuis des siècles et dont les « guides » donnent de copieuses descriptions. C'est un merveilleux passage alpestre, dont la poésie sauvage a été maintes fois chantée. Du point culminant, où se trouve le petit hôtel Wildstrubel, on jouit d'une vue splendide sur les Alpes valaisannes. A l'est de la Gemmi, se dressent les imposants sommets de l'Altels, du Balmhorn et du Rinderhorn. L'ascension de ces trois sommets se fait généralement à partir de Schwarenbach, du côté bernois, mais le Balmhorn peut être conquis en partant de Loèche-les-Bains et en passant par les chalets de la Fluhalp, au pied du Rinderhorn, puis en rejoignant le chemin habituel sur l'arête du Zagengrat.

De la Gemmi, le chemin descend vers Loèche-les-Bains en zigzaguant dans une paroi abrupte, traversant une gorge sauvage, puis débouchant, après avoir serpenté le long de pentes couvertes d'éboulis, dans les belles prai-



Près de Montana.

ries verdoyantes qui environnent le village. — Les Bains de Loèche jouissent d'une antique célébrité. Les découvertes récentes qu'on y a faites de monnaies et de médailles de l'époque romaine permettent de croire que les sources thermales n'étaient pas inconnues dans ces temps reculés de l'histoire, et, si peut-être elles ont été oubliées au temps des grandes invasions, des documents sérieux en font mention vers le ^{xii}^e siècle. Depuis ce temps-là, les égotants les connaissent bien et viennent à



Rinderhorn vu de la Gemmi.

Loèche chercher l'apaisement de leurs maux. Je n'ai point ici à vous entretenir des propriétés curatives de ces sources abondantes et nombreuses qui sont disséminées un peu partout dans le village ; tout le monde les connaît, — du moins de nom — et les guides officiels et les prospectus de tous genres, qu'on ne néglige pas de publier, donnent à qui veut des renseignements détaillés et complets sur les eaux et sur les hôtels de l'endroit.

A part les hôtels et les pensions, — qui sont en nombre respectable, comme bien vous pouvez penser, — le village de Loèche-les-Bains se réduit à une modeste agglomération de chalets. La plupart de ces habitations rustiques sont en bois, et cette particularité ajoute au charme que donne à ce village le site merveilleux dans lequel il se niche. C'est une riante vallée alpestre où beaux hôtels et pauvres maisonnettes se disséminent dans un cadre de riches prairies que bordent d'immenses parois rocheuses. Il semble que ce vallon soit perdu dans quelque immense cratère et qu'il soit impossible d'en sortir. Cependant nous avons vu, au nord, la route de la Gemmi ; et les baigneurs trouvent une quantité d'excursions à faire, qui sont toutes pleines d'attraits.

Je cite pêle-mêle, car l'espace me manque pour en parler de façon plus complète, la brève et facile ascension du Torrenthorn

(3003 m.), qui est un merveilleux belvédère, la curieuse grimpée au village d'Arbinon (ou Albinen), par les vertigineuses échelles de bois placées dans le rocher à pic,



Route de la Gemmi et Loèche-les-Bains.



Loèche-la-Ville.

une visite à la belle cascade de la Dala, et tant de courses aux alpages qui dominent cette station privilégiée : les Alpes de Majing et de Feuillerette, la Fluhalp, le Galmhorn, etc.

Loèche-les-Bains est avant tout et par sa nature même, comme je vous l'ai dit, une station d'étrangers, et pourtant cette station d'étrangers possède une qualité à tout le moins originale et rare en Suisse : celle de ne pas être une station de chemin de fer ! Conservera-t-elle longtemps cette qualité ? J'ai grand'peur du contraire ; mais à l'heure où j'écris ces lignes, Loèche n'est relié à

la grande voie ferrée du Simplon que par une route postale. Et cette route, le long de la Dala qui court dans une gorge superbe, est vraiment charmante, d'autant plus que cette vallée profonde n'est point troublée par le strident sifflet des locomotives.

Au milieu de cette vallée, sur un plateau vert, est sis le joli village d'Inden, où la route se bifurque en deux directions : l'une d'un haut pittoresque, allant à l'ouest

par Varone à Salquenen et à Sierre, l'autre longeant toujours la Dala jusqu'à Loèche-la-Ville.

Loèche-la-Ville, ou Loèche-Bourg, n'est pas une grande cité. Il y a là un peu plus d'un millier d'habitants qui s'adonnent, pour la plupart, aux travaux de la vigne ou aux travaux des champs. La bourgade est entourée d'arbres touffus et de riches vignobles et, comme elle a gardé quelques vestiges de ses anciennes fortifications, elle ressemblerait fort, avec son aspect antique et son cadre vert, à quelque cité provençale, n'étaient les hautes parois rocheuses qui la dominant. Il y a, du reste, dans ce bourg minuscule, quelques anciennes maisons seigneuriales d'aspect très pittoresque et d'architecture remarquable, qui ajoutent au charme curieux que lui donnent ses tours et ses débris de murs crénelés.

Me voici bien près de dépasser l'étroit espace qui m'a été assigné, et je n'ai rien dit encore de la vallée de la Lonza, dont le nom propre et barbare est Lötschen-thal. C'est une vallée pittoresque, — mon collègue, M. Gallet, la décrira du reste plus loin, — qui descend vers le Rhône des hauteurs glacées de la Lötschenlücke, creusée par l'impétueux courant de la Lonza, et dont la partie inférieure est aujourd'hui défigurée par la voie ferrée nouvelle conduisant de Brigue au tunnel du Lötschberg. A peu près au milieu de la vallée, se niche le joli village de Ferden, à l'issue d'une gorge profonde dans laquelle la Lonza se fraie un chemin jusqu'au Rhône, non sans avoir servi, — hélas ! — à alimenter deux stations de force motrice qui, pour



Vieille tour sur la Dala
près Loèche-la-Ville.



Vue sur Varone et la vallée du Rhône.

être d'excellent rendement, n'en sont pas moins une atteinte déplorable au paysage sauvage !

Mais je m'en voudrais de laisser mes lecteurs sur l'impression fâcheuse de cette voie ferrée et de ces usines dans un beau paysage de montagne. Entre la Liène et la Lonza, il y a tant de sites enchanteurs, tant de vieilles maisons, tant de points de vue admirables qu'on y peut aisément oublier les cheminées des fabriques, les sifflets des locomotives ou les costumes bizarres des touristes cosmopolites, et que, même les plus fervents et les plus enracinés des amateurs de paysages vierges y trouvent encore amplement leur compte.

AUGUSTE SCHORDERET.



Weissenried.

IX

LÖTSCHENTHAL ET CONCORDIA

Beaucoup d'alpinistes se plaignent, depuis longtemps, que nos plus belles stations sont envahies par une foule trop bruyante, qu'elles sont gâtées par une surabondance de chemins de fer, par de luxueux hôtels-palaces ; en un mot, que la vie mondaine y est en désaccord avec la sévérité et la pureté du paysage.

Les plaintes de ces touristes sont sans doute fondées en une certaine mesure ; cependant il existe encore à leur usage, dans notre petite Suisse, des coins peu visités, quelques oasis ravissantes, où la nature n'a subi aucune profanation, où ils peuvent trouver la tranquillité, la liberté qu'ils recherchent par-dessus tout.

L'un de ces vallons retirés, à l'abri, jusqu'ici, du grand flot des touristes, est la vallée de Lötschen ou Lötschenthal. En Valais, c'est la seule de quelque importance située sur la rive droite du Rhône. Les habitants y sont demeurés frustes, délicieusement naïfs ; ils n'ont pas subi de contact pernicieux, enfermés qu'ils sont entre de

formidables chaînes de montagnes. Leur existence, le nom même de leur pays ont longtemps passé presque inaperçus de la gent touristique.

Il semblait qu'il en dût être ainsi longtemps encore, lorsqu'un événement considérable est venu modifier les choses, donnant, en un clin d'œil, un éclat mondial à ce modeste nom de Lötschen. Je veux parler du percement du Lötschberg, aujourd'hui un fait accompli. Heureusement pour la beauté du pays, il ne débouche pas au milieu de la partie riante de la vallée, mais bien à son extrémité inférieure, où la gorge sauvage se resserre et où le passage est rude, désolé. Il faut, de l'entrée du tunnel, monter encore un gradin suffisamment élevé, avant d'atteindre le premier village du Lötschenthal. Toutefois, il est hors de doute qu'une fois la ligne achevée, la vallée de Lötschen perdra de son caractère austère. La proximité immédiate d'une grande voie internationale amènera des touristes en grand nombre et la rusticité si complète de ce coin de pays aura vécu.

D'ailleurs n'exagérons rien, on ne pourra jamais enlever au Lötschenthal sa vue harmonieuse, ni ses sommets neigeux, ni sa rivière bondissante. La ligne du Gothard n'a pas anéanti les beautés de la Göscheneralp, ni celles des petites vallées voisines.

Cependant, que ceux qui désirent profiter encore de la vallée du Lötschen dans tout son charme discret et primitif se hâtent d'y porter leurs pas, avant qu'un projet de chemin de fer, reliant la vallée à Goppenstein, ne devienne une réalité. Jusqu'ici les changements qui se sont opérés peuvent être considérés comme quantité négligeable. Ils se bornent à l'érection d'un hôtel à Kippel, d'un autre, plus modeste, à Fafleralp, à l'établissement récent du téléphone, un progrès sans doute et cependant notre œil en a ressenti une impression désagréable.

Il y a quelque vingt ans que nous avons pénétré, pour la première fois, dans le val, alors si bien caché et si mystérieux. Sa poésie intense nous avait si bien saisi que dès lors nous y sommes retourné à maintes reprises, explorant la plupart des montagnes qui l'enserrent de toutes parts.

Les alpinistes préfèrent pénétrer dans la vallée en traversant des cols. C'est ainsi que l'on y accède de la vallée de Lauterbrunnen par le Petersgrat, de Kandersteg par le Lötschenpass, de Loèche-les-Bains par la Gitzifurgge ou par le Torrenthorn et le Restipass combinés, de Viège par le Baltschiederthal. Mais la manière usuelle, la plus commode, c'est de monter en quatre heures par le chemin muletier raboteux, ardu qui part de Gampel, station de la ligne du Simplon.

Jetons, en passant, un coup d'œil aux grandes usines de la société « La Lonza », et engageons-nous résolument dans le val sauvage, au fond duquel bouillonne la rivière. Voici bientôt les baraquements des ouvriers occupés au percement du tunnel,



La vallée de Lötschen en hiver.

qui vont s'étagant graduellement jusqu'à Goppenstein. C'est là que se trouve l'ouverture sud du tunnel, c'est là qu'aboutit la voie de service ; c'est la ville improvisée où grouille toute une population étrangère et multicolore. Des scènes pittoresques alternent avec des expressions sinistres ; des machines sifflent et grincent, un vague sentiment d'anxiété vous saisit quand on songe, en particulier, aux dangers auxquels ce monde est exposé, celui des terribles avalanches qui, en hiver, ont déjà fait tant de victimes. Hâtons-nous de quitter ce lieu encaissé et sinistre, pour trouver la paix de la montagne. Quelques minutes y suffisent ; la forêt se fait silencieuse et la Lonza, jalouse de ses rives encore vierges, roule avec plus d'aisance ses flots tumultueux.

Soudain, après quelques circuits du chemin, un éblouissement ; c'est la vallée de Lötschen dans toute sa merveilleuse beauté. L'œil perçoit tour à tour, avec ravissement, les villages qui s'égrènent au loin, chalets noircis se serrant autour d'une église blanche, les pentes rapides couvertes de champs jaunissants ou de forêts séculaires, et tout au fond, fermant le tableau, le croissant de neige immaculée de la Lötschen-

lücke. Cette faucille blanche, s'enlevant dans le ciel bleu, prête au pays une bonne partie de sa parfaite harmonie. Que de beauté calme et charmante dans cette vision du Lötschenthal ! Aucun touriste ne peut y rester insensible, surtout s'il pénètre dans cette région par un beau soir d'été.

Nous avançons dans la vallée et nous traversons ces villages agrestes, délicieusement vieux, qui se nomment Ferden, Kippel, Wyler, Ried, Blatten. Autant de joyaux pour l'archéologue et le peintre, à l'exception peut-être de Wyler, dont un récent incendie a occasionné une reconstruction entachée de quelques hérésies, sous la forme de toits en tôle gondolée.

Vêtus de costumes sombres, l'air grave et doux, les habitants nous saluent avec politesse et cordialité. Ils entassent du foin sec, tout crépitant, sous les toits des chalets bruns. L'air est imprégné de cette capiteuse odeur de fenaïson, des myriades de petits papillons s'ébattent dans l'air tiède, des sauterelles aux ailes rouges nous précèdent sur le chemin. Celui-ci, rocailleux, malaisé, passe de temps en temps auprès de petits oratoires tout entourés de bleuets, de campanules blanches, d'opulents épilobes. On ne saurait en vérité trouver au Valais pays plus savoureux, plus idéal.

Arrivés à Ried, nous descendons au petit hôtel du « Nesthorn », fruste mais bon, où s'abritèrent, vingt-cinq ans durant, les premiers alpinistes et géologues qui firent la conquête des montagnes de cette contrée isolée et si peu connue. Dans le livre des étrangers, première série, se trouvent les autographes et les notices orographiques d'une bonne partie des pionniers de l'alpinisme.

Mais la nuit est venue, un calme infini envahit la vallée ; seul le grand bruit de la



A Kippel.

Lonza demeure. Rentrons dans nos chambrettes boisées, où nous passerons une nuit tranquille. Le lendemain, de bonne heure, allons vite étudier la contrée que déjà nous aimons. Il sera bon, en guise d'entraînement, avant d'aborder l'escalade proprement dite, de visiter les alpages voisins.

Nos premiers pas nous conduisent tout naturellement vers le fond du val. Le chemin, toujours charmant, nous amène successivement au village de Blatten, qui domine fièrement la Lonza, aux hameaux d'Eisten et de Kühmatt, deux vrais petits bijoux, à l'alpe de Fafler enfin, où un hôtel rustique se cache dans une belle forêt de mélèzes.

Fafleralp occupe, sans contredit, la plus belle position de la vallée; c'est l'un des sites les plus attrayants qui se puissent rencontrer dans toutes les Alpes suisses; on y domine la vallée entière. Du hérissément des cimes de la chaîne sud s'élève une montagne inouïe, fière, dominatrice, presque effrayante, le fameux Bietschhorn, le monarque incontesté de toute la région, tandis que la chaîne nord, moins apparente, offre un tableau d'une grande douceur de lignes; vision magique, en effet, que ce Tschingelhorn aux neiges étincelantes et cette cime exquise du Breithorn, se profilant au-dessus de l'écran dentelé des mélèzes verts.

De Fafler, on gagne facilement l'alpage de Gletscherstafel, infiniment pittoresque,



Kühmatt.

plus sauvage que le précédent; la moraine est à deux pas, et les mélèzes séculaires, égrenés maintenant, prennent les formes trapues et bizarres des vieux lutteurs, à la limite des neiges éternelles.

Une fois arrivés ici, il est impossible de ne pas pousser encore plus avant, pour s'engager sur la moraine aux reflets rouges et gagner enfin le glacier lui-même (Langgletscher). Celui-ci, dans sa langue terminale, montre une excavation, une grotte de glace (Grundsee), de laquelle jaillissent les premiers flots de la capricieuse Lonza. Pour varier l'excursion, on peut ensuite monter vers le Nord, afin d'arriver au minuscule lac de Guggi et à l'alpage de Guggistafel, un digne pendant de celui de Gletscherstafel. Tous deux sont vraiment idylliques, ils sont faits pour ceux qui recherchent les coins de nature inviolée.

Tous les autres alpages se trouvent sur les pentes ensoleillées de la vallée, il y a la Tellialp, la Weritzalp, la Hockenalp, la Kummenalp, au-dessous du Lœtschenpass, enfin, à l'ouest de Ferden, les alpes de Resti et de Faldum. Toutes les agglomérations de ces frustes chalets sont d'un aspect poétique, et situées de façon à jouir d'une vue étendue. A leur charme naturel s'ajoute celui des *habitantes* des chalets, car ce sont toujours des femmes et des jeunes filles qui, dans ce pays, mènent la vie d'alpage. Solides, bien campées, ces bergères sourient avec candeur au promeneur, montrant une rangée de dents blanches dans un visage bruni. Des bandes d'enfants se poursuivent sur les toits des chalets, en compagnie de chèvres, tandis qu'au loin paissent les génisses sur l'herbe courte et odorante de l'alpage. Une croix de bois sur une croupe gazonnée, parfois une toute petite chapelle; jamais rien qui détonne dans ces hauts pâturages de Lœtschen, ni buvette, ni télescope....

En dessous des alpages croissent les belles forêts de sapins et de mélèzes, en général très respectées, parce qu'elles constituent des protections contre l'avalanche, toujours fréquente, souvent terrible au Lœtschenthal. Aussi peut-on voir encore, au-dessus de Kippel ou de Wyler, des mélèzes énormes, qui sont peut-être trois ou quatre fois séculaires. Les bois de construction se prennent plus volontiers sur l'autre versant de la vallée, plus humide et plus ombrageux, où le bois croît en épaisses forêts. Nous connaissons des forêts en dessous de la Kleetalp, — à l'ouest du Hohgleifen, — qui sont quasi-vierges; de nouvelles forêts croissent sur d'anciennes, dont le bois pourri forme d'épaisses couches spongieuses sur le sol.

N'oublions pas de signaler, à proximité des alpages, deux petits sites dignes d'être visités. D'abord, auprès du sentier reliant la Tellialp à celle de Fasler, le charmant





Hochenalp en hiver.

Schwarzsee, petit lac aux reflets glauques, dans un merveilleux cadre forestier. Puis Weissenried, petit village au nord de Ried, sur un terrassement magnifique. On y arrive par un tout petit chemin escarpé, au travers de mazots brunis, presque noirs. De Weissenried, il faut encore grimper dans les pâturages jusqu'à la Weritzalp et continuer jusqu'au pied des Spalihörner (2452 m.), deux rochers très curieux, espèces de falaises abruptes, séparées par une gorge sauvage.

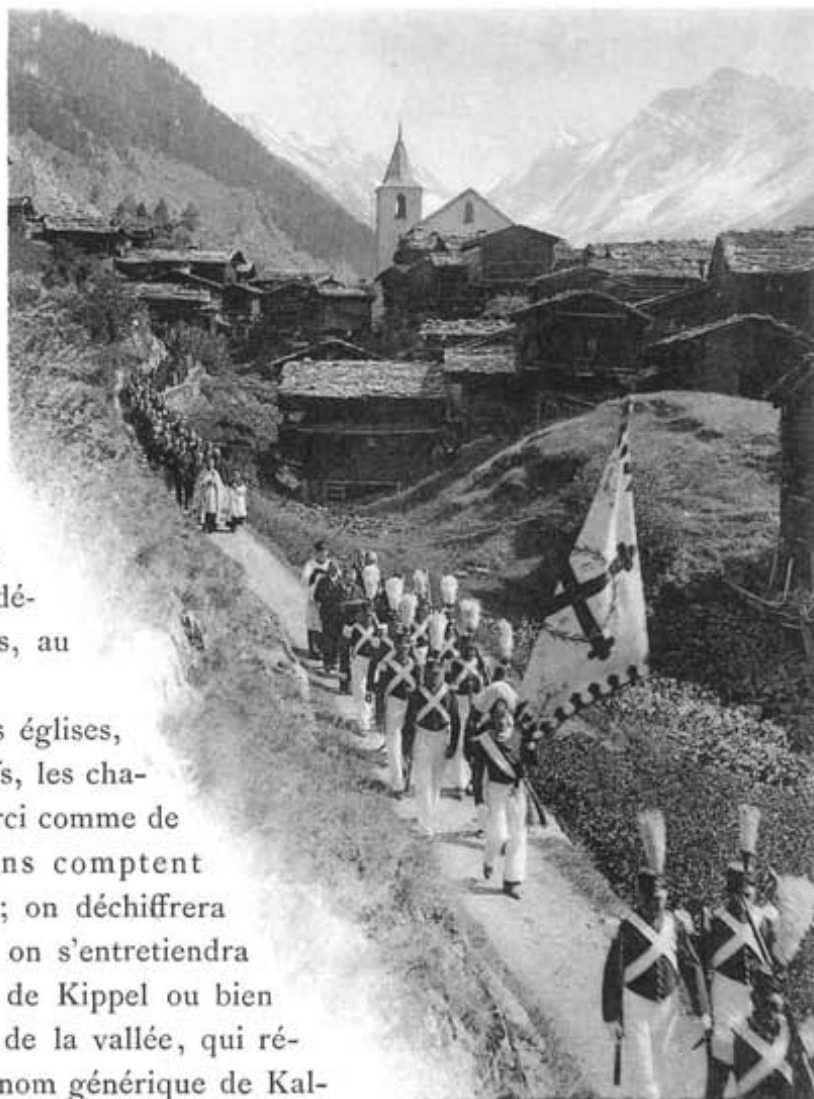
Le Petit Spalihorn peut se gravir, non sans quelque petite difficulté, tandis que le Grand Spalihorn doit, sauf erreur, être vierge encore, malgré plusieurs tentatives auxquelles nous avons pris part autrefois.

Puisque la pluie s'est mise de la partie, consolons-nous, une fois rentrés à Ried, en étudiant un peu les habitants de cette intéressante vallée. Au nombre d'un millier environ, divisés en quatre communes, ils représentent une race forte, sobre et pieuse. Vu leur éloignement des villes, ils ont appris à se suffire à eux-mêmes; ils tissent et ils teignent leurs vêtements, ils tressent la paille de leurs chapeaux. Ne possédant ni médecin, ni pharmacien, ils soignent eux-mêmes leurs maux, sauf en cas de dernière extrémité. Leurs processions, leurs cortèges publics sont renommés, grâce aux anciens costumes militaires étrangers qui y figurent régulièrement. C'est surtout dans la garde pontificale, à Rome, que les beaux hommes de Lætschen ont servi ou servent encore avec prédilection. Ils jouent aussi, avec ferveur, des pièces de théâtre, drames

et comédies ; les représentations, très caractéristiques, ont lieu en plein air, sur la place publique, au mois de mai généralement. C'est là du théâtre populaire dans sa primitive essence. Plusieurs acteurs disent avec conviction ; leur allemand est d'une étonnante pureté. Combien souvent n'avons-nous pas entendu nos guides déclamer de longues tirades, au cours d'une ascension !

Puis on ira visiter les églises, avec leurs ornements naïfs, les chalets en bois de mélèze durci comme de l'acier, dont quelques-uns comptent quatre siècles d'existence ; on déchiffrera les inscriptions antiques, on s'entretiendra avec l'intéressant vicaire de Kippel ou bien avec les quelques guides de la vallée, qui répondent presque tous au nom générique de Kalbermatten, dignes successeurs de feu le vieux Peter Siegen, le premier vainqueur du Bietschhorn. Hommes solides, éprouvés, vénérant leur Bietschhorn à l'égal d'un grand saint. — Enfin, le temps s'est éclairci, les cimes sortent l'une après l'autre des nuées, le soleil brille sur la vallée, les habitants se hâtent de reprendre leur fenaïson interrompue. De notre côté, nous sommes impatients de marcher, de gravir, d'escalader ; nous débiterons par la chaîne frontière bernoise.

Voici d'abord les cimes modestes du Hockenhorn (3297 m.), facilement accessible et souvent gravi, du Sackhorn et du Birghorn, puis l'immense croupe neigeuse, éblouissante et splendide du Petersgrat ; la traversée de cette dernière, par laquelle on se rend à Lauterbrunnen, constitue une course grandiose entre toutes et des plus



A Blatten.

aisées. Le Petersgrat est borné au nord-est par la masse neigeuse du Tschingelhorn (3581 m.) et par le magnifique Breithorn de Lauterbrunnen (3779 m.), l'une des plus pures apparitions des Alpes bernoises, en tête de la haute lignée des géants bernois. L'ascension du Breithorn se faisait autrefois en partant de Faflerap; aujourd'hui on la fait de la confortable et voisine cabane du Mutthorn.

Les contreforts rocheux de cette large crête glaciaire forment de jolis sommets, bien caractérisés, de 3000 m. environ, servant de buts aux agressions des grimpeurs, ainsi le Stühlihorn, le Tennbachhorn, les Tellispitzen, les Grindelspitzen et les Burstspitzen. Ces deux derniers chaînons, sauvages et déchiquetés, ont été explorés par deux jeunes Anglais, enthousiastes de l'Alpe, MM. Cohn et Benecke, ce dernier, petit-fils du célèbre Mendelsohn-Bartholdy. Ces jeunes gens faisaient de fréquents séjours au Lötschenthal, et c'est au cours d'une de leurs explorations que tous deux ont disparu sans jamais laisser aucune trace, malgré d'incessantes et coûteuses recherches. Leur famille a fait graver leur nom sur un rocher, à l'endroit précis où ils furent aperçus la dernière fois, non loin de Blatten.

Et maintenant, occupons-nous de la chaîne dominant l'autre versant de la vallée, courant dans le même sens que celle que nous venons de quitter, et d'une façon absolument parallèle. Bien qu'orographiquement elle fasse partie des Alpes bernoises, elle est entièrement sur territoire valaisan; c'est elle qui porte les sommets essentiels du pays de Lötschen, en particulier le farouche Bietschhorn. Son point d'attache inférieur est constitué par le



A Kippel.

Hohgleifen (3280 m.), point de vue réputé, mais encore trop peu connu ; la chaîne s'allonge ensuite du côté du Bietschhorn, en se soulevant parfois pour former les petits sommets du Kastlerhorn, du Wylerhorn et du Schwarzhorn. Le Bietschhorn, telle une étoile de théâtre, n'a souffert que des sommités modestes sur ses deux flancs, afin de mieux faire ressortir son superbe élan, qui les dépasse toutes de 600 mètres. — Le voici devant nous, dressé, menaçant, ce terrible Bietschhorn (3953 m.) ! Quoiqu'il n'atteigne pas tout à fait les 4000 m., il demeure cependant l'un des rois des montagnes suisses. Il a étonné, il a fasciné autrefois les vétérans de l'alpinisme, les forçant à venir s'établir au Lœtschenthal pour le voir de près et pour le vaincre. Vu du Balmhorn, le Bietschhorn s'érige en dominateur, avec un air de défi superbe. Considéré du Breithorn de Lœtschen, il étale son énorme flanc est et semble encore plus formidable. De la vallée de Saas, il apparaît en forme d'aiguille hardiment élancée, presque acérée. Tous les alpinistes de l'Europe sont d'accord pour proclamer sa sombre et fière majesté, ses proportions colossales, son ossature de géant. Le grimpeur Montandon a dit du Bietschhorn : « C'est un des plus grandioses monuments qu'aient dressés les forces primitives et il n'y a guère que le Cervin qui puisse rivaliser avec lui. » Quant à la vue dont on jouit du sommet du Bietschhorn, elle est certes l'une des plus belles des Alpes ; Weilenmann la prétend sans rivale comme effet général ; Ed. de Fellenberg la considère comme « vue probablement insurpassable dans les Alpes, à cause de la position isolée de cette montagne entre les Alpes bernoises et valaisannes. »

Actuellement, l'ascension du Bietschhorn se fait par la cabane Nesthütte, au Schafberg, — jadis propriété de l'hôtel de Ried, actuellement possession du Club alpin académique de Berne qui l'a rajeunie — le Bietschjoch et l'arête ouest.



Bietschhorn vu du Hockenhorn.

A regret, nous quittons le souverain pour nous occuper des vassaux au nord de notre chaîne ; ce sont d'ailleurs des chevaliers de taille respectable, qui feraient grand effet sans le voisinage immédiat de leur redoutable seigneur : l'Elwerrück, séparé du Bietschhorn par le Balt-schiederjoch, le Breitlauihorn (3663 m.), fort peu visité, le Breithorn de



Bietschhorn vu de l'Elwerrück.

Lötschen (3703 m.), aux arêtes classiques et superbes — qui précède le Beichpass — et les Lonzahörner (3598 m.).

De la chaîne du Bietschhorn, dont nous venons de balbutier la grandeur et la beauté, s'échappent au sud, jusqu'à la vallée du Rhône, de longs chaînons secondaires, qui rampent hors du massif principal comme les tentacules d'une poulpe gigantesque. Ces chaînons offrent des crêtes sauvages, hérissées, une horde de cimes farouches, indomptées, échevelées, disséminées sans discipline, une sorte de rhapsodie de rochers aigus faisant mine de s'entrecroiser. Et cependant de ce chaos apparent, il se dégage peu à peu un ordre relatif, et l'on découvre que ces petites chaînes rébarbatives enserrent quatre vallons bien définis. Ceux-ci n'ont jusqu'ici été visités que par une poignée d'alpinistes ou par quelques topographes ; ils constituent entre eux un vrai territoire de Suisse inconnue. De la gare de Viège on aperçoit plusieurs des cimes qui entourent cette contrée.

Il nous a été donné jadis de faire, dans ce petit pays vierge, beaucoup de courtes escalades, souvent rudes et aventureuses, avec bivouacs dans les grottes ou chez les bergers. Le souvenir âpre, la saveur pénétrante de ces heures de sauvage liberté,



Weritzalp.

nous hante encore quelquefois, et il nous en coûte de ne pouvoir donner ici qu'une très brève et sèche analyse de ces vallons perdus.

Tout d'abord, vers l'ouest, le Hohgleifen détache une série de sommets abrupts, du Strahlhorn au Kistenhorn, qui dominent, avec une audace inouïe, la gorge de Goppenstein. C'est une façon d'escalier de Titans, se bifurquant à son extrémité, tout en enserrant le mignon vallon du Seethal, avec son lac minuscule.

A son tour, le Wylerhorn envoie vers le sud sa ramification, assez considérable et ne manquant pas d'allure, du Jägihorn au Schwarzhorn. Parallèle à la précédente chaîne, elle contient avec elle le Jjollithal, dont le caractère de haute alpe est rehaussé par le beau glacier de Jjolli. Les chemins d'accès du Jjollithal partent soit de Gampel, par Hohtenn, sur l'alpe Tatz, soit de Niedergestelen, sur la même alpe. Un sentier s'échappe de cette dernière, passant au travers d'une exquise forêt de mélèzes, où serpentent des ruisseaux, affluents du Jjolibach. C'est un vrai parc naturel conduisant à l'alpage de Jjolli, où l'on peut au besoin trouver un gîte précaire pour la nuit.

Du Bietschhorn lui-même partent deux chaînes aux tons roux, abruptes infiniment, s'avancant, tels des bastions de forteresse, l'une au sud-est avec la jolie cime caractéristique du Stockhorn (3229 m.), l'autre droit au sud, jusqu'au rébarbatif et difficile Krutighorn (3019 m.).

Les chaînes descendant du Wylerhorn et du Bietschhorn forment dans leur partie supérieure un immense cirque pierreux, constellé de plaques rocheuses, toutes polies par l'intense débordement d'un véritable réseau de ruisselets. Ce curieux cirque de géants, rude et malaisé, se nomme « Im Rämi ». Nos deux chaînes se resserrent ensuite sur le Bietschthal, un val sauvagement pittoresque, où le Bietschbach roule ses eaux écumantes entre des forêts échevelées. Parfois une clairière avec une échappée magique sur le Bietschhorn. D'ici, le monarque a l'air plus inabordable que jamais, car il est cuirassé de couloirs affreux, d'escarpements aux reflets fauves, presque rouges, et la tête ressort très fine, blanche comme l'hermine. Il offre un peu l'image d'une vierge pâle, enchaînée, autour de laquelle rampent des dragons



Nestgletscher.

ALPES VALAISANNES

écailleux. On monte au Bietschthal de Rarogne, le charmant petit bourg moyenâgeux, fier encore de ses anciens seigneurs, jadis puissants et redoutés.

A l'exemple de leurs rivaux, le Breitlauhorn et le Breithorn lancent, à leur tour, vers le sud, leurs deux chaînons pleins d'audace. Le premier cependant s'arrête assez vite, en formant, à son extrémité, deux sommets abrupts, horriblement déchiquetés, les Jägihörner (3510 m.). Le second chaînon, par contre, développe longuement son échine dentelée, d'où émergent plusieurs cimes de 3000 m., du Gredetschhörnli au Gerstenhorn. Entre les

escarpements du Bietschhorn et ceux des chaînes précédentes, se cachent deux importantes étendues glaciaires, à savoir l'Aeusserer et l'Innerer Baltschiederfirn, dont les extrémités viennent former le glacier de Baltschieder, suivi lui-même d'une moraine puissante, peut-être la plus formidable des Alpes suisses. Puis voici le Baltschiederthal, longue vallée encaissée, aux maigres alpages, où la Martigschüpfe, sorte de caverne sous un bloc gigantesque à la base du Stockhorn, sert de gîte à l'alpiniste. Un peu plus haut deux mignonnes chapelles blanches, où les rares bergers de cette contrée désolée viennent faire leurs dévotions.

Enfin, à l'est des trois vallées précédentes, s'étend encore un quatrième vallon, très long, plus sauvage encore, s'il est possible, que ses confrères, le Gredetschthal que l'on aborde par Mund, au-dessus de la vallée du Rhône, un village délicieusement primitif, fait à souhait pour l'artiste. Le val s'évase pourtant assez dans sa partie supérieure pour laisser une large place au glacier de Gredetsch, que domine avec fierté le Grand Nesthorn.

Maintenant que nous avons un peu soulevé le voile de mystère qui recouvre ces pays perdus au sud du Bietschhorn, revenons à notre romantique et paisible Lötschenthal. Aussi bien, deux guides impatients nous y attendent, car ils ont l'intention de



L'école de Kippel.

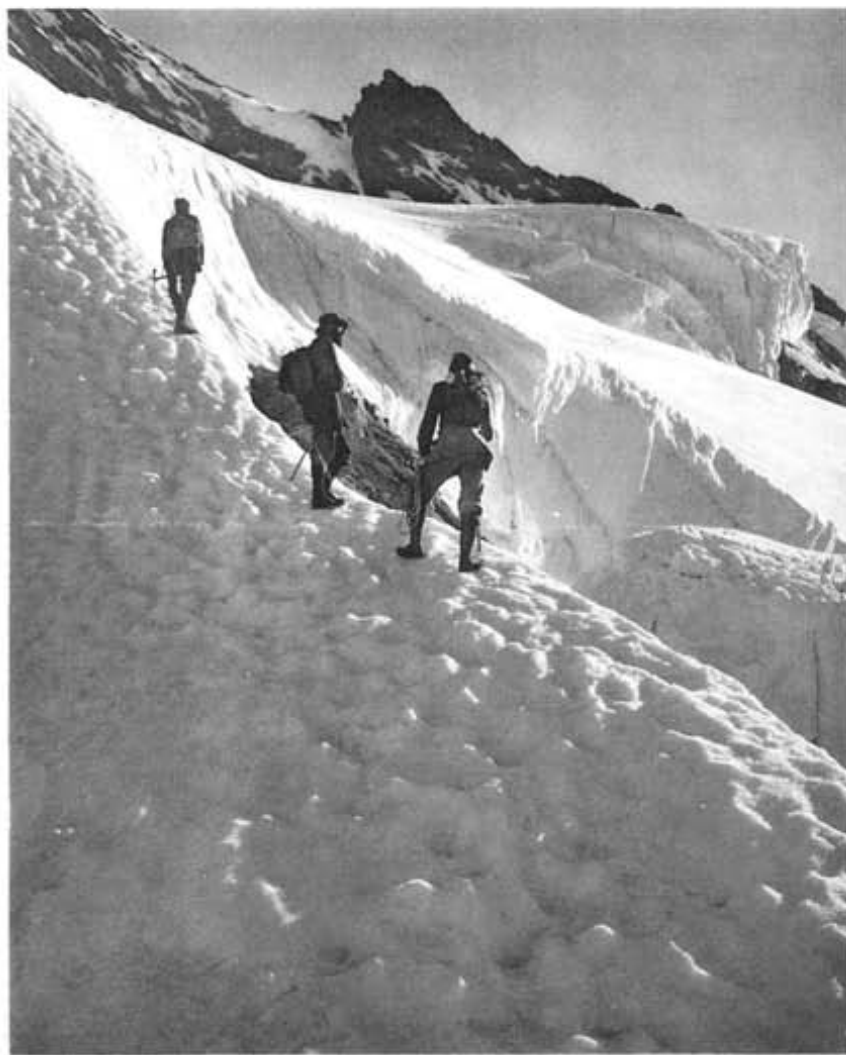
nous conduire au delà des limites de la vallée, au delà de la blanche Lötschenlücke, au travers des vastes étendues glaciaires de la grande chaîne bernoise.

Par une belle nuit, à la lueur incertaine de la petite lanterne, nous voilà partis sur le chemin de Fafleralp. Nous avons franchi la moraine, nous avons atteint et gravi les pentes assez raides du glacier, alors que le jour blanchissait, que les dernières étoiles finissaient de scintiller au-dessus de la Lötschenlücke. Puis l'aurore est venue, toujours adorable, mystérieuse, à la haute montagne, et bientôt les rayons d'un soleil vainqueur ont jailli, colorant aussitôt toutes les cimes voisines. Arrêtons-nous de grâce, afin de savourer, dans un religieux silence, ce moment de jouissance infinie que le Créateur nous accorde. Irradiées d'une lumière intense, les montagnes de notre entourage se détachent avec un relief puissant, ce sont, au nord, le Grosshorn (3765 m.) aux formes massives, le Mittaghorn (3895 m.) avec l'Anengrat qui s'avance jusqu'à nous ; vers le sud, le Schienhorn, le Distelhorn, le Sattelhorn forment une masse compacte et splendide. A nos pieds, le Lötschenthal dans toute sa suprême harmonie, avec l'horizon fermé au sud-ouest, très loin, par le massif du Torrenthorn, aux tons bleutés, infiniment doux.

Encore quelques efforts et nous foulons avec délices la blanche Lötschenlücke



Fileuses à Kippel.



Aletschhorn.

(3204 m.). Ici, prenons un repos bienvenu auprès de la cabane « Egon von Steiger », perchée non loin du col, sur les rochers de l'Anengrat. Ce gentil refuge est utilisé même en hiver; les fervents du ski l'affectionnent, car il est sur la voie de la classique traversée longitudinale des hautes Alpes bernoises, du Lötschenthal au Grimsel.

La neige est bonne, le soleil a réchauffé l'atmosphère, sans trop de fatigues nous arrivons, trois heures plus tard, à la Concordia Platz (2780 m.), l'un des sites les plus célèbres et les plus grandioses de toutes

les Alpes. En effet, sur cette immense place de la Concorde, d'une pureté absolue, convergent quatre champs glaciaires de première grandeur, le Grosser Aletschfirn, le Jungfraufirn, l'Ewigschneefeld, le grand glacier d'Aletsch.

Des cimes renommées, dont la plupart mesurent plus de 4000 m., couronnent les limites de cette immensité blanche. De ce nombre est la Jungfrau (4166 m.), qui n'est décidément pas du tout à son avantage sur son versant valaisan. C'est à l'Oberland bernois qu'elle réserve toute sa beauté glorieuse et parfaite. Pourtant, vue d'ici, sa puissante arête nord, qui descend, terrible, impressionnante, sur le Jungfraujoch, lui conserve malgré tout une allure royale. Puis voici le Mönch (4105 m.), à la massive architecture, comme replié sur lui-même, couvant d'un œil jaloux sa trop célèbre voisine.

Au nord-est s'érige, majestueuse, rigide, toute la longue chaîne des Fiescherhörner et des Grönhörner ; cette crête, aux ressauts pleins de fierté, vient redescendre en courbe gracieuse jusqu'à la Concordia, en formant le Grüneckhorn et l'éperon rocheux du Grüneck.

Au sud, le Dreieckhorn (3822 m.), vraie muraille crénelée, bordée de glaces et de roches, jusqu'à l'Olmenhorn, gardant ainsi l'approche de son suzerain, le magnifique et puissant Aletschhorn (4182 m.). Enfin, au sud-est, les Walliser Fiescherhörner, aux multiples sommets, encore si peu visités, à cause de l'inévitable concurrence de leurs collègues du nord, plus élevés et mieux placés.

Et maintenant que nous nous sommes un peu orientés dans ce colossal bassin glaciaire, allons prendre nos quartiers dans la petite bourgade d'Esquimaux que l'on aperçoit là-bas, au pied du Faulberg ; nous avons nommé les trois cabanes de la Concordia : le pavillon Cathrein, dépendance de l'excellent hôtel de l'Eggishorn, petite hôtellerie glaciaire offrant un confort surprenant à cette altitude, la cabane



Glacier de l'Oberaletsch pris de l'Aletschhorn.



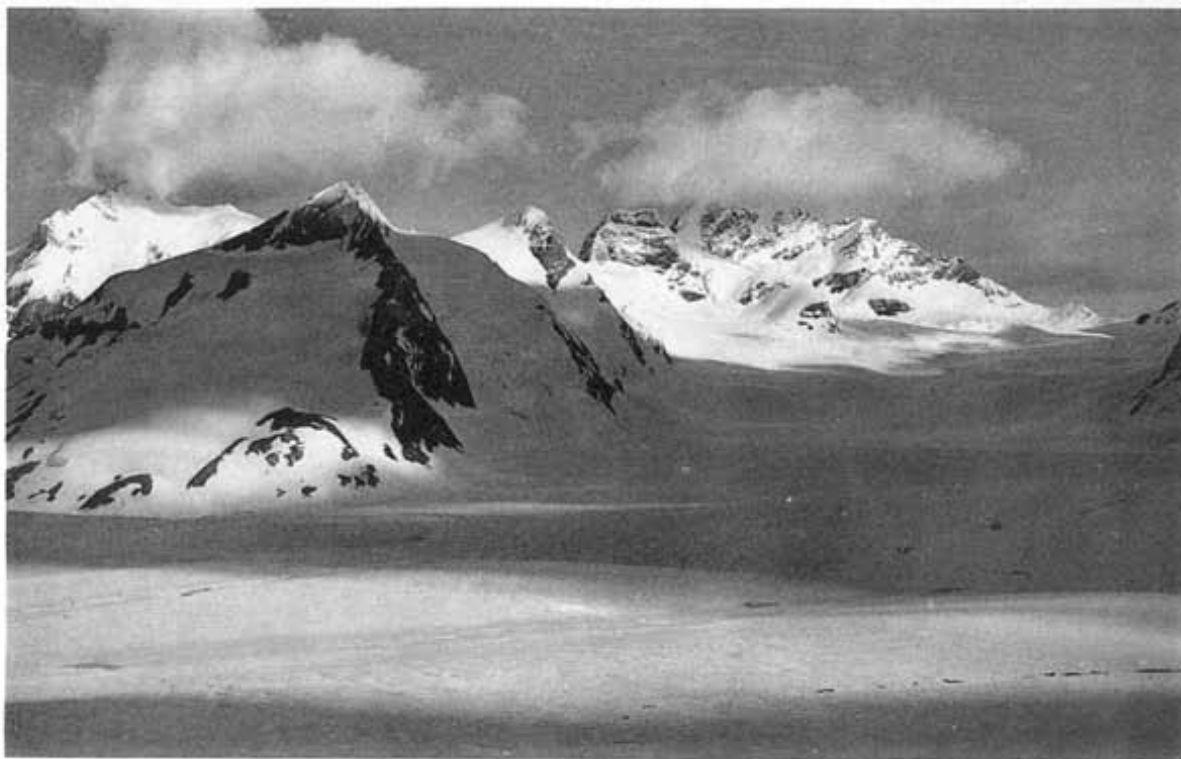
Lötschenlücke vue de la Concordia.

neuve du C.A.S. avec jardin, enfin la vieille cabane du C.A.S., qui a abrité autrefois tant d'alpinistes.

Après que nous aurons admiré un coucher de soleil prestigieux sur le ruissellement des glaciers, nous passerons la nuit dans l'une des cabanes, en compagnie d'une quantité de touristes suisses et étrangers, dont la majeure partie a pour but l'ascension toujours recherchée de la Jungfrau.

Diane matinale.... Dans un pêle-mêle polyglotte, les déjeuners se préparent, les cordes se déroulent, les lanternes s'allument.... En même temps que les autres caravanes nous partons dans la nuit frissonnante, mais, au lieu de gravir une cime, nous continuons notre exploration originale en redescendant le long du grand glacier d'Aletsch, en laissant à gauche le lac de Märjelen, et à droite le Mittelaletsch délaissé comme la région du Triestgletscher, son voisin, et c'est fort dommage.

Nous gagnons ainsi l'hôtel Belalp, station préférée des Anglais tranquilles et d'éducation supérieure et située sur un terrassement splendide, d'où l'on découvre les Hautes Pennines, la vallée du Rhône et le grand glacier d'Aletsch. Peu au-dessus de l'hôtel s'élève la villa bâtie jadis par le célèbre professeur Tyndall, l'un des plus



Jungfrau vue de la Concordia.

glorieux conquérants de l'Alpe. On a érigé, depuis peu, au grand physicien un monument dans ce coin altier qu'il avait tant aimé.

Dans l'hémicycle de montagnes qui entoure Belalp au Nord, mentionnons le Sparrhorn, belvédère réputé, un concurrent de l'Eggishorn.

Notre ambition s'est agrandie encore, nous désirons maintenant visiter la région du glacier de l'Oberaletsch; aussi les guides insistent-ils, et avec raison, pour que nous partions ce soir même pour la cabane d'Oberaletsch, malgré les fatigues de cette longue journée.

La nuit est venue, puis, majestueuse et sereine, la lune sort lentement dans le ciel pur. A notre gauche, les masses neigeuses du Grand Nesthorn se sont éclairées de reflets bleutés, tandis qu'à notre droite la chaîne des Fusshörner se dresse, noire, toute crénelée de sa série décroissante de monolithes.

C'est au pied du Grand Fusshorn qu'est perchée notre cabane. Il était temps ! Quel réconfort que de s'allonger sur les matelas, alors que les guides préparent la soupe et que crépite un bon feu !

Le lendemain, dès l'aube, nous allons reconnaître la région dite de l'Oberaletsch,

dont la configuration glaciaire est une reproduction quasi-identique à celle de la Concordia, mais en réduisant l'échelle de moitié.

Du plateau central, dirigeons-nous un peu vers le nord, jusqu'à ce que notre œil puisse plonger sur l'Oberaletschfirn. Emerveillés, nous subissons aussitôt la fascination de l'Aletschhorn (4182 m.), à l'architecture sévère et robuste, le nœud central du bassin, nous admirons le Sattelhorn (3745 m.), la pierre d'angle de tout le massif, suivi du magnifique Schienhorn (3807 m.), d'accès farouche.

Et maintenant nous remontons le Beichfirn pour aboutir, sans fatigue ni danger, au Beichpass (3136 m.); la vue en est surprenante : à nos pieds, presque à pic, quinze cents mètres plus bas, le Lötschenthal apparaît subitement comme une délicieuse féerie. Une descente, dont les premiers pas sont un peu escarpés, nous amène, sans grand'peine, à nos chers alpages de la Gletscherstafel et de Fafler. Puis, en flânant, le cœur enrichi des visions éblouissantes de ces trois journées de vagabondage glaciaire, nous regagnons l'hôtel de Ried, toujours paisible, toujours accueillant.

Le jour suivant, à notre grand regret, était celui du départ. Que de tristesse dans ce mot, qui signifie la fin des vacances et le retour à la vie âprement agitée. De grand matin, nous redescendons la vallée accompagné de l'un de nos braves guides qui porte notre bagage. Le ciel est d'un bleu léger, le soleil nimbe les hautes cimes blanches, partout dans l'herbe perlent des gouttes de rosée. On entend tinter, claire et joyeuse, la cloche de l'église de Kippel, tandis que s'éveillent les paisibles villages. Déjà, des montagnards, la faucille brillante à la main, gravissent les pentes abruptes, et de loin ils nous font des signes d'adieu....

Bien souvent nous nous retournons un instant, pour remplir encore nos yeux de ce tableau suave, de ce Lötschenthal si calme, si pur, et pour en savourer, une dernière fois, toute la délicate poésie.

JULIEN GALLET.



Bettmeralp.

X

LES VALLÉES DE CONCHES ET DE BINN

S'il est un coin du Valais que Victor Tissot aurait pu faire rentrer dans sa *Suisse inconnue*, c'est bien l'extrémité supérieure de la vallée du Rhône avec ses vallons latéraux. On se récriera peut-être contre cette affirmation ; on alléguera les innombrables voitures particulières et les diligences bondées, avec leurs multiples suppléments, qui journellement sillonnent la route de la Furka pendant les six à huit semaines de la saison des touristes ; on invoquera les piétons et les cyclistes qui souvent l'utilisent et l'on en conclura que nous faisons erreur. Mais parcourir et connaître sont deux choses qui parfois n'ont rien à faire l'une avec l'autre. Que voit-on du pays de l'intérieur d'une diligence, et même d'un landau, surtout quand, bercé par le mouvement du véhicule, on dort ou on rêve une bonne partie du temps ? Et, même le piéton, qu'a-t-il sous les yeux, à supposer qu'il soit de ceux qui savent regarder ? Une vallée plutôt régulière, des villages assez nombreux comme on en voit beaucoup en Valais, des montagnes à l'aspect massif, mais rien qui frappe spécialement et fasse éprouver le désir de faire halte quelque part.

Si seulement notre passant, sans se laisser influencer par cette première impression, voulait bien s'arrêter quelques jours dans ces différents centres, combien il changerait rapidement d'avis ! Comme il serait émerveillé de tout ce qu'il découvrirait et combien sûrement il partagerait notre manière de voir !

Cette expérience, nous l'avons faite à plusieurs reprises et nous venons vous prier de la refaire après nous, de descendre de votre véhicule à deux ou à quatre roues et d'accepter de nous accompagner une fois encore par monts et par vaux.

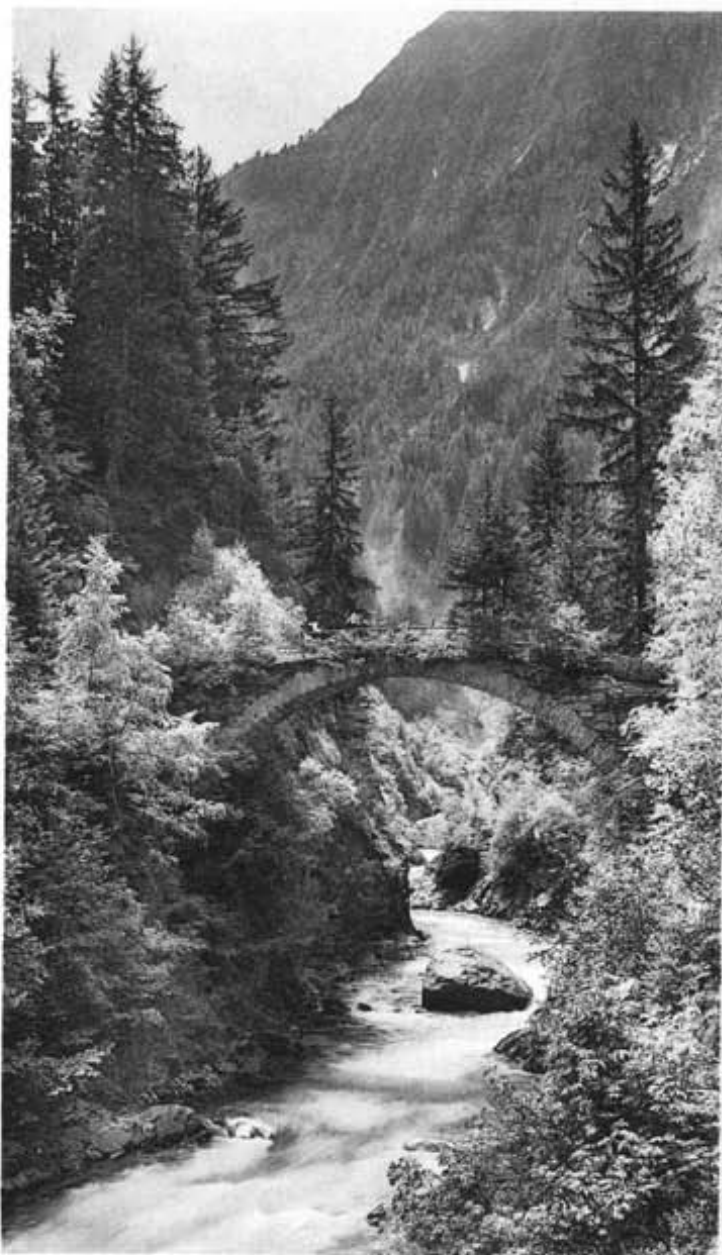
Vous êtes d'accord ? Eh bien, en route ! Nous partons de Brigue, où nous déposons un des express du Simplon, et, pour les tout premiers kilomètres seulement, nous nous installons dans une petite voiture bien ouverte. Avant Mörell notre regard rencontre à droite une large tête ou crête arrondie qui se profile rougeâtre sur un ciel déjà presque italien ; c'est le Bettlihorn (2962 m.), nous raconte notre cocher, un homme instruit des choses de son pays comme on en trouve trop rarement ; il y a conduit parfois des étrangers qui ont été émerveillés d'une vue égalant presque celle de l'Eggishorn. C'est si simple de monter là-haut par Bérisal, par Rosswald, par Grengiols ou par Binn !

Nous avons traversé Mörell, où l'on pourrait avantageusement s'installer au début ou à la fin de la saison des voyages, et nous nous sommes fait déposer au pont de Kùpferboden. Nous prenons le chemin de droite et traversons le grand village de Grengiols, aux chalets brun foncé, noyés dans l'épaisse ramure de ses vergers et incendié en 1744 par les Autrichiens. Il est absolument délicieux, le sentier que nous suivons, au-dessus des gorges de la Binna, le long de vertes terrasses, aux abords de cette ravissante chapelle blanche de Platten trônant sereine et paisible sur son promontoire. Puis nous descendons un peu, nous franchissons la rivière sur un pont de pierre en dos d'âne, aux fissures garnies d'herbes folles et de sapineaux que n'effraie point l'abîme au-dessus duquel ils sont suspendus, et nous rejoignons le chemin ordinaire de Fiesch à Binn. Nous voici dans l'ombre mystérieuse qu'une belle soirée étend sur les gorges de Twingen, déjà sombres en elles-mêmes, et labourées en hiver par de dangereuses avalanches. En 1888, par exemple, il en tomba tant que les habitants de Binn restèrent séquestrés loin du monde pendant trois semaines, car on n'osait s'aventurer sur un chemin qui avait fait tant de victimes.

Nous voici à Binn, ou plus exactement au hameau principal de cette commune, Schmiedigenhäusern, dont le nom rappelle d'anciennes fonderies de fer disparues, et qui a toute une histoire ; d'importantes trouvailles archéologiques permettent d'affirmer qu'à l'époque de la Tène déjà, peu avant Jésus-Christ, cette localité était habitée. Aujourd'hui Binn, aux chalets noirs sur les parois desquels ressortent les fenêtres

encadrées de blanc, selon le style de Conches, est habité par une population sympathique, indépendante, fière et laborieuse. C'est un des enfants de la vallée, le vénéré père Schmidt, qui a construit en 1887 l'hôtel bon genre qui se dresse tout blanc en arrière des maisons noires et qui, aidé de sa famille, en a fait un centre où beaucoup aiment à retourner en séjour ou en passage. Il y a tant de choses intéressantes dans ce haut vallon : ses minéraux rares, dont il se fait un véritable commerce au loin, sa flore, ses promenades, ses ascensions, ses cols auxquels se rattachent parfois de très anciens souvenirs historiques ! Les ascensionnistes grimpent au Hüllehorn, à l'Helsenhorn, au Cherbadung, à l'Ofenhorn et même au Blindenhorn, sans parler du Bettlihorn, sommités de 3000 à 3200 m. plus ou moins aisées à gravir, dont plusieurs sont captivantes et mériteraient d'être mieux connues.

Les amateurs d'excursions plus modestes et moins fatigantes iront d'abord à l'Eggerhorn (2514 m.), site classique d'où l'on a une excellente vue d'ensemble sur la vallée et ses environs, ainsi que sur les hauts sommets d'Aletsch. Ils continueront par l'arête riche en cristaux et en fleurs du Schweifengrat (2759 m.) et rentreront par le Feldbachthal. Ils se rendront aussi au lac sauvage et au col plus sauvage encore de Geisspfad, ou encore au Ritter-



Pont de Charlemagne. Binn.



Binn.

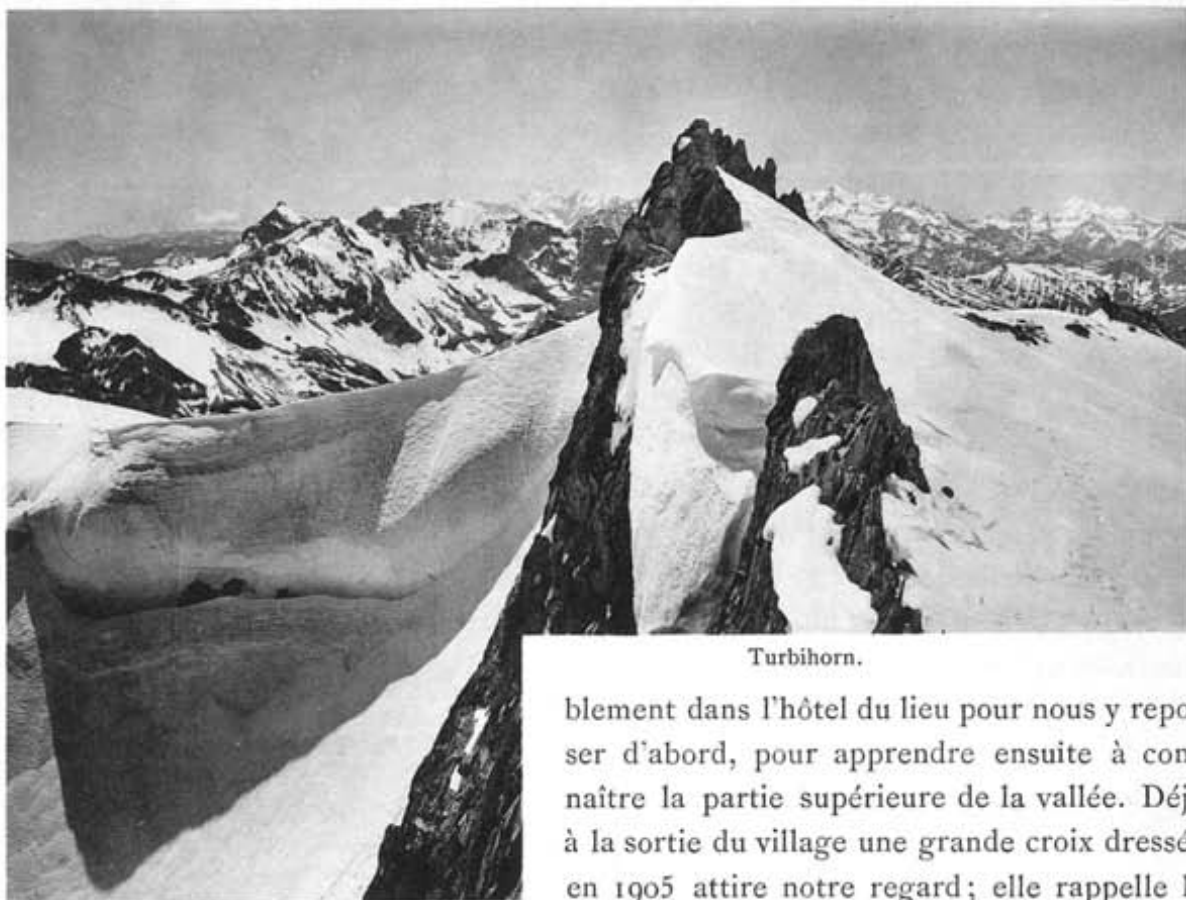
pass, d'où l'on plonge sur l'alpe de Veglia. Ils traverseront l'un ou l'autre de ces passages pour gagner l'Italie et la ligne du Simplon. Ils franchiront le splendide Hohsandpass (2927 m.), au travers de glaciers très faciles et de sites variés, pour aller admirer la Cascade de la Tosa que chacun devrait avoir vue, préférant de beaucoup cette voie au col plus connu, mais plutôt ennuyeux, de l'Albrun (2410 m.), fréquenté depuis une haute antiquité.

En passant, nous pourrions gravir l'Ofenhorn (3242 m.) ou le Blindenhorn, mais nous renverrons plutôt ce dernier à un autre jour. Dès la cascade, si nous ne voulons pas aller prendre le train à Domodossola (trajet de trois heures à pied jusqu'à Foppiano et de trois heures en voiture de Foppiano au chemin de fer), nous reviendrons sur nos pas et rentrerons en Valais, à Ulrichen, par le col et le glacier du Gries (2468 m.), traversée de six heures facile et à recommander et volontiers faite.

Par contre ils sont rares ceux qui ont porté leurs pas sur le Grieshorn (2926 m.), et surtout sur le Markhorn (2963 m.), qui offre un panorama exceptionnel pour sa hauteur, ou qui ont grimpé sur le Siedel-Rothorn (3292 m.), mais ils nous engagent avec insistance à suivre leur exemple.

A Ulrichen, où débouche l'Egginentthal auquel aboutissent les sentiers du Gries et du Nufenen, nous nous installons très agréa-





Turbhorn.

blement dans l'hôtel du lieu pour nous y reposer d'abord, pour apprendre ensuite à connaître la partie supérieure de la vallée. Déjà à la sortie du village une grande croix dressée en 1905 attire notre regard; elle rappelle le souvenir des deux victoires remportées dans le voisinage par les Hauts-Valaisans sur les Zaehringen en 1211 et sur les Bernois en 1419, après des luttes mémorables. Nous allons en promenade jusqu'au hameau voisin d'Obergestelen, à l'aspect désolé, avec ses grandes maisons de pierre grise et ses toits sans caractère, et qui semble incapable de secouer le poids des lugubres souvenirs du passé. C'est que, en effet, le 18 janvier 1720, une terrible avalanche y fit périr quatre-vingts personnes avec six cents pièces de bétail et y anéantit cent cinq maisons. Pour comble de malheur, une grande partie de ce qu'on reconstruisit plus tard fut encore une fois détruit par un incendie en 1868.

Si le fond, occupé par ce village et par Oberwald, est plutôt mélancolique, les pentes que gravit en lacets la route de la Furka sont beaucoup plus attrayantes, couvertes de mélèzes et de rhododendrons, et nous amènent bientôt à l'extrémité d'une gorge de grand caractère, à Gletsch (1761 m.), vaste hôtel, propriété de la famille Seiler de Zermatt, une bonne recommandation. Les curieux



des choses géographiques iront regarder la petite source d'eau tiède, le Rotan, qui jamais ne tarit et qui constitue l'authentique origine du Rhône, une fois l'hiver venu et le torrent du glacier disparu.

Qui n'a entendu parler du glacier du Rhône, objet d'études suivies et approfondies de la part du Club alpin et de la Société helvétique des sciences naturelles ? On en visitera l'extrémité inférieure et sa grotte, ou mieux encore la caverne qui s'ouvre à deux pas de l'hôtel du Belvédère (2272 m.) appartenant aussi à la famille Seiler. C'est un excellent point de départ pour ceux qui cherchent l'altitude, la vue — elle est superbe et étendue — l'agrément du logement et beaucoup de courses à faire. Avec le concours de la remarquable collection des *Climbers' Guides* du Rev. W. A. B. Coolidge et de ses collaborateurs, traduits pour la plupart en allemand, l'on ira visiter le massif du Pizzo Rotondo, par le Thierbergpass et le Leckipass et la cabane du Rotondo, récemment construite, un splendide champ d'activité pour les skieurs, avec retour à Oberwald par le sauvage Gehrenthal. On ira surtout au Galenstock (3597 m.), le sommet par excellence de la région du Gothard et de la Furka, une des vues les plus grandioses dont nous ayons joui dans les Alpes. Il faut sans doute prudence et bonne tête pour s'aventurer le long des dernières pentes de neige, raides et bordées de corniches énormes surplombant sur le vide, mais à tout prendre l'ascension ne présente pas de difficulté avec le concours d'un compagnon solide et expérimenté.

Et le bassin même du glacier du Rhône, que de buts de course il offre ! Voici le Damastock (3633 m.), qui donne son nom au massif entier, le Rhonestock (3603 m.), les Gelmerhörner,

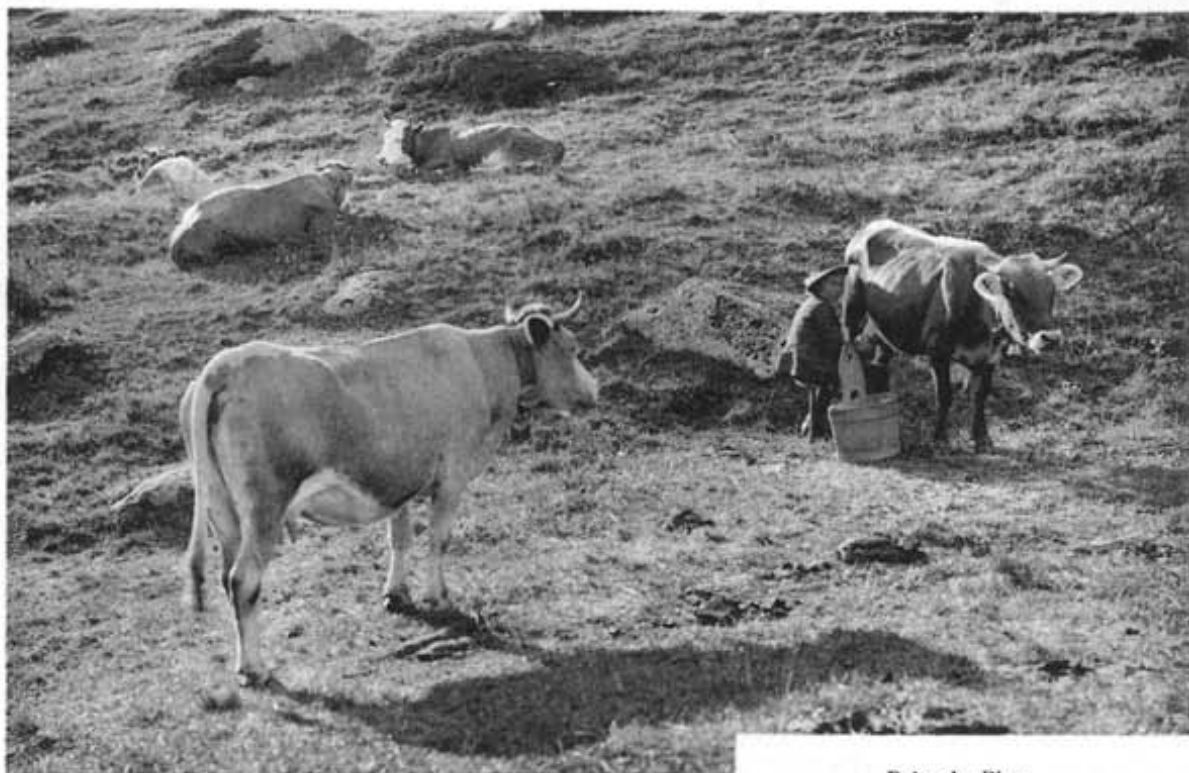


Vallée de Binn.

la Triftlimmi, col qui conduit aux cabanes de Trift et de Windegg et par elles au Gadmenthal, et combien d'autres ! Pour nous, nous suivons plutôt la piste classique au travers de la terrasse inférieure du glacier ; nous laissons à droite le petit sentier de l'hôtel du Grimsel par le Naegelisgrätli et nous demeurons sur cette arête toute fleurie dans la belle saison. Nous passerons au Todtsee dont le nom rappelle, non pas les cadavres d'Autrichiens qu'y auraient jetés les troupes françaises du général Gudin en 1799, comme on l'a souvent raconté, mais simplement le fait que rien n'y peut vivre. Nous traversons ainsi le col même du Grimsel (2174 m.) et grimpons facilement au Petit Siedelhorn (2766 m.), où il faut aller le soir, de Gletsch ou du Grimsel, admirer un coucher de soleil, spectacle particulièrement empoignant de là-haut.

Par le Trübtensee, petit lac aux eaux vertes, noires ou or suivant les jours ou les heures, nous gagnons la cime voisine, le Grand Siedelhorn (2881 m.), un amoncellement de blocs énormes au milieu desquels on peut trouver un refuge assuré en cas d'orage.

Aussi rarement visité, mais encore mieux placé, le Löffelhorn (3098 m.) peut être considéré comme le plus sérieux rival de l'Eggishorn dans cette région (vus de là le Finsteraarhorn et les Lauteraarhörner sont extrêmement imposants). L'imagination populaire a vu dans la silhouette de sa cime la forme d'une « Löffel, » cuillier de bois



Près de Binn.



Galenstock.

spéciale en grand usage dans la contrée comme unité de mesure pour apprécier la traite de chaque vache.

Nous donnons encore un coup d'œil en passant aux Galmihörner (3482 et 3524 m.), et au Wasenhorn (3457 m.), dont l'ascension plutôt malcommode n'est pas très rémunératrice, puis au Risihorn (3299 m. ; sans nom dans l'atlas Siegfried), qu'il ne faut pas manquer de gravir, car c'est un belvédère de premier ordre et d'accès facile, sinon agréable. — De là-haut nous plongeons sur une étroite vallée au fond de laquelle se tord un serpent gigantesque, au dos écaillé, à la peau plissée et rugueuse, l'immense Fieschergletscher, que l'on ne remonte guère aujourd'hui vu le mauvais état de sa surface. Nous gagnons plutôt le bassin supérieur de ce glacier par un chemin détourné ; nous descendons d'abord par Bellwald, grand village admirablement situé, sur la Titalalp (1333 à 1579 m.), curieux promontoire rocheux en arrière duquel s'accumulent les séracs du glacier. Il y a là des érables superbes qu'on ne s'attendrait pas à y trouver et une gorge d'une extrême sauvagerie, une des plus belles de la Suisse, au-dessus de laquelle on a jeté un pont de bois vraiment aérien. Remontant ensuite l'autre versant par un sentier tombé en désuétude et difficile à

découvrir, nous nous rendrons au lac de Märjelen et, par la Concordia et la Grünhornlücke, à la haute combe glaciaire du Fiescherfirn. En face de nous se dresse le Finsteraarhorn (4275 m.) et, sur ses flancs, la nouvelle cabane de ce nom (3237 m.); c'est de là que l'on fait l'ascension de la plus haute cime des Alpes bernoises, dont une partie cependant appartient au Valais. Inutile de dire que cette course est fort à conseiller aux alpinistes que n'effraie pas la traversée de pentes de glace filant sur le vide et que le panorama en est d'un grandiose exceptionnel. Quelques-uns cepen-

dant lui préfèrent encore son voisin, le Gross-Grünhorn (4047 m.), que l'on gravit de la Concordia, à cause de l'admirable ordonnance du spectacle.

Mais nos ambitions sont beaucoup plus modestes aujourd'hui, nous revenons sur nos pas et, du lac de Märjelen, nous nous élevons jusqu'au sommet de l'Eggishorn (2934 m.). La dernière fois que nous eûmes l'occasion d'y monter, il faisait un brouillard épais et glacial; tout à coup une voix d'homme se fit entendre dans la brume, chantant avec un entrain inimaginable une mélodie familière; puis une silhouette se dessina... c'était un beau et sympathique vieillard d'outre Rhin descendant de la cime, plein de vie et



Glacier du Rhône et route de la Furka.



Le Galenstock vu du Naegelisgrätli.

de santé qui, nous voyant avec une bande de jeunes gens, nous salua joyeusement : « Courage, mes amis... là-haut c'est merveilleux, c'est la lumière, la vue immense et pure ! Je n'ai jamais de ma vie contemplé spectacle pareil ! Puissiez-vous, parvenus à mon âge — j'ai soixante-dix ans — être en mesure de marcher et de jouir comme moi de ces splendeurs ! » Puis il disparut... longtemps encore l'on entendit les échos de la montagne redire les beautés d'une patrie qui n'était pourtant pas la sienne ! Il avait raison, ce vieillard ; cet horizon de cimes blanches surgissant d'une mer de nuages était ce jour-là comme une véritable apparition d'un monde supérieur et infini. Et, comme il nous l'a souhaité, nous voudrions nous aussi être de ceux qui, avancés en âge, vibreront encore en présence de la glorieuse nature et dont les forces seront demeurées intactes !

Au retour nous nous arrêterons dans l'excellent hôtel de la Jungfrau, où M. Cathrein a conservé les bonnes traditions hospitalières d'autrefois, sur les pentes de l'Eggishorn, à 2193 m., en face d'une vue plongeante des plus intéressantes. Il y a



Glacier d'Aletsch.



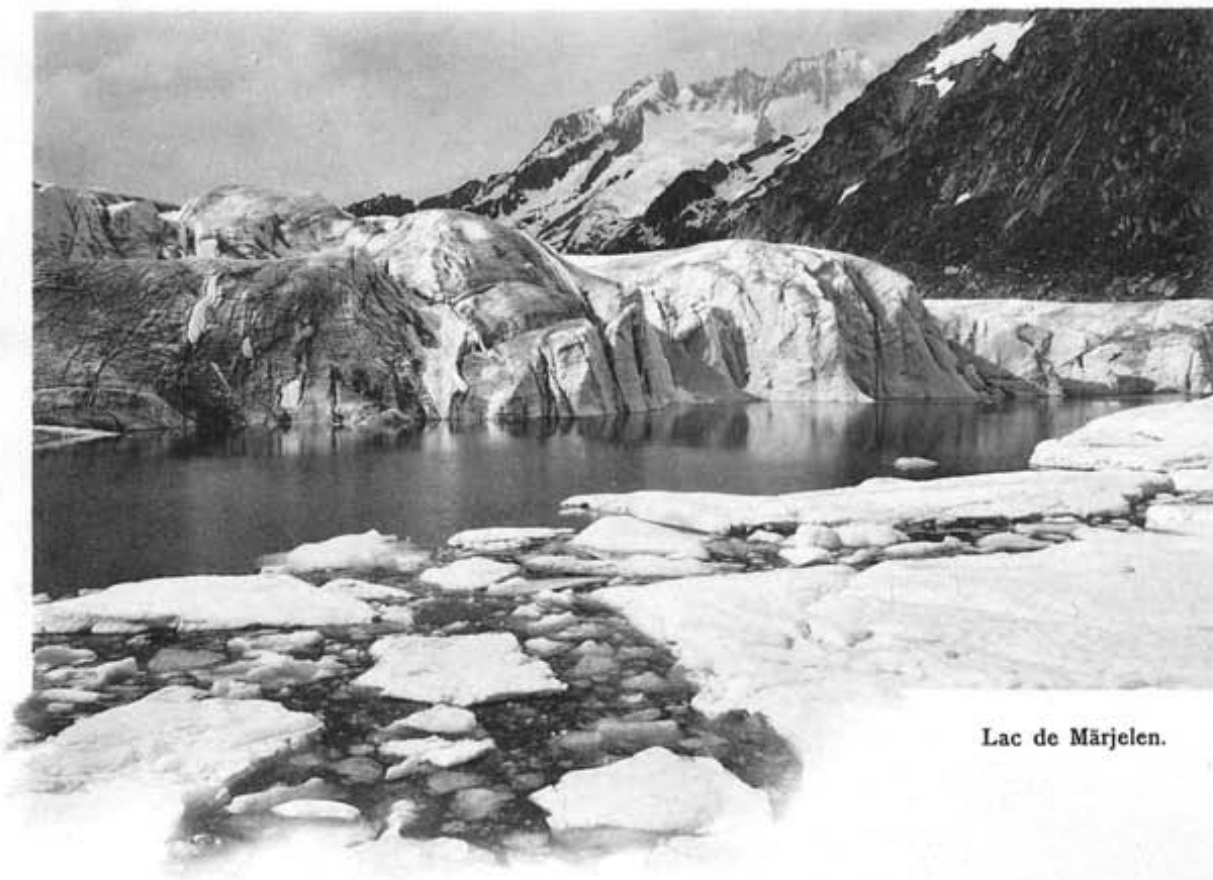
Sommet de l'Eggishorn.

de jolies promenades à faire d'ici : au lac de Märjelen, par le chemin qui contourne la montagne vers l'est, au délicieux Bettmersee, doux et rêveur au milieu de pâturages dénudés, à la Riederalp (1933 m.), une station d'altitude fort appréciée par une élite d'hôtes, propriété également de M. Cathrein, à la Riederfurka (2078 m.), un peu plus haut, villégiature pour les amateurs de haut pittoresque et de tranquillité ; n'ont-ils pas à leur porte le délicieux sentier récemment créé autour du Riederhorn (2288 m.), si riche en aperçus nouveaux et imprévus, ainsi que l'admirable forêt de l'Aletschwald, dont quelques-uns auraient voulu avec raison faire le parc national rêvé. Sans se rendre à la Belalp, ils n'en descendront pas moins au glacier d'Aletsch pour revenir ensuite, par la crête de la montagne et le Bettmersee, à la Fiescheralp, sur le chemin de Fiesch aux innombrables lacets. Nous voici à Fiesch (1072 m.), endroit qui tend à devenir de plus en plus, grâce à sa situation sur la route de la Furka, à la bifurcation des chemins de l'Eggishorn et de Binn, le principal centre social de la vallée, en même temps qu'une villégiature. Il fait ainsi une concurrence sérieuse à

Münster et à Ernen, qui longtemps se sont disputé la prééminence dans le district. Ernen, lui, a connu de beaux jours autrefois, à l'époque où il possédait une école latine, où surtout ce village donnait naissance (1456) au fameux Matthieu Schinner. Bientôt distingué de ses compatriotes, ce dernier devenait évêque de Sion en 1499 et se lançait dans la politique extérieure. François I^{er}, contre lequel il avait combattu en personne à Marignan, s'écriait, en apprenant sa mort : « Ce soldat tonsuré m'a donné plus de mal qu'aucune tête couronnée ! » C'est d'Ernen aussi que sortit l'illustre Hildebrand Jost, qui joua un rôle important en Valais.

Münster, siège de la préfecture, demeure le chef-lieu officiel ; plusieurs de ses enfants, en particulier la famille de Riedmatten, qui donna cinq évêques à Sion, se firent remarquer dans l'histoire.

Münster pourrait fort bien être considéré comme une station alpestre, et, de fait, il a tout ce qu'il faut pour s'y installer fort agréablement ; on pourrait en dire autant d'Ulrichen, dont nous avons parlé, et de Reckingen, deux centres d'excursions admirables et par trop négligés jusqu'ici. De ce dernier endroit nous engageons vivement les amateurs de très belles courses, variées, à faire l'ascension du Blindenhorn (3384 m.), la cime reine du Gomserthal entre le Monte Leone et le Galenstock ; c'est l'affaire de sept à huit heures, par le Blindenthal si pittoresque, ombreux et fleuri, terminé par un splendide cirque glaciaire, et ce n'est pas difficile du tout, bien



Lac de Märjelen.



Münster.

qu'un peu pénible; le panorama en est certainement un des plus intéressants du Valais.

Lorsque sera achevée la ligne de chemin de fer destinée à relier Brigue à Dissentis, il est évident que toutes ces localités sortiront de leur isolement et se développeront avantageusement, du moins beaucoup le pensent. D'aucuns regretteront ces innovations, parce qu'elles feront certainement tort à la poésie du pays. Nous croyons cependant que les bienfaits du nouvel état de choses compenseront et au delà les pertes auxquelles il faut se résigner; la vie sera moins dure qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Cette fois, en descendant du Blindenhorn, nous nous rendons plutôt par le chemin du Hohsandpass à la Cascade de la Tosa et de là à Domodossola, captivante manière de rentrer chez soi et de terminer ainsi notre pérégrination dans le pays de Conches.

Tandis que le train s'engouffre dans le tunnel du Simplon, une comparaison s'imposera peut-être à notre esprit. Cette pénombre éclairée par une pâle lumière, la présence de ces voyageurs indifférents avec lesquels il faut traverser la montagne, cette température lourde et chaude, le manque d'air frais à respirer, ce bruit assourdissant renvoyé par les parois du tunnel, n'est-ce pas comme le symbole de ce que

nous allons retrouver en ville au retour ? Les contrastes sont parfois si grands dans la vie !

Il faut réagir contre cette impression. Qu'est-ce qui en réalité a fait le fond de notre satisfaction intérieure durant nos courses et nos ascensions ? N'est-ce pas cette série de victoires partielles remportées sur notre paresse, nos sensations, les obstacles qui s'opposaient à notre marche en avant ? Et qu'est-ce qui, dans l'existence à laquelle il faut à nouveau s'atteler, nous empêcherait d'agir de même ?

Là aussi il y a des obstacles, venant de nous-mêmes, des hommes ou des choses, mais là aussi il y a des victoires à remporter. Eh bien, marchons, accomplissons toute notre tâche, ne nous laissant arrêter par aucune difficulté ; conquérons à force de bonne volonté, de patience et de foi ce que le voyage de la vie peut nous donner, et alors tout sera bien. Cette vie elle aussi sera heureuse et belle, parce qu'elle sera semée de conquêtes partielles, de victoires peut-être définitives d'un prix inestimable ! Lecteur, qui as parcouru avec nous ces vallées et ces cimes des *Alpes Valaisannes*, à l'œuvre maintenant ! Des horizons nouveaux, plus grands et plus lumineux que ceux de nos montagnes se découvriront à tes regards.

EUGÈNE DE LA HARPE.





Sur la Riederalp.

TABLE DES MATIÈRES

I.	Entre Novel et Trient, par <i>Eugène de la Harpe</i>	Page	1
II.	Martigny et les vallées de la Dranse, par <i>Louis Courthion</i>	»	23
III.	Les vals de Nendaz, d'Héremence et d'Hérens, par <i>Henri Correvon</i>	»	55
IV.	De la Lizerne à la Liène, par <i>Oscar Perrollaz</i>	»	85
V.	Anniviers et Tourtemagne, par <i>Eugène de la Harpe</i>	»	105
VI.	Les vallées de Zermatt et de Saas, par <i>Eugène de la Harpe</i>	»	129
VII.	De Viège au Simplon par Saas-Grund, par <i>Georges Hantz</i>	»	147
VIII.	Entre la Liène et la Lonza, par <i>Auguste Schorderet</i>	»	169
IX.	Loetschenthal et Concordia, par <i>Julien Gallet</i>	»	180
X.	Les vallées de Conches et de Binn, par <i>Eugène de la Harpe</i>	»	201



Impression des phototypies par la S. A. D. A. G., Genève
et du texte par les Imprimeries réunies, Lausanne.



Prix de cette seconde livraison : 16 francs.



